This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HN MXRV 0

Digitized by Google

Harvard University

Library of the Divinity School

Bought with money

GIVEN BY

THE SOCIETY

FOR PROMOTING

THEOLOGICAL EDUCATION

Received 11 Oct. 1907.

TRANSFERRED

TO

HARVARD COL

Digitized by Google

ALPHONSE
PICARD & FILS
ÉDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARROND^t
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇ
&
ETRANG

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

"LES SAINTS"

Le Vénérable

Père Eudes

(1601-1680)

par

HENRI JOLY

Victor Lecoffre

Digitized by Google

Digitized by Google

Le Vénérable

Père Eudes

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Enfance coupable. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12 de la « *Bibliothèque d'Économie sociale* ». . . . . 2 fr.

La Belgique criminelle. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

A la recherche de l'éducation correctionnelle à travers l'Europe. *Nouvelle édition.* 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

De la corruption de nos Institutions. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

Divisions de cet ouvrage :

L'Université. — La Magistrature. — L'accroissement de la criminalité et la diminution de la répression. — Assistance publique et bienfaisance privée : les enfants assistés. — La crise du mariage.

Pour entrer dans la vie. 1 vol. in-18. . . . . 75 c.

Par cent : l'exemplaire 50 c. *sans treizième.*

Dans la Collection " LES SAINTS "

Psychologie des Saints. *Onzième édition.* 1 vol. in-12. . . 2 fr.

Sainte Thérèse. *Sixième édition.* 1 vol. in-12. . . . . 2 fr.

Saint Ignace de Loyola. *Sixième édition.* 1 vol. in-12 . . 2 fr.

Se vendent aussi séparément :

Le Crime. *Quatrième édition.* 1 vol. in-12 . . . . . 3 fr. 50

La France criminelle. *Troisième édition.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Le Combat contre le crime. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

L'Homme et l'Animal. *Quatrième édition.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Psychologie des grands hommes. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Le Socialisme chrétien. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

L'Instinct, ses rapports avec la vie et avec l'intelligence. *Deuxième édition.* 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

58156. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Digitized by Google

"LES SAINTS"

Le Vénérable Père Eudes

(1601-1680)

par

HENRI JOLY
MEMBRE DE L'INSTITUT

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA ET Cie
RUE BONAPARTE, 90

1907

Digitized by Google

JC 479.373.5
~~C 479.80.5~~

OCT 11 1907
Divinity School

NIHIL OBSTAT

Romae, die 5ª *Decembris* 1906.

ANGELUS ADV. MARIANI

S. R. C. Assessor

IMPRIMATUR

Parisiis, die 5ª *Decembre* 1906.

G. LEFEBVRE

V. G.

TRANSFERRED TO
HARVARD COLLEGE LIBRARY
Jan. 6, 1925

Digitized by Google

PRÉFACE

Si le grand missionnaire de la première moitié du XVIIe siècle, le fondateur des Eudistes et de la congrégation du Bon-Pasteur, le précurseur de Marguerite-Marie, le père Eudes enfin, n'est pas connu du public autant qu'il le mérite, il ne faut s'en prendre ni à la pénurie des sources ni à la rareté des documents.

Sans vouloir donner ici une bibliographie minutieuse et complète, il convient de citer avant tout le *Mémorial* authentique du Vénérable. Il est bref, mais précis, et fournit des indications précieuses sur les dates des événements, sur les sentiments intimes et sur les projets du personnage, sur le caractère et la portée des amitiés qui l'ont soutenu.

Vient en second lieu sa *correspondance*, telle que la congrégation l'a conservée. Elle s'est accrue en ces derniers temps de lettres inédites, dont l'extrême obligeance de la Compagnie m'a permis de tirer parti.

En troisième lieu, tous ses *écrits* dogmatiques, ascétiques, historiques même, à un certain point de vue,

Digitized by Google

car ils ne renseignent pas seulement sur son caractère et sur ses talents. Quelques-uns, on le verra, nous font connaître aussi la situation de l'Église et l'état de la religion à l'époque où il a commencé son apostolat.

Une bonne partie de ces documents, enrichis par des témoignages et des souvenirs de l'époque, n'a pas tardé à être mise en valeur par des historiens.

Le premier en date est le P. *Hérambourg* qui entra dans la congrégation deux ans après la mort du fondateur et qui connut par conséquent beaucoup de ses disciples: son ouvrage a été réédité par le P. Le Doré.

Quoique venant quelques années après, les travaux (autographiés) du P. *Costil*, et intitulés *Les Annales de la Congrégation de Jésus et de Marie* et *Les Fleurs de la Congrégation de Jésus et Marie*, semblent nous donner la vérité d'une façon encore plus transparente et plus rapprochée des sources premières.

Parut ensuite la *Vie du P. Eudes*, par le P. *Martine* qui, en 1720, succéda au P. Hérambourg comme supérieur du séminaire de Coutances. La documentation en est riche et l'exposé très méthodique. L'étendue seule de ces deux gros volumes a empêché l'ouvrage de devenir populaire; mais c'est une œuvre scientifique et bien faite.

La congrégation a cru cependant qu'il y avait bien des points à élucider, bien des rapprochements à faire. Elle a chargé de cette tâche le P. *Boullay* qui a entre-

Digitized by Google

pris une Vie très étendue, dont deux volumes ont déjà paru, dont le troisième paraîtra bientôt. L'auteur s'y arrête avec complaisance sur tous les faits controversés jusque-là, et donne ses preuves avec largesse; ses digressions mêmes sont toujours intéressantes.

A ces sources directes s'ajoutent les affluents qui viennent des divers contemporains du P. Eudes, oratoriens, sulpiciens, lazaristes... la liste en serait indéfinie. On en trouvera d'ailleurs une très longue dans le P. Boullay. Là devront se reporter tous ceux qu voudront à leur tour étudier à fond la vie si remplie de notre héros.

Les détails qui précèdent n'ont d'autre but que de montrer comment est composé ce petit livre. Puisse-t-il faire aimer du public un homme dont la figure manque beaucoup trop dans la galerie de nos saints français. On ne connaît bien ni l'église de France ni la plus belle partie de notre dix-septième siècle si on ne connait pas le rôle qu'y joua le Vénérable P. Eudes.

HENRI JOLY.

Digitized by Google

PROTESTATION

En se servant dans ce livre des termes de saint, de bienheureux ou de miracles se rapportant au Vénérable Père Eudes, l'auteur ne le fait que dans le sens et dans la mesure des décrets d'Urbain VIII du 13 mars 1624 et du 4 juin 1631, sans vouloir prévenir le jugement de l'Église à l'autorité de laquelle il est pleinement soumis.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE PÈRE EUDES

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIÈRES ANNÉES JUSQU'A L'ENTRÉE A L'ORATOIRE

Au moment où je venais de prendre la résolution d'étudier de près la vie du P. Eudes, je demandais à un prêtre de Paris, bien connu pour ses longues souffrances et pour ses lumières surnaturelles, s'il avait jamais pratiqué mon héros. Entre deux accès de douleur et avec cette brièveté sûre qu'on retrouve dans toutes ses paroles, il me répondit simplement : « c'était un rude saint ! » — Oui, en effet, un rude saint et qui, peut-on ajouter, vécut dans une rude époque.

Né en 1601, mort en 1680, le P. Eudes est par excellence un homme du règne de Louis XIII. C'est sous Richelieu que mûrirent ses idées, que grandirent ses projets, que furent décidées ses mémorables créations. Il eut même le bonheur de voir celles-ci encouragées par le puissant cardinal. Richelieu mort, il eut à les réaliser et à les défendre. Il put encore prêcher fortement la vérité devant Anne d'Autriche et élever assez librement la voix en face de Mazarin. Il put même obtenir quelque chose de Louis XIV, malgré certaines machinations qui lui firent encourir, pendant quelques

Digitized by Google

années, sa disgrâce. Mais il reste bien jusqu'au bout le disciple de Pierre de Bérulle, l'héritier des idées du P. de Condren, l'émule de saint Vincent de Paul, de M. Bourdoise et de M. Olier : groupe héroïque, groupe cornélien, dirait-on, s'il ne s'agissait que de choses humaines, et qui reconstitua l'âme religieuse de la France, comme Henri IV et Louis XIII reconstituèrent son unité politique.

C'est en Normandie, dans le diocèse de Séez, au petit village de Ri, que naquit, en 1601, Jean Eudes. « Dieu, dit-il, en son mémorial, me fit la grâce de me faire naître d'un père et d'une mère d'une condition médiocre et qui vivaient dans sa crainte; j'ai tout sujet de croire qu'ils sont morts en sa grâce et en son amour. » Le père, Isaac Eudes, était un cultivateur aisé qui exerçait en même temps la profession de chirurgien. Il s'était destiné d'abord à la prêtrise. La peste de 1587, qui fit mourir tous ses frères, l'obligea de revenir au logis paternel pour y prendre la direction du bien de famille. Quoique gardant de sa première vocation et de ses études des habitudes pieuses — comme celle de lire le bréviaire — il se maria bientôt. Les données les plus précises montrent en lui et sa femme, Marthe Corbin, un ménage exemplaire et justement considéré, aux mœurs simples et fortes, très ami de l'autorité, de celle qu'ils avaient à exercer dans leur intérieur comme de celle qu'ils avaient à respecter dans les affaires publiques. Si les campagnes de la Normandie n'avaient point tant souffert des pillages et des excès de toute sorte des partis armés, Isaac Eudes eût peut-être été un ligueur. Il détestait certes les calvinistes dont il avait éprouvé les fureurs dans sa personne et dans ses biens; mais avec beaucoup de gentilshommes catholiques de sa province, avec le

Digitized by Google

prélat qui gouvernait depuis vingt-cinq ans le diocèse de Séez, il se rallia très délibérément à Henri IV.

Les époux Eudes étaient mariés depuis trois ans, et leur union demeurait stérile. A la suite d'un vœu — qu'ils allèrent bien vite accomplir à Notre-Dame de la Recouvrance — naquit leur premier enfant; c'était notre Jean, qui toute sa vie crut pieusement devoir son existence « à l'oraison encore plus qu'à la nature ». Sa naissance fut suivie peu à peu de celle de six autres enfants, deux fils et quatre filles : une des filles se fit religieuse, les trois autres se marièrent. Quant aux deux frères du Vénérable, Charles d'Houay et François Mézeray, ils méritent une mention particulière.

Jusqu'à la Révolution française, l'usage était en Normandie, que les puinés laissassent à leur aîné le nom de famille; quant à eux ils prenaient, s'ils le pouvaient, le nom d'un champ paternel[1]. Tel fut exactement le cas des deux frères. Charles d'Houay, le plus jeune, resta au pays; il fut chirurgien comme son père et il s'établit à Argentan. Un manuscrit inédit, partiellement reproduit par M. Levavasseur, nous apprend avec quel dévouement il remplit ses fonctions lors de la peste de 1638. « Dans tout le faubourg St-Thomas, y est-il écrit, tout le monde mourut ou abandonna, à la réserve des sieurs de la Fontenille et Bordeaux, avec la

1. C'est là un exemple entre mille de ces « annoblissements » qu'on raillait déjà au XVIIe siècle, qui ont continué jusqu'au commencement du XIXe dans les familles nombreuses et qui ont tant contribué à discréditer l'idée de la noblesse. Les frères de Jean Eudes ne croyaient pas en être pour avoir pris une particule et un nom distinctif. Beaucoup affectèrent de croire et s'efforcèrent de faire croire qu'ils en étaient.... Il est assez curieux de voir, par le cas de la famille Eudes, que c'étaient les cadets qui prenaient la particule alors que l'aîné gardait le nom roturier.

Digitized by Google

femme dudit Bordeaux, qui restaient; et dans la grande Rue l'herbe y était à couvrir le pavé, ni voyant d'allants et venants dans tout le faubourg que le chirurgien de la Santé, M. Charles Eudes, sieur Douay, frère de M. Mézeray et du P. Eudes, qui venait quérir chez le sieur Bordeaux les remèdes qui lui étaient nécessaires et qu'on lui mettait dans le milieu de la rue, ou bien le tombereau qui venait quérir les morts ou malades. »

François, dit *Mézeray*, était, quant à lui, parti, comme beaucoup d'autres cadets, chercher fortune à Paris. Son éducation avait été assez soignée, elle avait développé en lui de réels talents littéraires. Il les essaya d'abord dans la poésie légère. Il se plaça même sous la protection de l'abbé des Yveteaux, François de Vauquelin, fils de Vauquelin de la Fresnaies, dont l'existence épicurienne et les folles, on dit même les extravagantes aventures, ne faisaient pas, en dépit de quelques jolis vers, un guide bien sûr. Son élève lui dut, après tout, un conseil judicieux — la suite le prouve — celui d'abandonner la poésie et de se faire historien.

Le jeune homme ne fut cependant ni un simple historien de cabinet ni un artisan de jolies phrases. Il prit part à deux campagnes dans les Flandres. L'aide financière de Richelieu l'arrachant ensuite à la misère, il devint l'écrivain célèbre que chacun sait. Lui aussi montra qu'il était de la génération ardente et batailleuse. Peu de gens le lisent aujourd'hui; mais Sainte-Beuve, à qui rien n'échappait, a tenu à caractériser son talent en disant que son style sent parfois le frondeur et même le républicain. « Déjà vieillissant, goutteux et célibataire, dit, de son côté, M. Levavasseur, il avait l'air d'un soldat de Henri IV, au milieu des

Digitized by Google

courtisans de Louis XIV. Il chantait avec opiniâtreté les chansons de la Fronde sans s'apercevoir que le siècle ne voulait plus de frondeurs ni de chansons. »

Il mourut chrétiennement, confessant la foi catholique, demandant — avec plus d'humilité qu'il n'en avait eu jusqu'alors — qu'on oubliât ses exemples. Mézeray mourant, affirmait-il, était plus croyable que Mézeray en vie. C'était en 1683, donc trois ans après la mort de Jean. Il était âgé de 73 ans. Il laissait un curieux testament où s'accumulaient les preuves de la sage administration qui, malgré ses fantaisies et l'irrégularité de son existence, avait accru sa petite fortune. Ce qui était mieux encore, il en faisait bon usage. Au milieu de ses nombreux legs, et à côté de celui qu'il laissait à la fidèle servante dont il avait reçu les soins pendant trente-six ans, se détachait celui-ci : « Je donne et lègue la somme de 120 livres pour aider à construire un monument au R. P. Eudes, mon frère, quoique en effet sa vertu et sa réputation lui en ont dressé un plus beau que ne sauraient dresser les mains de tous les hommes. »

La Normandie contemporaine fut donc bien inspirée de célébrer à la fois les trois frères et d'unir leurs figures en un même médaillon, de leur consacrer enfin une même fête, où l'on ne manqua pas de rappeler la fière réponse de Charles d'Houay au gouverneur qui voulait faire démolir une tour et une horloge d'Argentan : « Nous sommes trois frères, adorateurs de la vérité ; l'aîné la prêche, le second l'écrit, et moi je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir. » — Paroles qui, dit-on, sauvèrent, pour cette fois, la tour ; elle ne fut démolie qu'en 1727.

Il est temps de revenir à notre héros. La suite de ce récit montrera bien ce qu'il a retenu de ce tempé-

Digitized by Google

rament héréditaire, lui que Huet, évêque d'Avranches, a qualifié d'ardent et d'audacieux (ardens et audax). Une piété précoce, exceptionnelle, soutenue par l'idée que l'on lui suggéra de bonne heure que, venu au monde grâce à l'intercession de la sainte Vierge, il avait dû lui être consacré, apaisa cette fougue native, ou plutôt doit-on dire peut-être qu'elle le métamorphosa. Ce sera, je crois, l'avis de ceux pour qui la patience à supporter volontairement une injure atteste quelquefois plus de courage que la colère avec laquelle on cherche à la venger.

Tous les historiens de sa vie rapportent donc qu'à l'âge de 9 ans, ayant reçu d'un de ses camarades un soufflet, il s'était aussitôt souvenu du conseil de l'Évangile : il avait tendu l'autre joue, en disant : « Frappe de l'autre côté, si tu le veux ». Ajoutons que son agresseur lui demanda pardon, que plus tard il tenait à raconter lui-même le fait, alors que le Père Eudes était devenu célèbre par l'éclat de toutes ses vertus[1].

Il fallait cependant songer à son instruction; or le village n'avait aucune école. Malgré les craintes de sa femme qui redoutait les longues courses pour son enfant alors délicat, le père résolut de l'envoyer tous les jours chez un prêtre, Jacques Blanette qui tenait une sorte de classe dans une paroisse voisine. C'est sous ses yeux que le petit Jean commença, et très sérieusement, l'étude simultanée du grec et du latin. A 14 ans, il partait pour le collège que par la volonté d'Henri IV (en 1608) les Jésuites venaient d'ouvrir à Caen. L'émotion de sa mère avait été cette fois plus vive encore : la séparation lui coûtait beaucoup; elle ne savait trop, disait-elle, ce que deviendrait l'âme de son fils dans

1. Voir Hérambourg, éd. Le Doré, p. 292.

Digitized by Google

une ville où les huguenots formaient le tiers de la population. De plus, le collège, qui avait 800 externes, ne recevait des internes qu'exceptionnellement : c'est tout au plus s'il en comptait alors une vingtaine. Il fallut que Jean logeât en ville, nouveau et plus grand sujet d'inquiétude. Isaac avait, quant à lui, pleine confiance dons la foi déjà éprouvée et dans le caractère de son fils : cette confiance ne fut pas trompée. Le jeune homme, dès son arrivée en rhétorique, puis l'année suivante, en philosophie, disputa la première place à l'un de ses condisciples. D'autre part, non seulement ses camarades ne l'appelaient que « le dévôt Eudes » ; mais ni les exercices ordinaires, ni son admission dans la congrégation de Marie ne suffisaient à sa piété : elle connaissait déjà les élans du mysticisme et les austérités de la discipline ascétique. Son imagination et son cœur retrouvaient sans doute là, dans leur intacte vitalité, toutes les énergies que les tentations habituelles avaient en vain sollicitées. Pour préserver les jeunes gens bien des moralistes leur disent : « Pensez à la fiancée qui vous attend ! » Ce conseil, Jean Eudes se le traduisait à lui-même en un langage céleste. Sa fiancée, c'était la sainte Vierge, avec laquelle il voulait passer un contrat. Il mettait même, dit-on, ainsi que l'avait fait saint Edmond, un anneau au doigt de sa statue : plus hardi et non moins tendre que ces jolies saintes des tableaux de l'école italienne, tendant leurs doigts effilés à l'anneau que leur offre l'enfant Jésus.

Quand il termina sa philosophie, sa résolution était prise, et il l'avait fait approuver de son confesseur : il serait prêtre. N'était-ce pas la suite, marquée d'avance, d'un vœu de chasteté dans lequel les épreuves mêmes de l'adolescence l'avaient confirmé ? Son père et sa mère ignoraient ces secrets engagements. Craignant

Digitized by Google

toutefois qu'il n'allât s'enfermer dans quelque monastère, ils s'occupèrent, bien qu'il n'eût que dix-neuf ans, de le marier. Ils avaient même fait choix d'une jeune fille de bonne famille, belle, pieuse et d'une fortune suffisante. Les parents étaient d'accord, et il semblait que pour le jeune homme comme pour la jeune fille l'autorité paternelle n'eût qu'à recueillir un consentement dont il n'y avait pas lieu de douter. Jean ne voulut pas heurter de front la volonté de son père et entamer immédiatement la lutte. Il fit une réponse évasive, à laquelle on ne s'arrêta pas. Dès le lendemain il était conduit, dans la maison de la prétendue, à une réunion de plaisir, où furent multipliées les allusions. Il y fit une contenance polie, mais froide. C'était le père qui, nous dit Martine (et combien la peinture du bon Eudiste ne paraîtra-t-elle pas naturelle à plus d'un chef de famille!), en était réduit à suppléer par sa belle humeur à la gaieté qu'il essayait inutilement d'éveiller chez le jeune homme. Le retour au logis ne fut gai d'aucun côté. « Que signifiait pareille conduite? Où prétendait-il en venir? Avait-il par hasard l'intention de ne pas tenir compte de la volonté paternelle? » Après ces paroles sévères, le maître de la maison quittait brusquement le jeune taciturne. Il fallut donc que celui-ci résistât encore avec obstination et avec respect. Ce n'était pas assez : il fallut qu'il s'expliquât. Ce fut alors un autre genre de difficultés. Cependant l'idée que son fils serait, non pas religieux, mais prêtre séculier et que les fonctions du sacerdoce ne l'enlèveraient pas aussi complètement à sa famille, vint au secours des sentiments si chrétiens du père, et le consentement fut obtenu. A cette époque, où les séminaires étaient encore inconnus, la prêtrise se donnait vite. Jean Eudes était venu en vacances au mois d'août. Vers la

Digitized by Google

fin de septembre, après la retraite de dix jours qui était en usage dans le diocèse, il reçut la tonsure et les ordres mineurs. C'était en 1621 : il avait donc environ 20 ans.

Les études spéciales qu'il n'avait pas faites avant, il entendit bien les commencer immédiatement après. Il demanda donc à son père et il obtint facilement de lui la permission d'aller à l'Université de Caen suivre des cours de théologie et de controverse, de controverse surtout, c'était l'arme nécessaire en un temps où l'on discutait avec tant d'âpreté, de subtilité, entre protestants et catholiques. Il travailla très ardemment et très pieusement : mais à mesure qu'il avançait dans la science et dans la pratique des choses religieuses, il sentait le besoin de plus de secours afin d'être capable de plus d'action. L'Oratoire avait une maison à Caen. Ce que Jean Eudes en vit et en sut le tenta. Il s'en ouvrit aux supérieurs de la maison, il en reçut des encouragements, et il ne tarda pas à prendre la résolution de se faire admettre dans la compagnie jeune encore et déjà justement fameuse. Mais pour quitter la Normandie, pour aller faire à Paris un noviciat destiné à être suivi de ce que voudraient ses nouveaux supérieurs, il fallait une seconde lutte au foyer familial. Devant la résistance, devant les reproches très vifs, assez durs même de son père, il s'armait de courage et il discutait. Devant les larmes de sa mère, il crut n'avoir de salut que dans la fuite; il partit à cheval dans la direction de Paris. Il avait fait à peine trois lieues que son cheval s'arrêtait court et refusait d'avancer. Le pieux jeune homme crut voir là un signe de désapprobation ou tout au moins l'avertissement que c'était son devoir de tout faire pour ne s'en aller qu'avec l'agrément et la bénédiction de ses parents. Il retourna

Digitized by Google

sur ses pas et, après des scènes attendrissantes, il obtenait enfin ce qu'il avait renoncé trop vite à solliciter. Le jour de l'Annonciation de 1623, il était reçu à l'Oratoire par son illustre fondateur Pierre de Bérulle.

Qu'avait-il quitté? Qu'allait-il trouver?

*
* *

Ce qu'il avait quitté, c'était un pays qui, ressemblant en cela au reste de la France, présentait le spectacle d'une grande désorganisation religieuse.

Avait-on déserté les églises? Non certes! Là où elles n'avaient pas été détruites par les calvinistes, on s'y portait en foule; car on attribuait au lieu saint, à ses pierres, à ses voûtes, à ses images un pouvoir de justification dispensant de toute autre vertu ceux qui le fréquentaient. Le P. Eudes lui-même ne tardera pas à nous l'apprendre. « Plusieurs s'imaginent, écrira-t-il, que c'est assez pour être du nombre des prédestinés, d'être d'une ville ou d'une paroisse dont l'église soit consacrée à la Mère de Dieu. » On y venait donc : mais de quelle façon? Depuis de longs siècles la maison de Dieu était aussi la maison du peuple. A beaucoup d'égards il y avait quelque chose de touchant à voir comment c'était là l'enceinte où se défendaient les intérêts de la paroisse, où ceux qui n'avaient pas d'autre école ou d'autre lieu de récréation, y faisaient instruire leurs enfants, y assistaient aux représentations des mystères... Mais l'abus était venu, il avait grandi. Malgré les prescriptions de bien des conciles (concile de Rouen de 1581[1], concile d'Aix de 1585, etc.), le

1. Qui disait : « Au lieu de l'exhortation et de la prédication de la parole de Dieu, que les curés doivent faire au peuple, ils sont contraints, au milieu de la messe, de faire l'office de sergents, de crieurs publics, de péagers, de proclamer les im-

Digitized by Google

P. Eudes pouvait donner les descriptions indignées et attristées qu'on va lire : « Il n'y a plus de sanctuaire ni de lieu réservé aux sacrés ministres du saint des saints. Tout y est ouvert, non seulement aux hommes laïques, aux femmes mondaines, aux mauvais pauvres qui n'entrent dans les lieux saints que pour les profaner, mais même aux chiens qu'on souffre s'y promener et y faire tout ce qu'ils veulent ; c'est une caverne de larrons une et retraite de bêtes, un lieu de profanation.... Vous voyez les laïques, tant hommes que femmes, entrer dans le chœur et dans le sanctuaire, prendre la place des prêtres, se placer quelquefois au-dessus d'eux, se mettre contre les autels et même s'y appuyer.... En quel équipage les femmes y viennent-elles? Elles s'y présentent, voire même elles entrent dans le sanctuaire comme si elles venaient au bal ou à une danse, avec des habits pompeux, les cheveux frisés, crêpés, annelés et avec la gorge et les seins découverts.... Combien y en a-t-il qui, au lieu de s'humilier devant la majesté du grand Dieu, lancent des regards envenimés de tous côtés et qui empoisonnent les cœurs! Combien y en a-t-il qui, voulant être vues de toutes parts et donner plus de facilités à leurs yeux, se perchent, s'il faut ainsi dire, sur des bancs comme des oiseaux de mauvaise augure! Combien y en a-t-il qui sont assises sur des carreaux ou plutôt sur des trônes de velours ornés de passements d'or et d'argent ou enrichis de broderies! Comme si le pavé de la maison de Dieu n'était pas digne de porter les uns et les autres et comme si elles venaient à l'église, non pour lui rendre leurs adorations, mais pour se faire adorer elles-mêmes! »

pôts et enchères, conditions et tous autres mandements des princes, juges et magistrats séculiers ».

Digitized by Google

Quand ils ne répondent pas, de leur côté, comme on le devine, à des provocations si vivement dépeintes, les hommes de qualité excitent plus encore la verve indignée du jeune prêtre. « Il faut que leur faux honneur préside partout, commande partout, là même où la religion rappelle à tous les chrétiens indistinctement qu'à Dieu seul appartient toute louange et toute gloire. Témoins les querelles, les inimitiés, les effusions de sang et les meurtres qui arrivent souvent pour les préséances qu'ils prétendent dans l'église, pour le pas-devant qu'ils veulent avoir en allant à l'offrande.... N'en a-t-on pas vu en nos jours un de ces monstres d'orgueil et de superbe donner de son épée au travers du corps d'un homme qui était aux pieds d'un confesseur, parce qu'il ne voulait pas lui céder la place! En a-t-on pas vu d'autres qui, au sortir du confessionnal, à l'heure qu'ils se présentaient pour recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, le jour même de Pâques, ayant été appelés pour aller sur le pré, tourner le dos à Dieu pour aller sacrifier leur sang et leur vie à Satan et à l'idole du point d'honneur! »

Tout ce beau monde mettait-il du moins son point d'honneur à parer le temple de Dieu? Poursuivons.

« Ce n'est pas tout : voulez-vous voir le peu de vénération que la plupart des chrétiens ont pour la maison de leur Dieu? Allez-vous en dans les maisons des grands et des riches : vous n'y verrez rien qui ne soit net et en bon ordre; vous les verrez ornées de riches tapisseries, de meubles précieux, de beau linge, de vaisselle d'argent et souvent lambrissées d'or et d'azur. Allez dans les églises : vous en verrez plusieurs au dehors environnées d'ordure et de puanteur; au dedans tapissées de toiles d'araignées, pavées de

Digitized by Google

boue et de poudre; les vitres et la couverture rompues et ouvertes au vent, à la pluie, à la grêle et à la neige; les autels dénués d'ornements et couverts de poussière, les prêtres offrir le redoutable sacrifice avec des aubes et des chasubles toutes déchirées, des corporaux et des purificatoires quelquefois si sales qu'ils font mal au cœur; des calices d'étain et tout noirs; le très Saint Sacrement dans un ciboire de même étoffe et dans un chétif tabernacle tout couvert et rempli de poudre et d'ordure, sans lampe et sans lumière et sans aucune marque de religion. O Dieu, ô grand Dieu, où est la foi des chrétiens? Si vous êtes leur Père, où est l'honneur qu'ils vous rendent? Si vous êtes leur Souverain, où est la crainte qu'ils vous portent? Seigneur Jésus, il est temps que vous veniez juger le monde selon votre parole, car il n'y a plus de foi en la terre[1]. »

Voilà certes une peinture qui fait connaître aussi utilement l'âme du peintre que l'objet même sur lequel ses regards se sont arrêtés si tristement!

De ce lamentable état de choses le pauvre peuple était incontestablement plus victime qu'auteur. Sa foi était mal éclairée, ignorante, facile à abuser et à séduire; mais au fond elle était vive. Le succès prodigieux des missions des Olier, des Maunoir, des Grignon de Montfort et du Père Eudes, allait le démontrer bien vite, et on devait alors s'apercevoir que la vitalité d'un organisme se mesure, non à la bénignité des atteintes qu'il subit, mais à l'énergie et à l'efficacité de sa propre réaction. Non, si les églises

1. *Traité de l'honneur dû aux lieux sacrés*, tome II des Œuvres complètes (édition entièrement conforme au texte original), in-12, Vannes, 1906, p. 43 et 44. — C'est à ce même livre que nous empruntons les citations précédentes.

Digitized by Google

étaient en si piteux état, la faute n'en était pas aux malheureux paysans pillés par les bandes, écrasés par le fisc. Quelle pitié l'auteur des lignes qu'on vient de lire n'a-t-il pas pour eux, lorsque, dans cet opuscule même où il flétrit le mépris fait du temple sacré, il montre les sergents, huissiers, coureurs de tailles et impôts venant, les jours de dimanche et aux fêtes les plus solennelles, prendre les chrétiens « à la sortie des églises, quelquefois même jusque aux pieds des autels pour les traîner dans les prisons, sans respecter la sainteté ni du jour ni du lieu et sans avoir égard aux lois civiles et ecclésiastiques qui défendent de si horribles concussions ».

Mais à cette époque comme à toutes les autres, il ne manquait pas de gens habiles à ramasser des richesses au travers même des malheurs publics. Si Jean Eudes voyait les églises de Normandie déshonorées par la saleté et le dénuement, les prêtres du reste de la France n'étaient pas mieux partagés. Or, Grandet, en nous montrant un promoteur du diocèse de Lyon affligé du même spectacle, nous en donne cette explication[1] : « La cause de ces désordres, dit-il, venait en partie[2] de ce que, contre les dispositions de la déclaration du roi Henri le Grand du 16 mars 1609, enregistrée au Parlement dans la même année, conformément aux anciens canons et au concile de Trente qui attribue la connaissance des comptes de fabrique aux archevêques et évêques, les juges et autres officiers des lieux prenaient connaissance desdits comptes, et, d'intelligence avec les marguilliers,

1. *Les saints prêtres français du* XVIIe *siècle*, édité par M. Letourneau, in-8°, Angers et Paris, 1897, page 210.

2. Car les pillages des calvinistes y avaient aussi grandement contribué.

Digitized by Google

faisaient mauvais usage des revenus des fabriques, les tournant à leur profit plutôt qu'à celui des églises. »

Il est un autre mal religieux qui, à cette époque troublée, produisit, dans tous les sens du mot, d'horribles ravages; car il détraqua des masses de cerveaux et fit périr sur le bûcher des milliers d'hommes[1] : je veux parler de la sorcellerie, de la magie et des superstitions diaboliques. C'était une véritable épidémie, et il était bien peu de gens qui n'y eussent leur part de responsabilité. De presque toutes les provinces atteintes, on pouvait dire ce qui a été dit de la Lorraine[2]. « Les luttes religieuses et civiles, les passages incessants de troupes, les pestes réitérées et la misère qu'elles laissaient après elles, les déclamations de Luther contre le diable, les courants d'idées et d'émotions venus des pays voisins, avaient produit un profond ébranlement moral. Des esprits exaltés servis par des corps anémiés formaient une matière bien préparée à l'hystérie ». D'autre part, les malandrins de tout rang, ayant sans nul doute plus d'intérêt à croire au diable plutôt qu'à Dieu, et plus logiques assurément que l'assassin napolitain qui recommande son poignard à la Madone, usaient largement de ce qu'on appelait les maléfices. Ils épouvantaient ainsi leur victime, ils la mettaient plus à la merci de leur brutalité ou de leur cupidité : l'illusion commune ne pouvait qu'augmenter l'audace des uns et la frayeur des autres. Pour ce qui est du fanatisme porté à la cruauté par le sentiment exagéré d'un devoir à la fois social et religieux, les protestants n'avaient rien

1. On sait que nous sommes ici à l'époque des possédées de Loudun.

2. Abbé E. Martin. *Histoire des diocèses de Toul et Nancy*, 3 v. in-8°, 1901.

Digitized by Google

à reprocher aux catholiques; les raisonnements des prétendus savants travaillaient à l'envi des paniques ou des folies populaires; le pédantisme des procureurs et juges séculiers (car ce n'était pas l'Église qui poursuivait les sorciers) faisait plus rage que l'abus des exorcismes. Le procureur Nicolas Rémy « homme doux et paisible, écrivain judicieux et poète à ses heures » se vantait d'avoir envoyé aux buchers neuf cents sorciers. Et malheur au pauvre ecclésiastique qui, plus évangélique ou moins affolé que ses confrères, voulait sauver un accusé par une action toute liturgique! Un curé de Nomécourt, Dominique Cordier, y avait regardé de plus près que les autres; il s'était convaincu de la futilité de leurs accusations. Avec de simples exorcismes il avait guéri plusieurs prétendus sorciers. Mal lui en prit. Dénoncé par une femme de mauvaise vie, il comparut à son tour devant la justice laïque et fut bel et bien brûlé vif « pour avoir soustrait au supplice un grand nombre de fauteurs de Satan[1] ». En retour, ceux qui, par esprit d'impiété contagieuse, de révolte et d'anarchie, jouaient avec ces superstitions et s'efforçaient d'en tirer un parti quelconque, étaient souvent les mieux à l'abri[2].

Les historiens des missions des Pères Le Nobletz et Maunoir en Bretagne nous retracent exactement les mêmes tableaux (peut-être avec des couleurs plus violentes et plus sombres encore). Ils ajoutent que si le peuple était traître et farouche, la noblesse était joueuse, querelleuse, dissolue, blasphématoire et brutale, que la bourgeoisie, bien qu'un peu plus résis-

1. Abbé Martin, *ouvr. cité.*
2. Voir Faillon, *Vie de M. Olier*, 4e éd., in-8°, tome II, p. 6.

Digitized by Google

tante, était devenue fausse, avare et rancuneuse. La Normandie était trop rapprochée de la Bretagne pour avoir pu rester indemne, et l'acte d'accusation que dressait tout à l'heure le Père Eudes est malheureusement bien fait pour nous en donner la conviction.

Il nous persuade également que le mal venait beaucoup plus d'en haut que d'en bas. Telle est d'ailleurs la loi universelle. C'est toujours d'une aristocratie corrompue et dégénérée que vient le désastre, comme c'est toujours d'une élite assainie, rajeunie et retrempée que vient le salut, et il ne saurait en être autrement. Or, à l'époque dont nous parlons, prêtres et gentilshommes étaient aussi malades les uns que les autres. En parlant de ce qu'il appelle la profanation des églises, le Père Eudes allait bientôt écrire[1] : « L'on peut dire avec trop de vérité de nous autres ecclésiastiques que nous sommes incomparablement plus coupables, en ce point aussi bien qu'en beaucoup d'autres, que les laïques, et que la divine justice nous fera porter le châtiment de nos péchés et des leurs, d'autant que nous les rendons nôtres tant par notre négligence et lâcheté à les instruire et corriger que par la mauvaise édification que nous leur donnons. »

Nous connaissons cette humilité des saints qui se chargent ainsi des péchés mêmes contre lesquels ils luttent au prix de leur repos et de leur vie; mais nous savons également qui est responsable de ces misères. Les plus irrécusables témoignages nous ont appris depuis longtemps à quel degré d'ignorance et de corruption était tombé le clergé de cette période. L'un de ceux qui réagirent alors le plus vaillamment, M. Bourdoise s'écriait : « On peut dire en vérité que

1. *Livre cité*, p. 47.

Digitized by Google

tout ce qui se fait de plus mal dans le monde est ce qui se fait par les ecclésiastiques ». A ce terrible homme — toujours prêt, disait-il, à faire cent lieues pour trouver seulement trois âmes disposées à procurer la réforme du clergé, toujours prompt à s'en aller voir, même là où on ne le demandait pas, « si les choses se passaient convenablement » — la postérité a pardonné bien volontiers l'excès de zèle qui, en un jour d'amertume, lui fit traiter saint Vincent de Paul de « poule mouillée »[1]. Mais l'historien du Père de Condren, M. Amelotte, ne craignait pas d'écrire : « Le nom de prêtre était devenu synonyme d'ignorant et de débauché ». Les confesseurs ne savaient même plus la formule de l'absolution[2], ce qui n'empêchait pas nombre d'entre eux d'avoir la prétention de se faire payer pour administrer le sacrement de pénitence. Un prélat, rapporte

1. « Nous admirions, dit M. du Ferrier (sulpicien) en ses mémoires, la conduite de Dieu sur lui, dans cette rudesse qui lui était naturelle... et nous tâchions d'en user avec un peu plus de civilité ». — On sait que désireux d'entrer en relations avec M. Olier et de se concerter avec lui pour la réforme des abus, il ne trouva rien de mieux, comme entrée en matière, que de lui interdire de dire la messe à sa communauté de Saint-Nicolas du Chardonnet, sous prétexte que lui et ses compagnons avaient dans leur tenue « quelque chose qui n'était pas entièrement conforme à la modestie ecclésiastique ». (Faillon, *ouvr. cité*, I, 225).

2. A propos d'une tournée que l'archevêque d'Aix avait faite dans son diocèse, en compagnie de M. Romillion, de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri, en 1619 ou 1620, le P. Cloyseau dit : « Le plus grand fruit de cette visite fut l'instruction des prêtres qu'on trouva si ignorants dans quelques villages, qu'il y en avait qui donnaient l'absolution avec l'*Ave Maria*, croyant qu'avec le signe de la croix toutes paroles avaient la vertu d'absoudre. Cloyseau, édit. Ingold, *Bibliothèque oratorienne*, Poussielgue I, 126.

Digitized by Google

Abelly[1], écrivait à saint Vincent de Paul qu'il travaillait avec son grand vicaire, autant qu'il le pouvait, au bien de son diocèse. « Mais, disait-il, c'est avec peu de succès, pour le grand et inexplicable nombre de prêtres ignorants et vicieux qui composent mon clergé et qui ne peuvent se corriger ni par paroles ni par exemples. » — Un autre prélat lui écrivait, en autres choses : « Excepté le chanoine théologal de mon église, je ne sache aucun prêtre, parmi tous ceux de mon diocèse, qui puisse s'acquitter d'aucune charge ecclésiastique : vous jugerez par là combien grande est la nécessité en laquelle nous sommes d'avoir des ouvriers. Je vous conjure de me laisser votre missionnaire pour nous aider en notre ordinaire ».

Mais sommes-nous arrivés ici à la source profonde du mal? Non. Si l'Église était tombée dans une telle décadence, la faute en était, en définitive, aux longs abus que lui avait imposés le pouvoir civil. Malgré les résistances des synodes et des conciles, la féodalité avait transformé peu à peu en une sorte de droit de propriété le patronage qu'elle avait d'abord fait accepter à l'Église. Puis, la séparation s'était de plus en plus accentuée, là comme ailleurs, entre le service rendu et la rémunération touchée. C'étaient les favoris des seigneurs, puis de plus en plus les favoris du roi qui recevaient la plus grande partie des émoluments : ceux qui travaillaient sur place étaient réduits à la portion congrue, qui ne fut quelquefois que d'un seizième du revenu total[2]. Rendu maître des intérêts temporels et de l'autorité extérieure, le pouvoir royal avait étendu ses empiètements. Certes, il

1. Abelly, *Vie de saint Vincent de Paul*, l. I, ch. 23.

2. Voir Abbé Lesètre. *La Paroisse*, 1 vol. in-12 de la Bibliothèque d'Économie sociale. Paris, Lecoffre.

Digitized by Google

tenait à la religion, il entendait qu'elle fût pratiquée : mais il se réservait d'accepter ou de ne pas accepter les décrets des conciles. C'est ce qui fit qu'il refusa si longtemps de promulguer ceux du concile de Trente et qu'ainsi l'effort rénovateur de la grande assemblée catholique était en grande partie comme perdu pour l'Église de France.

Tout a été dit, — et il suffit de le rappeler ici — sur les scandales qui avaient déjà fait écrire à saint Bernard : « Des jeunes écoliers, des jeunes gens à peine sortis de l'enfance sont promus aux dignités ecclésiastiques à cause de la noblesse de leur race, et ils échappent à la férule pour prendre rang parmi les prêtres. » Il n'y aurait qu'à relire Bossuet et son oraison funèbre de la princesse Palatine pour voir qu'il en était de même au XVIIe siècle. N'insistons pas — ce serait superflu — sur la plaie des bénéfices, tous réservés au choix du roi, sur les scandales de ces abbés commandataires qui, à l'époque qui nous occupe, étaient quelquefois des protestants, des bâtards du roi, de jeunes nobles qu'on faisait partir de Paris en raison de leurs désordres trop affichés ou trop dangereux pour leurs familles : on les exilait même assez souvent dans un évêché de province, comme on place aujourd'hui dans les colonies tel personnage taré ou trop compromis [1]. Mais, une fois nommé, l'évêque trouvait toujours le moyen de rester à la cour ou d'y revenir. Nous avons vu tout à l'heure les efforts d'un ou deux évêques convaincus de leurs devoirs. Mais combien étaient-ils ? Lorsque Richelieu prit possession de son évêché de Luçon, aucun évêque n'y avait paru

1. Voir dans cette collection le *Saint Vincent de Paul* du prince E. de Broglie.

Digitized by Google

depuis soixante ans. Avec la distinction subtile entre le pouvoir d'ordre et le pouvoir de juridiction, le monarque conférait la juridiction épiscopale, donnant finalement l'autorité, à quelqu'un auquel on ne demandait que le sous-diaconat sans préparation. « Je tremble, s'écriait saint Vincent de Paul, que ce damnable trafic des évêchés n'attire la malédiction de Dieu sur ce royaume. » Henri IV, Louis XIII, Richelieu, firent des efforts sincères pour remonter le courant. On se rendra compte de ce qu'il avait accumulé de ruines morales en relisant ce que saint Vincent de Paul avait dû se contenter de faire décider par le Conseil de conscience sous la régence d'Anne d'Autriche. On ne nommerait plus d'enfants aux sièges épiscopaux. Il faudrait avoir dix ans accomplis pour être pourvu d'une abbaye. Il faudrait en avoir seize pour obtenir un prieuré ou un canonicat dans une église cathédrale, avoir au moins un an de prêtrise pour être évêque.

Ces efforts bien insuffisants, Mazarin n'allait pas tarder à les arrêter. M. Olier et le P. Eudes ne craignirent pas de lui en faire grief et c'est pour cela qu'ils le combattirent. On peut suivre alors un double mouvement. D'un côté se développe celui de l'absolutisme royal qui, tout en associant les chefs du clergé à la splendeur de son règne, use de lui et le compromet encore plus qu'il ne le sert, comme s'il devait démontrer que le partage apparent de la domination ne vaudra jamais pour l'Église la liberté de son ministère et qu'une politique comme celle de 1682 doit aboutir plus ou moins vite à une constitution civile du clergé. D'un autre côté se trouvent les saints et ceux qui tendent à leur ressembler de bien près, en travaillant par leur parole et encore plus par

Digitized by Google

leurs œuvres à la réforme intérieure du clergé, premier gage de la réforme générale des mœurs. Entre les deux se tiennent, comme ils peuvent, en un milieu difficile, les hommes de valeur, de vertu, de génie même, qui forment pour le succès de l'un des vœux sincères et travaillent à le faire aboutir, mais se laissent souvent entraîner par l'autre plus qu'ils ne le voudraient, plus que ne l'eussent réclamé, non seulement l'indépendance de l'Église, mais l'ensemble des libertés publiques. Nous n'avons plus à dire pour lequel de ces partis allait travailler le jeune prêtre Jean Eudes.

Digitized by Google

CHAPITRE II

A L'ORATOIRE. — LE COMMENCEMENT DES MISSIONS

Il entrait donc à l'Oratoire. Qu'avait voulu faire de la célèbre Compagnie son fondateur Pierre de Bérulle? Une élite de prêtres qui travaillât par ses leçons et par ses exemples à rétablir l'intégrité du sacerdoce. Et qu'entendait-il exactement par cette intégrité? Lui-même le dit avec toute la clarté et toute la force désirables. « Dieu, écrit-il, dans une lettre aux Pères de l'Oratoire, avait voulu établir, en un même ordre, autorité, sainteté et doctrine; mais, par le relâchement des mœurs religieuses, ce qui devait être uni est séparé. L'autorité est demeurée aux prélats, la sainteté aux religieux et la doctrine aux Académies, Dieu, en ce divorce, conservant, en diverses parties de son Église, ce qu'il avait uni en l'état ecclésiastique ». Que restait-il donc aux prêtres proprement dits, à ceux qui n'étaient ni prélats, ni moines, ni savants d'Académie? Ce qui reste aujourd'hui encore aux clergés en décadence, comme le clergé russe, par exemple, à savoir le rite, le formalisme, la cérémonie incomprise et faussée. Restaurer dans le clergé l'union brisée, voilà le premier but de la nouvelle Compagnie. Si, en même temps que la doctrine et la sainteté, elle voulait lui rendre « l'autorité », ce n'était pas tant celle qui commande que celle qui persuade. Car les premiers oratoriens lutteront de

Digitized by Google

toute leur âme contre les trois maux qui affligent la société religieuse de leur époque. Ils s'armeront contre le luxe par la pratique volontaire de la pauvreté, contre l'ambition par le vœu de ne rechercher ni dignité, ni bénéfice, contre l'oisiveté enfin et contre l'*inutilité*[1] par l'exercice assidu des fonctions du ministère sacré. Les supérieurs qui, à Caen, avaient encouragé Jean Eudes dans son désir de s'agréger à l'Oratoire avaient donc bien vu tout ce qu'exigeait sa nature avide d'être utile et trop désireuse d'action directe pour pouvoir s'enfermer dans une congrégation close. La pieuse Compagnie à laquelle il s'adressait n'était bien en effet qu'une société de prêtres restant prêtres, et on ne saurait mieux la définir qu'en reproduisant les termes mêmes de la Bulle de Paul IV (elle est écrite sans aucun doute sur les indications du fondateur, et tous les mots méritent d'être pesés). « Leur premier et principal but est de s'appliquer totalement à la perfection de l'état sacerdotal, d'embrasser toutes les œuvres qui concernent essentiellement et en propre l'état sacerdotal et qui lui seront prescrites par l'ordinaire des lieux où ils seront établis et non ailleurs, de se consacrer en outre à l'instruction des prêtres et autres qui aspirent aux ordres sacrés, en ce qui concerne non la science, mais l'usage qu'ils doivent faire de la science, les cérémonies et les mœurs proprement ecclésiastiques ».

La science, évidemment, était loin d'être exclue; car pour en diriger l'usage, il faut en avoir acquis la possession; mais le but formel était pratique, il se confondait avec le relèvement du clergé actif et militant, dont la dignité, dont l'autorité se trouvaient pré-

1. Les mots « inutile » et « inutilité » reviennent souvent, et ils attestent bien la préoccupation dominante.

Digitized by Google

sentement si compromises. En mettant les membres de la Compagnie à la disposition des évêques et en les soumettant à leur juridiction, Rome avait tenu cependant à leur donner, par un certain côté, une action plus libre des influences locales ou temporaires : pour leurs statuts et leurs règles, ils ne dépendaient que du Souverain Pontife. Il faut ici donner la parole à Bérulle : « Cette Compagnie, moyenne entre les séculiers et les réguliers, doit nécessairement avoir quelque chose des uns et des autres, et ce tempérament se trouve dans cette dépendance du pape pour les statuts et dans la soumission aux prélats pour l'exercice de nos fonctions. Vous savez le peu de pouvoir qu'ont nos évêques de France sur les ecclésiastiques séculiers, pour les employer hors des charges de lucre et d'honneur que nous leur abandonnons volontiers, et sur les religieux pour les contenir et les empêcher; au lieu que cette congrégation désire se rendre religieuse[1] d'esprit et d'intention et se soumettre aux prélats, quant à l'emploi des fonctions. »

Dans les lignes ainsi dessinées de l'édifice oratorien, peut-être y eut-il quelque chose d'insuffisant sur un point et, sur un autre, un peu d'excès. L'insuffisance, c'était que les oratoriens chargés de perfectionner les prêtres, n'étaient pas clairement appelés à les préparer. Il importe de noter ici cette lacune, parce que c'est précisément celle que Jean Eudes prit sur lui de vouloir combler. L'excès, c'était qu'on les autorisait, autrement dit qu'on les invitait à créer des collèges pour la jeunesse du monde. Le fondateur aurait plutôt voulu exclure cette destination, car elle ne répondait pas aux

1. On se rend compte du sens spécial qu'a ici cette expression.

Digitized by Google

besoins les plus impérieux du temps, à ceux du moins qui attendaient encore. On ne sait sous quelle inspiration ou influence Rome l'ajouta. C'était une branche secondaire qui risquait d'attirer tout à elle. C'est en effet ce qui arriva. Les historiens de la Compagnie[1] et ceux des Compagnies voisines se sont toujours accordés à voir là l'une des causes de la déviation et de l'affaiblissement dont l'Oratoire ne devait pas tarder beaucoup à souffrir.

En attendant, le jeune minoré de Normandie trouvait à l'Oratoire de Paris le milieu qui lui convenait pour un grand nombre d'années. Il allait, en effet, y rester vingt ans, au cours desquelles il eut comme supérieurs généraux, le P. de Bérulle pendant six ans, le P. Charles de Condren pendant douze ans et le P. Bourgoing pendant deux. Quelle que fût l'excellence du but et la sagesse de l'organisation, il y avait quelque chose qui valait peut-être encore mieux pour le nouveau venu, c'étaient les hommes chargés de poursuivre l'un et de maintenir l'autre.

Ses premières retraites, il les fit sous la direction même du R. P. de Bérulle : car ce grand homme, si admiré de saint François de Sales, qui aurait, disait-il, souhaité de vivre en sa compagnie, n'aimait rien tant que la pratique de ses devoirs d'état. A 18 ans, il avait composé un traité *de l'abnégation volontaire* que son confesseur l'obligeait de publier, pour ne pas frustrer les âmes des leçons qu'il lui paraissait contenir. On peut dire que, ni à la tête d'une congrégation glorieuse, ni à la cour, ni dans ses mémorables ambassades, ni sous la pourpre cardinalice, il ne fut infidèle, un seul

1. Y compris le dernier et non le moins éminent, le cardinal Perraud, *L'Oratoire de France aux* XVII*e et* XIX*e siècles*. Paris, in-12.

Digitized by Google

instant à l'inspiration traduite si clairement par le titre seul de son premier travail. Émule — malgré lui — de Richelieu auquel il eut le tort de supposer autant de désintéressement qu'il en avait lui-même, il le servit si bien qu'il excita finalement sa jalousie, son secret ressentiment. Cartésien convaincu, théologien consommé, aussi actif que mystique, on le retrouve dans toutes les grandes affaires politiques et religieuses du temps : établissement des Carmélites en France et pacification de leurs monastères, réconciliation du roi et de sa mère, lutte contre les politiques aventureux venus de l'étranger, première suggestion du siège de La Rochelle, ambassades à Rome et à Londres. Mais dès qu'il avait un instant de liberté, il revenait aussitôt à ses pratiques d'humilité, d'ascétisme et d'oraison[1].

Il y avait naturellement en lui la sève de ces gentilshommes de vieille race, de ceux dont Henri IV aimait les saillies et que Louis XIII honorait comme des confidents dont la familiarité était relevée de noblesse et la liberté tempérée par un attachement sincère. D'authentiques documents[2] nous le montrent

1. « Le soir du traité d'Angoulême, alors que les deux cours du roi et de la reine Marie de Médicis réconciliés mêlaient déjà leurs luxes et leurs intrigues, dans cette foule où la joie prenait, selon les intérêts et les pouvoirs de chacun, des formes si diverses, on ne vit pas celui qui depuis cinq mois travaillait avec un indicible courage à la conclusion de la paix. Lorsque le prince de Piémont, le cardinal de Savoie, son frère, les plus grands personnages de la cour vinrent frapper à la porte de sa demeure pour lui offrir leurs félicitations, il n'y était pas. Le roi et la reine témoignèrent plusieurs fois le désir de le voir : on ne le trouva point. Caché au fond d'un confessionnal, chez les Carmélites de Tours, il y passa toute cette journée de fête dans le jeûne le plus rigoureux et une prière continuelle ». Abbé M. Houssaye, *Le cardinal de Bérulle et l'Oratoire.*

2. Voir le livre de l'abbé Houssaye.

Digitized by Google

parlant au pape avec un mélange de zèle français et de zèle catholique, de finesse et d'indépendance, quand il s'agit de l'amener à choisir entre la France et l'Espagne dans l'affaire du mariage de Charles Ier. Dans son mémoire secret à Richelieu, en réponse à des attaques de certains jésuites, on sent à chaque instant une ironie qui, aisément, deviendrait mordante si elle n'était contenue par la tristesse sincère que lui faisait éprouver la nécessité de pareilles ripostes. Fervent soutien de l'orthodoxie, il aimait les nouveautés philosophiques et scientifiques, au point de s'assurer la vive reconnaissance de Descartes. Adversaire redoutable des Huguenots, il savait leur dire que nés « les armes à la main, ils ne pouvaient mourir que les armes à la main[1] » ; mais après les avoir montrés « désolant nos villes, ruinant nos provinces, et rougissant nos campagnes du sang des chrétiens », il leur adressait ces belles paroles : « Entrez en meilleures pensées, convertissez cette fureur brutale en une passion plus sainte. Portez-vous à un genre de combat plus humain, plus chrétien, *combat d'esprits à esprits*, *en la recherche du salut* ». En même temps, il était humble comme le dernier moine d'un couvent. Il servait ses confrères de son intelligence et de ses mains, dans toutes les nécessités de leurs corps et de leurs âmes. Après avoir cultivé leurs vertus et leurs talents, il s'appliquait à les mettre en lumière et il était le premier à aller les entendre, tout en refusant obstinément de prêcher lui-même.

Ce fut cet admirable supérieur qui prit personnellement la conduite de Jean Eudes, et qui lui donna ses méthodes pour la préparation, le développement,

1. En son livre *des Grandeurs de Jésus*. Dédicace au Roi.

Digitized by Google

la conclusion de ses oraisons. Jusque-là, le postulant, instruit par les Jésuites, avait pratiqué la méthode plus minutieuse des Exercices de saint Ignace. Tout en gardant pour la vie le fruit précieux, il était entraîné, nous dit-on, par son nouveau maître à plus d'essor et à plus de simplicité. Ces habitudes d'esprit dénotèrent sans doute en lui des aptitudes précoces pour la prédication, car nous lisons dans le mémorial du P. Eudes cette brève mention : « J'ai commencé en la même année 1623 à prêcher par le commandement de mes supérieurs, quoique je n'eusse point encore d'ordres sacrés. Que vos ouvrages vous louent, Seigneur, et que vos saints vous bénissent! » Après une année passée ainsi à la maison de Paris, il était envoyé dans une maison de retraite près du sanctuaire de Notre-Dame-des-Vertus, à Aubervilliers. Là venaient souvent les princes et le roi. C'est même là que Louis XIII fit le vœu de construire Notre-Dame-des-Victoires. Là s'étaient rendus plus d'une fois saint Vincent de Paul et Bérulle lui-même accompagné de Madame Acarie.

Quand Bérulle partit pour Rome où il allait préparer le mariage d'Henriette de France et de Charles Ier, il laissa son élève en disposition de recevoir le sous-diaconat, qui lui fut en effet conféré aux Quatre-Temps de septembre 1624. Le dépositaire de l'autorité, le P. Gibieuf, avait voulu qu'il allât à Séez recevoir cette nouvelle ordination des mains de son évêque. A Pâques de 1625, il allait recevoir le diaconat à Bayeux; et neuf mois après, aux Quatre-Temps de décembre de cette même année, âgé de vingt-quatre ans, il célébrait à Paris sa première messe dans la nuit de Noël. Ainsi les principaux événements de sa vie religieuse coïncidaient presque toujours avec les fêtes les plus

Digitized by Google

émouvantes. Nul n'était plus à même que lui d'en méditer et, pour ainsi dire, d'en savourer longuement la signification mystique. Aussi, en ce milieu où l'enthousiasme de sa jeunesse pouvait se donner libre carrière, loin des profanations dont il avait tant souffert en ces campagnes de Normandie, cédait-il à ces élans que lui seul peut nous aider à exprimer. Voici les paroles que lui prêtent tous ses biographes. « Le saint sacrifice est quelque chose de si grand qu'il faudrait trois éternités pour l'offrir dignement : la première pour s'y préparer, la seconde pour le célébrer, la troisième pour en rendre de justes actions de grâce. »

Tout en le suivant avec l'intérêt que méritaient tant de vertus et tant de promesses, le cardinal de Bérulle, souvent distrait, malgré lui, de ses fonctions préférées par les missions politiques, le confia tout particulièrement à son futur successeur, au P. Charles de Condren. Ce fut une initiation à beaucoup d'égards nouvelle, ou plutôt un nouvel aliment donné à son ardent besoin de perfection sacerdotale. Son jeune maître était, lui aussi, comme Bérulle, un gentilhomme qui avait de bien bonne heure aperçu comment la grande œuvre à entreprendre n'était ni dans les armées, ni à la cour, auxquelles leur première éducation les avait cependant bien préparés. Suivant les expressions d'un auteur du temps, il était du petit nombre de ceux qui devaient refaire l'Église de France, comme Noé, après le déluge, avait refait l'humanité. S'il est permis de modifier quelque peu la comparaison, nul n'était plus digne de faire penser à la colombe sortant de l'arche et rapportant le rameau d'olivier. Tout jeune homme, il dérobait aux yeux des siens, dans la paillasse de son lit, une bibliothèque de livres de théologie, et il trouvait le moyen d'approfondir

Digitized by Google

saint Augustin ou saint Thomas à travers les bois, tout en portant l'arquebuse et en abattant çà et là quelque gibier afin de faire plaisir à son père. Pour vaincre les résistances familiales et obtenir enfin d'être « d'église », il lui fallut une maladie tenue pour mortelle et dont la guérison paya en quelque sorte le consentement si attendu. Avec une science prodigieuse et des qualités exquises, il était, au dire du cardinal de Bérulle, trop doux, trop simple, trop modeste pour être apprécié de la foule, et son supérieur avait jugé que son apostolat ne réussirait point assez dans les provinces. Il était fait pour agir sur l'élite, et d'ailleurs il exerçait sur elle un attrait irrésistible. Ce fut lui qui forma M. Olier hors de l'Oratoire comme il acheva de former le P. Eudes auprès de lui. Il fallait apparemment qu'on eût soi-même une belle âme pour sentir tout le charme de la sienne. Mais une fois le commerce établi, de quelle admiration n'était-on pas saisi et de quels termes n'avait-on pas besoin pour l'exprimer comme on le ressentait! Le mot de sainte Chantal, que « si saint François de Sales avait été fait pour instruire les hommes, le P. de Condren semblait fait pour instruire les anges », n'est pas une louange isolée. Dans ses mémoires inédits [1], M. Olier s'exprime avec une émotion qui est peut-être plus significative encore. « Il n'était qu'une apparence et une écorce de ce qu'il paraissait être, étant au dedans tout un autre lui-même, étant vraiment l'intérieur de Jésus-Christ et sa vie cachée.... Notre-Seigneur, qui résidait en sa personne, le préparait à prêcher le christianisme, à renouveler la première pureté et piété de l'Église; et c'est ce que ce grand personnage a voulu faire dans le cœur de ses dis-

1 Cité par Faillon, *Vie de M. Olier*, 4e éd. in-8°, II, 238.

Digitized by Google

ciples pendant son séjour sur la terre, qui a été inconnu, comme le séjour de Notre-Seigneur dans le monde[1] ».

Après de tels témoignages, comment ne pas souhaiter que l'Église, qui s'apprête — il est permis de l'espérer — à béatifier le P. Eudes, puisse rendre les mêmes honneurs à de tels hommes! Comment d'autre part ne point remarquer toute l'étendue de l'honneur fait à celui qu'elle semble devoir appeler avant eux à figurer sur nos autels! S'il n'est pas interdit de faire sur un tel sujet des conjectures, on peut penser que le Vénérable doit ce privilège à cette activité prodigieuse avec laquelle il épuisa pour le bien des âmes les conséquences pratiques de la doctrine et alla de lui-même au-devant de toutes les misères qui pouvaient avoir besoin de sa charité, si bien formée, si bien instruite.

*
* *

Après l'ordination, le Père de Bérulle voulut ménager la santé de son disciple. Celle-ci devait, grâce peut-être à cette sollicitude éclairée, devenir assez robuste pour suffire aux travaux accablants de ce long apostolat

1. Batterel, dans le tome II de ses mémoires, édités par le P. Ingold (Paris, Picard, 1903) reproduit le portrait suivant, tracé par le seigneur de la Mothe-Goulas, gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans : « Imaginez-vous le plus bel esprit et l'âme la plus noble du monde : il possédait tous les arts et toutes les sciences : il en avait les secrets les plus cachés : il n'ignorait rien de ce qui peut tomber en la connaissance des hommes : il raisonnait, comme Salomon, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Il parlait aisément et bien, il écrivait de même. Sa conversation était si douce et si agréable qu'on ne s'en séparait que charmé. Il aimait à rire pendant les récréations; mais, quand il tombait sur des affaires de piété, il semblait instruit par les anges. Jamais la religion chrétienne ne fut si belle que dans sa bouche. Il lui donnait des grâces à ravir les plus impies... ».

Digitized by Google

que nous allons bientôt connaître; mais elle était alors un peu délicate. Il fut donc renvoyé près de Notre-Dame-des-Vertus. Là il s'exerça très activement à l'oraison, à la pénitence, à l'intelligence de l'Écriture Sainte. Cette lecture était sans doute la seule qui lui fût permise durant cette période, s'il avait à suivre le même règlement que le P. de Condren, nous le savons, avait tracé pour M. Olier et pour quelques autres de ses disciples en des circonstances analogues. Ce qui mérite encore plus d'être noté comme un trait personnel, c'est qu'il aimait lire les Écritures sans commentaires. Il déclara plus tard que c'était le meilleur moyen de les bien connaître et de s'en bien inspirer. Aussi recommanda-t-il à ses enfants de ne jamais commencer par la lecture des interprètes et de n'aborder ceux-ci qu'après s'être bien pénétrés eux-mêmes et à eux seuls du texte sacré. Sur la fin de novembre 1626, il parut en état de revenir à la maison de la rue Saint-Honoré[1]. Il y continua son éducation sacerdotale, il s'y prépara notamment à la prédication en écoutant les orateurs les plus réputés du jour; mais cette vie d'étude fut brusquement interrompue par la nouvelle que la peste venait d'éclater dans son pays natal, à Argentan. Son père lui dépeignait dans ses lettres la grande désolation des peuples, il les lui montrait démunis de tout secours, tant spirituels que corporels; car la frayeur faisait le vide autour de toutes les maisons atteintes par le fléau.

La résolution du jeune prêtre fut vite prise. Il sollicita la permission d'aller soigner les malades et assister les mourants. La nature de sa charité active, le caractère de son esprit d'apostolat donnaient ainsi d'eux-mêmes

1. Construite par le P. de Bérulle; aujourd'hui le temple protestant dit « de l'Oratoire ».

Digitized by Google

une révélation décisive. Le Supérieur qui, l'année suivante, devait donner à son tour l'exemple de ce genre de dévouement, fit attendre un peu l'autorisation. Dès que les instances renouvelées lui eurent montré la solidité de la résolution mise à l'épreuve, il céda. Il munit Jean Eudes de lettres de recommandation : il lui prescrivit de s'entourer de conseils, de ne négliger aucune précaution. Quant aux préparatifs, ils furent simples et brefs : il s'agissait de mettre en un petit sac le bréviaire, un peu de linge, une boîte en fer-blanc destinée à enfermer les saintes espèces du Viatique, d'avoir enfin la pièce essentielle d'un autel portatif à improviser en cas de besoin. Ainsi muni, le jeune oratorien partit pour la Normandie, à pied, son bâton à la main et son bagage sous le bras.

Il devait tout d'abord se rendre à Caen et y recevoir du Supérieur de la maison oratorienne de nouvelles lettres de recommandation. Ce qu'il réclamait le plus, quant à lui, c'était l'indication des régions où le fléau faisait le plus de ravages et où les populations étaient le plus abandonnées. Il fut servi à souhait. « Dans les endroits qu'on lui marqua et où il se rendit, il ne put, dit Hérambourg, obtenir aucune hospitalité de messieurs les curés ni des seigneurs des paroisses. » Enfin cependant il mit la main sur un pasteur meilleur que les autres qui était resté pour se dévouer, lui aussi. C'était « un pauvre prêtre (il ne dit pas curé) de la paroisse de Saint-Christophe », écrit le P. Eudes en son mémorial. Les deux vaillants se partagèrent la besogne. Depuis le 25 août jusqu'à la Toussaint, le P. Eudes passait auprès des malades et des agonisants tout le temps que lui laissait la célébration de la messe, au matin, et un repos bien imparfait et bien court pendant la nuit (il dormait tout habillé). Le mal cédait

Digitized by Google

dans les campagnes, quand la ville d'Argentan commença à être atteinte. Eudes y accourut, et suivant l'un de ses premiers biographes[1], il conseilla aux habitants de se mettre sous la protection de la Sainte Vierge. Le fléau cessa. En souvenir de cette intervention protectrice, on plaça, aux portes de la cité, l'image qu'on y voit encore. Tout nouveau péril semblant conjuré, l'aumônier volontaire des pestiférés apprenait que son Supérieur, le P. de Bérulle, était élevé à la dignité de cardinal : il lui envoya ses félicitations et lui demanda ses ordres. Revint-il alors à Paris? On ne sait trop. En tout cas il n'y aurait fait qu'une sorte d'apparition; car on lui assigna presque aussitôt comme séjour ordinaire la maison de Caen. Il devait s'y préparer à grossir le nombre des confrères qu'on envoyait dans les campagnes travailler à l'œuvre si nécessaire et si considérable des missions.

Il passa là deux années dont nous savons peu de chose, sinon qu'il travailla beaucoup, s'outillant pour les travaux du lendemain, étudiant en particulier les casuistes; mais, par-dessus tout, il remplissait avec le plus grand zèle les devoirs obscurs de son état, prêchant, confessant, faisant le catéchisme.... Sur ces entrefaites, la peste éclatait de nouveau, et cette fois, c'était la ville même de Caen qui était le plus durement frappée. Les morts s'y multipliaient. « Les personnes de qualité se retiraient dans les campagnes ou dans les pays voisins.... Les curés, vicaires et autres ecclésiastiques s'étaient enfuis ou cachés par crainte de la mort. Très peu eurent assez de générosité pour s'acquitter, en présence du danger, de leur indispensable devoir. » (Martine.)

1. Le P. Le Beurrier, qui complète le P. de Montigny.

Digitized by Google

Le P. Eudes, lui, était tout prêt à remplir le sien tel qu'il l'entendait, c'est-à-dire sans réserve et sans mesure. Il força, pour ainsi dire, la main à son Supérieur, M. de Repichon, qu'il devait bientôt aider à mourir au cours de l'épidémie, et pour ne contaminer personne, il logea — si on peut appeler cela loger — dans un grand tonneau qu'on lui avait établi au milieu d'un pré. Le souvenir en demeura et le pays parla pendant longtemps de ce qu'on appelait « le pré du saint ». Cette fois cependant il paraît avoir été plus secondé qu'à Argentan. Si certaines communautés avaient subi l'influence du siècle, d'autres avaient gardé plus intact l'esprit de leur vocation. On cite ainsi des Jésuites et des Capucins qui soignaient les malades pauvres dans l'hôpital de l'un des faubourgs et y trouvèrent saintement la mort. Le P. Eudes allait de préférence vers les gens en péril dans leurs propres demeures. Il était aidé par Mme de Budos[1], abbesse des Bénédictines de la Sainte-Trinité, qui tous les jours lui faisait envoyer de la nourriture près de son abri de Diogène chrétien. Les Carmélites de la réforme de sainte Thérèse établies dans la ville, et qui avaient usé de son ministère, lui faisaient savoir qu'elles le soutenaient de leurs prières et de leurs actes de piété. Après avoir assisté bien des mourants, converti bien des pécheurs — on dit aussi des calvinistes — il fut à son tour atteint, non de la peste, mais d'une fièvre intense qui mit ses jours en danger. Avait-il cherché la mort, comme les siens

1. Nommée abbesse à quinze ans, elle n'avait pas tardé à prendre conscience de ses devoirs et à les remplir : car on lit dans les annales du P. Costil : « Ayant trouvé sa maison sans clôture, sans communauté, sans habit régulier, sans vrai silence et sans presque aucune observance, elle remédia à tout avec le temps, par sa patience, sa douceur et son exemple ».

Digitized by Google

mêmes l'ont affirmé? En tout cas, il l'accueillait et, pour ainsi dire, il la saluait comme une récompense; mais les Carmélites eurent à s'excuser auprès de lui d'avoir tout fait pour obtenir sa guérison. Nous disons s'excuser. Elles le firent en termes tout à fait gracieux dans une lettre du 6 mai 1631 que le P. Costil nous a conservée. Elle nous éclaire d'une très douce lumière sur les rapports spirituels du P. Eudes et de ces aimables religieuses.

« Mon très Révérend Père, nous avons appris que vous aviez grande peur que nous ne vous ravissions d'entre les mains de Dieu. Non, non, ne craignez point. Oh! que nous n'avons garde; nous n'avons pas si peu de charité pour vous. C'est une chose trop douce et agréable d'être entre les mains d'un Père si aimable, reposant doucement entre les bras de son amoureuse Providence; vous vous plaisez trop là pour vous en retirer.... L'intention que nous avons eue en nos dévotions journalières pour vous est le désir d'accomplir le verset : *Invoca me in die tribulationis, eruam te et honorificabis me.* Nous ne demandons pas absolument la continuation de votre vie, mais seulement ce qui sera à la plus grande gloire de notre uniquement très cher et bien-aimé Jésus. Que si c'est son bon plaisir de vous retirer à lui, je suis résolue de tâcher de me réjouir plutôt de votre bonheur que de m'attrister de ma perte. Si cela arrive, nous vous supplions, quand vous serez avec Notre-Seigneur, de nous faire la charité de nous donner toutes à lui, et de le prier d'accomplir en nous ses adorables desseins. Nous vous supplions de saluer aussi pour nous la Très Sainte Vierge, notre mère sainte Thérèse, saint Joseph notre bienheureux Père, etc..., et tous nos saints parents et amis. Que si Jésus-Christ veut encore se glorifier en vous et par vous en cette

Digitized by Google

vallée de larmes, il n'y a remède, mon Père; il faut que vous ayez patience; fussiez-vous à la porte du ciel, prêt à y entrer, nous vous en retirerons. Il n'importe que vous ayez fait votre testament, il faut que vous vous résolviez de supporter cet exil pour l'amour de Celui qui vous est tout. »

La décadence, on le voit, n'était pas universelle et n'était pas sans remède. Ceux qui devaient aider le pays à s'en relever ne manquaient pas[1], et le P. de Bérulle avait eu raison de dire que la sainteté demeurait aux religieux... à beaucoup d'entre eux tout au moins. Cette sainteté, il s'agissait de la communiquer autant que possible au peuple fidèle, sans distinction de rang ni de condition. C'est à quoi précisément le P. Eudes allait travailler.

*
* *

Certaines congrégations, et notamment celle des Rédemptoristes, ont rappelé à notre temps ce que c'est, à l'intérieur même du pays, qu'une mission. Plusieurs prêtres arrivent ensemble, invitent les fidèles à des réunions répétées; ils se partagent les rôles, ils s'ingénient à retenir leur auditoire par tous les moyens que fournit la variété des cérémonies catholiques. Ils se sont enquis des misères spéciales aux populations qu'ils abordent. Ils prêchent cependant, non sur tel point particulier, comme le prédicateur ordinaire le fait selon la fête ou selon l'évangile du jour, mais sur tout l'essentiel de la religion. Ils s'appliquent aussi à faire sentir tous les fruits de la doctrine et de la morale chrétienne par les efforts qu'ils font pour amener

1. On sait ce que saint François de Sales écrivait dans une lettre du 9 novembre 1618 : « J'ai trouvé à Paris de tels progrès dans la piété que j'en suis confondu ».

Digitized by Google

la restauration de la piété, la réconciliation des familles divisées, la fin de certains scandales, le retour enfin des pécheurs endurcis, auxquels avait trop longtemps coûté l'aveu de leurs fautes. En une telle entreprise il faut à la fois beaucoup de tact et beaucoup de vigueur entraînante. On pense que le P. Eudes avait l'un et l'autre quand on lit le jugement porté sur lui par un de ses contemporains, qu'il était « dans la chaire comme un lion et dans le confessionnal comme un agneau ».

Le mérite était d'autant plus grand qu'en cet art il n'avait guère eu de devanciers et de modèles. C'est en 1632 qu'il donna sa première mission à Lessay, dans le diocèse de Coutances, et elle fut, dans la même année, suivie de missions à Périers, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, à la Haye-Dupuis, à Montebourg, et enfin à Cherbourg. Le P. Martine dit à ce propos : « Par les fruits merveilleux qu'ils produisirent, ces saints exercices, nouveaux alors, firent connaître ce qu'on pouvait attendre de l'œuvre des missions ». — « Nouveaux », — ils ne l'étaient peut-être pas absolument, car saint Vincent de Paul y préparait depuis quelque temps les prêtres de son choix. Mais ce n'est bien que le 8 janvier de cette même année 1632 qu'il installait dans le prieuré de Saint-Lazare les prêtres dits de la Mission. C'est seulement en 1634 que M. Olier, débutant par être son collaborateur, obtenait de si beaux succès dans les missions d'Auvergne. C'est de 1642 à à 1672 que furent données en Bretagne les grandes missions des PP. Le Nobletz et Maunoir. Le P. Eudes eut donc bien réellement le mérite de créer, en quelque sorte, un genre nouveau, de n'en devoir qu'à lui-même l'esprit, la méthode, les résultats.

Le bruit s'en répandit si vite que les Carmélites de Caen, se souvenant que leur œuvre principale est de

Digitized by Google

prier pour que l'Église ait de bons prêtres, s'empressèrent de féliciter et surtout d'encourager celui qu'elles étaient fort heureuses, en somme, malgré la jolie lettre qu'on a lue, de voir demeurer en ce monde. Bien certainement, la communauté avait, cette fois encore, emprunté la plume de la même sœur pour lui écrire en des termes non moins mystiques et non moins gracieux : « Si ce n'était le désir que nous avons d'être conformes au bon plaisir de Dieu, nous porterions envie à ceux qui sont appelés à une œuvre si sainte. Mais il ne faut pas que cette privation, que notre condition porte en soi, nous ôte le pouvoir de faire ce que vous faites, quoique ce soit d'une manière différente. Nous nous estimerons heureuses, si Notre-Seigneur agrée les prières que nous lui offrons pour ce sujet, si nous pouvons vous aider en quelque chose pour la plus grande disposition des âmes, que nous faisons visiter souvent par les saints anges que nous envoyons vers vous, en y allant aussi avec eux en esprit. Une de nos principales missions, lesquelles sont unies à la vôtre, regarde le Saint-Sacrement, que nous visitons tous les jours à cette intention, notre Révérende Mère nous ayant donné la permission d'appliquer et d'offrir à Jésus-Christ toutes les actions de piété que nous ferions pour notre mission, j'use de ce terme, votre charité nous y ayant associées. »

Son principal historien nous dit que les deux années qui suivirent (1633 et 1634) « n'offrent rien qui mérite d'être rapporté ». Il se dément lui-même aussitôt. Quoi, en effet, de plus digne d'être signalé que ce qui suit : « Il passa ces deux années à achever de se préparer à l'œuvre des missions, pour lesquelles il avait de si beaux talents et un attrait si particulier. Étant dans la solitude, il repassa dans son esprit tout ce qu'il

Digitized by Google

avait remarqué dans les paroisses où il avait travaillé; il comprit les grands besoins du clergé et du peuple; il rechercha par quels moyens il pouvait le plus efficacement y remédier. Il vit qu'il avait besoin de disposer encore plusieurs sermons qui lui manquaient sur les plus importantes matières de la religion, afin d'être toujours prêt à se livrer à la prédication, durant les missions où il faut prêcher souvent et où l'on trouve si peu de temps pour s'y préparer comme il faut. Il comprit qu'il n'avait pas moins besoin d'étudier les casuistes pour se mettre en état de décider les cas de conscience, les difficultés les plus épineuses de la morale chrétienne. Enfin il s'appliqua surtout, durant ces deux années, au saint exercice de l'oraison, s'entretenant avec Dieu des importantes vérités qu'il devait prêcher; il s'en pénétra intimement, de sorte que, quand il vint ensuite à les exposer, sa bouche n'eut qu'à parler de l'abondance du cœur. »

En tout cela, il était parfaitement d'accord avec le P. de Condren. On a, en effet, conservé de celui-ci une remarquable lettre où il trace à un autre Père de la Compagnie le programme que le P. Eudes semble avoir conçu et appliqué de lui même. « N'oubliez pas, disait le grand Oratorien, que les visites, pour être bien chrétiennes, ne doivent pas être continuelles.... Il faut qu'après avoir travaillé vous vous réserviez un temps convenable pour la retraite et le repos en Dieu; car Dieu doit être notre repos en cette vie aussi bien qu'en l'autre. » Et il lui conseillait, en attendant une mission nouvelle, d' « étudier les méthodes les plus populaires, les plus claires, les plus efficaces, de traiter les sujets de controverse. Il n'est pas aussi nécessaire d'approfondir les matières par l'étude que d'apprendre à les proposer et les résoudre avec clarté et

Digitized by Google

netteté[1] ». Telle était bien la méthode du P. Eudes, et il n'y a pas à être surpris que ce soit à un autre que le P. de Condren ait cru devoir en enseigner la nécessité.

Après ces deux années de repos fécond en Dieu, le P. Eudes fut appelé de nouveau à évangéliser les campagnes. En 1635, Mgr d'Angennes, évêque de Bayeux, lui demandait cinq missions dans l'autour de Caen. Le nouvel évêque de Saint-Malo l'appelait immédiatement après dans son diocèse. Là, l'état des esprits était plus lamentable encore; car à l'ignorance et à la sensualité s'ajoutait une sorte de sauvagerie propre à la vieille race bretonne : elle était alors alimentée par la contagion des haines calvinistes et par les superstitions diaboliques. Nous ne le saurions pas par les historiens des missionnaires Le Nobletz et Maunoir, que le P. Eudes nous l'apprendrait dans une lettre à Mme de Budos, où il relate quelques-uns des incidents de cette mission; fort heureusement, il nous apprend aussi ce que la parole des missionnaires avait provoqué d'élan, et d'élan vite rectifié, dans ces âmes vigoureuses.

« Les uns ont dit que j'étais le précurseur de l'Antéchrist, les autres que j'étais l'Antéchrist même, quelques-uns que j'étais un séducteur et un diable qui attirait tout le monde après lui. Quelques-uns délibérèrent de me chasser. Tout cela n'est que des roses; mais les épines qui me percent le cœur, c'est de voir plusieurs pauvres gens qui sont quelquefois huit jours après moi sans pouvoir se confesser, quoique nous soyons dix confesseurs. »

De retour de Bretagne, il donna encore des missions autour de Caen, dans son propre village de Ri, où les membres de sa famille naturelle se pressaient autour

1. *Lettre du P. de Condren* publiée par l'abbé Pin. Lettre XIX.

Digitized by Google

de lui. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de M. et Mme de Camilly. Ces excellents chrétiens, qui devaient tenir dans son existence ultérieure une si grande place, faisaient les frais de ces missions; car il fallait presque toujours trouver des personnes charitables qui couvrissent avec leurs dons les dépenses occasionnées par la présence de dix ou douze prêtres et par les cérémonies exceptionnelles qui étaient offertes aux milliers de fidèles accourus des environs. Mais surtout nous touchons ici à ce moment, plus ou moins prompt à venir chez les grands personnages, où les vues se précisent, où les choix inévitables se décident, où les méthodes se fixent. Jusque-là, dans l'enthousiasme des rêves un peu confus de sa jeunesse, l'homme aurait voulu, pour ainsi dire, embrasser tout à la fois. Devant les nécessités de l'action, il faut qu'il pèse ses motifs, il faut qu'il mesure d'avance ses efforts et qu'il arrête la série des tâches qu'il doit aborder l'une après l'autre. C'est pourquoi nous devons nous arrêter, pour bien chercher la source profonde des créations de notre Vénérable et en retrouver ensuite le développement, toujours accru, à travers les péripéties de sa longue existence.

Digitized by Google

CHAPITRE III

LES SOURCES DOCTRINALES. — LE P. DE BÉRULLE. — LE P. DE CONDREN. — LE LIVRE DU P. EUDES SUR LE ROYAUME DE JÉSUS.

Le P. Eudes semble bien s'être inspiré dans sa doctrine de deux ordres d'enseignements : les enseignements dogmatiques, que lui avaient donnés ses maîtres de l'Oratoire, les PP. de Bérulle et de Condren, et les enseignements pratiques, que lui fournirent à lui-même ses contacts avec le peuple, dont il avait entrepris l'évangélisation.

Des enseignements de ses supérieurs il va sans dire que le fonds était la tradition catholique, défendue contre les attaques de la Réforme et interprétée avec une orthodoxie dont il est impossible de douter. Mais il est non moins certain que, parmi les dogmes, il en est que tel docteur se sent plus particulièrement appelé à mettre en lumière, de façon à en mieux éclairer quelques aspects ou à en tirer de nouvelles applications, jugées utiles à l'intelligence de la foi et à la piété. Or, pour ce qui concerne le cardinal de Bérulle, il est une parole du chef de l'Église qui met l'historien bien à l'aise : « Le P. de Bérulle, a dit Urbain VIII, est l'apôtre du Verbe incarné. »

Digitized by Google

L'Incarnation, tel est bien, en effet, celui des mystères chrétiens que cette belle époque a le plus approfondi. Fidèle à ces souvenirs, l'Oratoire a conservé, encore aujourd'hui, pour sa fête annuelle, le jour où elle peut célébrer « les grandeurs de Jésus ». — *Les grandeurs de Jésus*, — c'est là, on le sait, le titre du principal ouvrage du cardinal de Bérulle. Pour lui, ces grandeurs devaient s'envisager dans la naissance de Jésus à la vie éternelle au sein de son Père, dans sa naissance à la vie temporelle par la conception de la Vierge Marie, dans sa naissance à la vie glorieuse par sa Passion et par sa mise au tombeau. Si l'on considère la nature divine, le mystère du Verbe incarné peut être tenu pour le mystère central, puisqu'il suppose celui de la Sainte Trinité et qu'il prépare en quelque sorte celui de la Rédemption. Si l'on se place au point de vue de la créature, ce mystère a pour elle une importance incommensurable, puisque, dit Bérulle, « elle doit à la première de ces naissances son être, à la seconde sa vie surnaturelle, à la troisième sa résurrection glorieuse ». Attachons-nous surtout à la seconde de ces naissances. Par l'Incarnation, l'humanité est élevée au plus haut degré d'honneur possible ; car par là est consacrée son union avec la nature divine, dans l'unique personnalité du Verbe. Les actes de Jésus étant humainement divins et divinement humains, l'union des deux natures a été opérée en lui par la communication la plus parfaite qu'il pût faire de lui-même.

Cette communication doit se continuer pour le salut de la race humaine. Et qui la maintient, sinon le lien établi entre Dieu et sa créature par cette espèce de vie et de respiration de la créature en son Dieu, qu'on appelle l'adoration ? Dieu, cependant, ne

Digitized by Google

pouvait être dignement adoré que par Dieu même[1]. C'est pourquoi son fils est venu lui rendre ses hommages. Et comment les lui rend-il ? Par la perpétuité de son oblation ou de son sacrifice. A cette oblation s'associent particulièrement les prêtres. C'est pour cette fin que Jésus les a institués. Avant qu'il n'y eût dans l'Église des ordres particuliers qui doivent leur origine à un saint, il y avait, et il y aura toujours un ordre qui est celui de Jésus, et cet ordre, c'est l'ordre des prêtres. Quant aux fidèles enfin, s'ils veulent vivre de la vie divine dont leur nature est appelée à être participante, il faut qu'ils renoncent à eux-mêmes, il faut qu'ils fassent le sacrifice de leur vie trop purement humaine : c'est alors seulement qu'ils auront part à la vertu de l'Incarnation. Il est cependant une autre condition, c'est qu'ils se défient de leurs propres forces, c'est qu'ils s'adressent à ceux qui ont participé à cette vie avant eux et plus qu'eux, mais surtout à la Vierge Marie, dans le sein de laquelle les deux natures ont commencé a être unies.

Tel est l'ensemble du dogme. Il est tout plein des grandeurs de Jésus, Dieu et homme. C'est bien le mystère de l'Incarnation qui est le centre de l'être créé et de l'être increé : c'est le centre auquel tout se rapporte dans le monde de la nature, dans celui de la grâce, et même — ceci est plus hardi — en cet ordre surpassant la nature et la grâce ensemble, « et les joignant d'un lien nouveau en les surpassant[1] ».

1. « O grandeur de Jésus, d'être seul digne de rendre un parfait hommage à la divinité! O grandeur du mystère de l'Incarnation, d'établir un état et une dignité infinie, dedans l'Être créé (*Les Grandeurs de Jésus*, 2e Discours).

2. *Septième discours*. Leibniz qui a beaucoup emprunté à Malebranche a pu, directement ou indirectement, puiser dans

Digitized by Google

Or, ce centre ne sera jamais déplacé, car il n'y aura jamais qu'un Homme-Dieu.

Ce très bel exposé de métaphysique religieuse et de théologie fut vivement attaqué par des communautés rivales. L'Oratoire tint à honneur d'y rester fidèle, et un certain nombre d'années plus tard, Malebranche devait en développer audacieusement la partie la plus métaphysique. D'après l'auteur du *Traité de la nature et de la grâce* et des *Entretiens métaphysiques*, ce n'est pas seulement la religion catholique tout entière que le mystère de l'Incarnation nous explique, c'est la création même de l'Univers. « Oui, assurément, écrit-il, l'Incarnation du Verbe est le premier et le principal des desseins de Dieu, c'est ce qui justifie sa conduite; c'est, si je ne me trompe, le seul dénouement de mille et mille difficultés, de mille et mille contradictions apparentes. » Et, en effet, un monde sans Dieu n'était pas digne de Dieu. Dieu ne pouvait avoir pour fin que lui-même; et, d'autre part, le monde ne peut se confondre avec Dieu. Comment donc un monde qui n'est pas Dieu peut-il être rendu digne des desseins et des décrets de Dieu? En étant destiné de toute éternité à être visité par le fils de Dieu, Dieu lui-même. « Je prétends, ajoute le philosophe, que c'est à cause de Jésus-Christ que le monde subsiste et qu'il n'y a rien de beau, rien qui soit agréable aux yeux de Dieu que ce qui a rapport à son fils bien-aimé. »

Il est évident que celui qui a écrit ces lignes était plein des enseignements théologiques de Bérulle. Il est non moins évident qu'il les développait et, aux

quelques-unes de ces idées, de même que Pascal a trouvé dans le 6e Discours cette phrase : « Il est cette sphère intellectuelle dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

Digitized by Google

yeux de beaucoup, les aventurait dans une région toute métaphysique que son prédécesseur avait seulement effleurée. C'était une question controversée dans l'Église que de savoir si l'Incarnation était uniquement une conséquence de la chute, et si, au cas où l'homme n'eût point péché, Dieu n'en aurait pas moins voulu s'incarner dans une chair qu'il eût élevée à l'état glorieux. Saint Thomas penchait vers la négative; Bérulle hésitait (malgré une ou deux expressions voilées). Malebranche fut finalement plus résolu, et, en effet, le principe que nous venons tout à l'heure de lui voir poser l'y amenait. Il ne parle pas, il est vrai, d'une incarnation proprement dite, mais il tient à une union avec l'univers. « Si Dieu ne se fût pas fait homme, il eût pu se faire ange. » «Il est donc clair, ajoute-t-il dans le *Traité de la nature et de la grâce*, que quand même l'homme n'aurait pas péché, une personne divine se serait unie à l'ouvrage de Dieu pour le sanctifier, le rendre digne de son auteur, parce qu'il faut qu'il subsiste, pour ainsi dire, en une personne divine, afin de rendre à Dieu un hommage digne de la majesté divine. »

Mais laissons de côté les hypothèses de ceux qui veulent expliquer l'univers et la création. Il reste en fait que Dieu s'est fait homme pour que l'humanité devînt ou redevînt digne de son auteur. L'Incarnation est bien le centre de la religion catholique, et le mystère ainsi proposé à notre foi ne peut pas ne pas avoir une longue suite de conséquences pour notre édification et notre salut.

Parmi ces conséquences, le P. de Condren avait choisi la suivante. Jésus, sans aucun doute, rend honneur à son Père. Mais pour que cet honneur soit acceptable, il faut que le monde où il est descendu

Digitized by Google

soit purifié. C'est pourquoi Jésus s'offre à son Père comme une victime expiatoire. Il est en même temps victime des hommes et victime de Dieu ; et comme son sacrifice doit être perpétuel autant que l'humanité pécheresse, il est un être qui participe continuellement à cette qualité de victime, c'est le prêtre. M. Olier qui, lui aussi, s'inspira des grandes leçons dogmatiques des premiers Pères de l'Oratoire, a prononcé à ce sujet de bien belles paroles. « Dans la nouvelle loi où les prêtres sont prêtres en Notre-Seigneur, ils doivent être si saints et si élevés qu'ils n'aient plus à satisfaire pour eux, mais pour les autres. Quand un prêtre n'aurait jamais offensé Dieu, il est chargé, par son ministère, des péchés de tous. » A quel point de vue le P. Eudes, commençant en quelque sorte là où finissait le P. de Bérulle, a-t-il repris, pour son propre compte et amené à des conclusions plus pratiques ces sublimes méditations?

Son livre capital, bien qu'il soit ou peut-être parce qu'il est son premier ouvrage, est connu sous ce titre : *Le royaume de Jésus*[1]. L'Évangile nous l'a dit : « Le royaume de Dieu est en vous-mêmes » ; c'est là une parole de Jésus à ses disciples. Mais ce royaume ne peut être établi que par le bienfait de la Passion du Christ et, par conséquent, de son Incarnation. Depuis l'établissement de l'Église, toute la vie religieuse s'est orientée vers l'Homme-Dieu, vers le Christ. En vain certains esprits avaient-ils cru que la vraie religion demandait qu'on allât tout droit au Dieu esprit, au Dieu éternel. Sainte Thérèse leur avait

1. Mais le titre complet est : *La vie et le royaume de Jésus dans les ames chrétiennes.*

Digitized by Google

déjà répondu — avec la tradition universelle — que la personne de l'humanité du Sauveur était un appui bien nécessaire à notre faiblesse. Le P. de Bérulle avait fait observer, lui aussi, à « ces nouveaux inquisiteurs » comme il les appelle[1], « qu'en élevant ainsi l'état et les grandeurs de Jésus », il ne faisait tort « ni à la Trinité sainte, ni au Père éternel ». Le P. Eudes entreprend de démontrer davantage.

Jésus n'est pas seulement un docteur que nous devons écouter, un maître à qui nous devons obéir, un sauveur en qui nous devons espérer, un modèle que nous devons imiter en quelque sorte du dehors. Il est plus que tout cela : il est quelque chose qui embrasse et domine tout cela, il est notre vie. « Tous les textes sacrés nous enseignent que Jésus doit être vivant en nous, que nous ne devons pas vivre, sinon en lui, que sa vie doit être notre vie, que notre vie doit être une continuation et une expression de sa vie et que nous n'avons pas de droit de vivre en la terre que pour porter, manifester, sanctifier, faire vivre et régner en nous le nom, la vie, les qualités et perfections, les dispositions et inclinations, les vertus et les actes de Jésus-Christ[2]. »

Ici se dessinent côte à côte et l'esprit pratique et l'esprit doctrinal du missionnaire; c'est le premier qui se donne le plus largement carrière, mais solidement appuyé sur le second. Dès les débuts de son traité, le P. Eudes se place immédiatement dans l'action chrétienne et dans le devoir chrétien comme dans l'élément vital, habituel et nécessaire. Il parle au nom de la foi qu'il a, qu'il suppose chez ses lecteurs. A vrai dire, il

1. *Sixième Discours.*
2. *Ouvrage cité*, édit. du P. Le Doré, p. 104.

Digitized by Google

pense surtout aux pauvres gens dont la foi ignorante et troublée vient chercher la lumière aux pieds de sa chaire : ils étaient déjà chrétiens de cœur et de désir, ils ne savaient pas comment il faut l'être. Il va leur expliquer les pratiques que l'Église leur demande, il va travailler à les affermir et à les diriger.

Il est d'abord évident que Jésus, étant Dieu et descendant parmi nous, doit être le principe de ce qu'il y a de bon dans l'univers régénéré. « Il est tout en toutes choses, il est l'être des choses qui sont, la vie des choses vivantes, la beauté des choses belles, la puissance des puissants, la sagesse des sages, la vertu des vertueux, la sainteté des saints [1]. » Oui, mais ni la sainteté des saints, ni la sagesse des sages ne se font seules comme la beauté du ciel étoilé ; elles ne se font pas sans les sages, elles ne se font pas sans les saints. Le P. Eudes n'a guère argumenté contre le jansénisme ou contre le quiétisme. Il a fait mieux : car toute sa doctrine est le contrepied de l'un et de l'autre. Non, dans ce royaume de Jésus qui doit s'établir en nous-mêmes, nous ne sommes ni des sujets tyrannisés, ni des sujets inertes et paresseux. Une grande raison nous en est donnée que saint Paul a résumée en ces paroles : « J'accomplis en moi ce qui manque à la Passion du Christ. » Il a été montré comment cette parole, étrange au premier abord, contient tout l'esprit de la sainteté. M. Olier l'avait interprétée mieux que Bossuet [2]. Le P. Eudes l'interprète dans le même esprit que M. Olier. La mission du Christ n'est, ou plutôt ne sera pleinement accomplie que par le concours de ceux pour lesquels il est venu ; et par

1. *Ouvrage cité*, p. 273 (*Jesu, puritas virginum*, dit la liturgie).

2. Voir ma *Psychologie des Saints*, p. 23 et 24.

Digitized by Google

conséquent « l'âge de sa plénitude » n'arrivera qu'au jour du jugement.

Mais il y a plus. Il ne faut pas craindre d'étendre le sens de la parole apostolique. Elle ne convient pas seulement aux saints; selon M. Olier et selon le P. Eudes, elle s'applique à tout prêtre, puisque tout prêtre renouvelle la Passion ou la continue par le sacrifice qu'il offre à l'autel et par l'oblation qu'il doit faire de lui-même pour le rachat des âmes dont il a la charge. Ce n'est pas encore assez[1]. C'est en nous — c'est-à-dire en nous tous — que le fils de Dieu a le dessein de consommer, d'accomplir tous ses états et tous ses mystères. « Il a le dessein de perfectionner en nous le mystère de sa Passion, de sa mort et de sa résurrection en nous faisant souffrir, mourir et ressuciter avec lui et en lui. » Voilà son action, où est la nôtre ?

Assurément, il faut que nous fassions place nette. Il faut que nous fassions mourir en nous notre volonté propre, naturelle et charnelle, car elle est un véritable antéchrist. Entre elle et la vie du Christ il faut choisir. Choisir le Christ, c'est participer à sa Passion, c'est être prêt à rendre témoignage de lui au prix de sa vie mortelle, s'il le faut. C'est donc au martyre qu'il faut se préparer ? Le martyre proprement dit, le P. Eudes en avait pour lui-même un ardent désir. Il le demandait, il s'y offrait, et, dans son enthousiasme qui ne reculait devant aucune propagande, il exhortait tous ses lecteurs à prendre la même résolution. Ce qui l'étonnait n'était pas qu'il y eût des milliers de fidèles donnant leur vie pour Jésus-Christ. Jésus est mort pour eux, ils meurent pour lui, c'est justice, et ils en sont récompensés par les joies

1. Voir notamment p. 311 et suivantes.

Digitized by Google

de l'amour. Ce qui l'étonne, c'est de voir qu'un chrétien soit aussi attaché à cette misérable vie[1]. Et ici, le pieux auteur tient tellement à nous persuader, qu'il s'ingénie à lever les difficultés qui nous arrêtent. Oui, il faut que tout homme soit un martyr, au moins par disposition et volonté et par l'acceptation de toutes les souffrances en union avec celles du Christ. Qu'on ne s'y trompe pas, d'ailleurs ! Qui ne veut pas être martyr de Jésus est martyr du démon ; qui n'embrasse pas la croix subit la tyrannie du péché, il est martyr de son amour-propre et de ses passions et certes, il n'y gagne pas[2]. Comment hésiter?

Jusqu'ici déjà, le chrétien de l'école du P. Eudes est bien loin d'être passif. Mais l'action qui lui est demandée ne doit pas se tourner simplement contre lui-même pour anéantir en lui les corruptions de la nature. « La vie que nous avons sur la terre ne nous est donnée que pour l'accomplissement des grands desseins que Jésus a sur nous. C'est pourquoi nous devons employer nos jours et nos années à coopérer à cet ouvrage de la consommation des mystères de Jésus en nous. Nous devons y coopérer par les bonnes œuvres, par la prière, par une application fréquente de notre esprit et de notre cœur à contempler, à honorer les divers états et mystères de Jésus dans les divers temps de l'année, à nous donner à lui, afin qu'il opère en nous pour ces mêmes mystères tout ce qu'il doit y opérer pour sa propre gloire. » On remarquera sans peine avec quel soin toutes ces expressions sont pesées et quelle est la netteté de l'attitude prise ici par

1. Les commentateurs ont souvent relevé dans Pascal de ces sublimes étonnements.

2. Voir p. 296.

Digitized by Google

l'écrivain, sans controverse inutile, contre toutes les erreurs de son temps.

Nous n'insisterons pas ici sur les subdivisions, sur les énumérations, accompagnées de commentaires précis et minutieux, où entre le P. Eudes, qui veut que tous les instants de la vie soient sanctifiés par la foi, par la haine du péché, par le dégagement de soi-même, par l'oraison et ses cinq modes, que doivent préparer quatre dispositions fondamentales, par l'association de l'âme à tous les mystères de la vie du Christ en tous les jours de la semaine, en tous les exercices de la journée, en la pratique de tous les devoirs d'état. — Tout cela se retrouve dans la plupart des livres d'ascétisme. Il importe davantage de noter comment ces prescriptions sont tout à la fois étendues et adoucies.

Le royaume de Dieu est au-dedans de nous; mais il n'y fait pas régner une vie solitaire. Dieu est notre chef et nous sommes ses membres, nous, c'est-à-dire nous tous, encore une fois. Dans le corps mystique qu'il a formé, aucun membre ne peut s'isoler des autres membres, pas plus qu'il ne peut s'isoler de son chef. Un véritable chrétien ne prie jamais pour lui sans prier en même temps pour les vivants et pour les morts. « L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont inséparables. » — « Regardez donc votre prochain comme quelque chose que Dieu aime, en quelque état qu'il soit; car Dieu aime tout ce qu'il a créé, même les diables, en tant que ses créatures, et il ne hait rien de ce qu'il a fait; il n'y a que le péché qu'il n'a pas fait, et il en a horreur. » Or la charité chrétienne n'est autre qu'une continuation et qu'un accomplissement de la charité de Jésus, et nous devons aimer notre prochain comme Jésus nous a aimés tous.

On verra par la suite à quel point le P. Eudes a

Digitized by Google

joint l'exemple au précepte. Dans son livre même, cette charité a éprouvé le besoin d'atténuer ce que sa prédication de martyre pouvait présenter d'effrayant et ce qu'elle risquait aussi de faire soupçonner d'orgueilleux. Il écrit[1] : « Mais néanmoins, quand il plaît à Dieu de nous donner des consolations, il ne faut pas les rejeter ni les mépriser, de peur de se rendre coupable d'orgueil et de présomption; ainsi, de quelque côté qu'elles viennent, ou de Dieu, ou de la nature ou d'ailleurs, il faut mettre notre soin à en faire bon usage et à faire servir toutes choses à Dieu, de quelque part qu'elles soient, en cette manière. »

Voilà donc bien le saint, le saint français surtout, mais enfin disons le saint par excellence. Rien ne lui manque, et peut-être, sans exclure personne, ni devancer les jugements qui pourront être demandés à l'autorité suprême, peut-on insister ici encore sur ce fait : parmi les héros du catholicisme au XVIIe siècle, c'est le religieux, de moins d'invention et de moins de génie, mais le plus empressé à verser son cœur et sa vie dans le sein de son prochain, qui en aura devancé beaucoup d'autres au livre d'or de l'Église. Récemment, un spirituel et charmant écrivain consacrait à Newman un article[2] tout rempli d'un respect et d'une admiration de bon augure. Il se demandait pourquoi un autre ami de l'illustre cardinal, en lui concédant toutes sortes de mérites, de talents, le génie même, ne trouvait pas qu'il donnât l'impression de la sainteté. « Est-ce que Newman n'avait pas en lui deux éléments de la sainteté, la pureté et l'humilité ? » — Voilà certes qui promet et qui est très édifiant. Mais

1. Page 277.
2. Du *Journal des Débats*.

Digitized by Google

ces deux éléments de la sainteté ne sont pas les seuls, et le postulateur, un peu profane encore, de la cause du grand catholique anglais, ne tardait pas à donner lui-même à sa question la meilleure des réponses. « La devise, le mot d'ordre de Newman, disait-il, c'est : My good and myself (mon Dieu et mon moi-même). Il était seul dans le monde avec son Dieu. Il ne sera pas un apôtre. Il s'enferme dans cet auguste tête-à-tête. En somme, c'est un aristocrate spirituel. » Eh bien ! la voilà, la lacune. Ni le P. Eudes, ni saint Vincent de Paul et M. Olier n'oublièrent un autre « élément », aussi important que la pureté et l'humilité. — « Dieu et mon droit », disent les Anglais ; c'est une grande force sur la terre. « Dieu et mes frères, qui ne font qu'un avec moi », telle est la devise apostolique, telle est la devise des saints. Le P. Eudes ne l'oublia ni dans sa vie ni dans son livre.

Quelques-uns de ceux qui ouvriront pour la première fois cet ouvrage — complété plus tard par des exercices de piété, par des entretiens, des méditations, des catéchismes — seront tentés de dire que l'auteur n'a laissé à la liberté de chacun aucun des actes de la vie, qu'il les a tous enlacés, les plus petits comme les plus grands, depuis le lever jusqu'au coucher, dans une prière, dans une invocation, dans une direction d'intention : il faut que tous les instants de l'existence aient une place — et la plus importante — à donner à la méditation de l'un des états de la vie du Christ. C'est là, pensera-t-on, la vie d'un moine contemplatif, ce n'est pas, ce ne peut pas être celle d'un homme pris par les devoirs et par les nécessités du monde. Mais le P. Eudes n'est point si absolu. A coup sûr il plaint ceux qui laissent passer tant d'occasions de mettre Jésus de moitié dans leur vie sociale aussi bien

Digitized by Google

que dans leur vie privée, et il plaint encore plus ceux qui l'en excluent systématiquement. Mais il a tenu à montrer aux premiers que, pour une occasion qu'on a laissé échapper, vingt autres se présentent. Il a surtout montré, je crois (et ceci n'est point si formaliste), que, pour sanctifier ses actions, il n'est nécessaire ni d'en interrompre la suite commandée, ni d'y plaquer une formule spéciale. Il s'explique à ce sujet avec clarté et avec une simplicité qui n'est pas sans charme. « Je vous ai proposé, dit-il[1], ces petites pratiques pour vous montrer au doigt le chemin qu'il faut tenir pour marcher toujours devant Dieu et pour vivre dans l'esprit de Jésus. Ce même esprit vous en enseignera plusieurs autres, si vous avez soin de vous donner à lui au commencement de vos actions. Car je vous prie de bien remarquer que *la pratique des pratiques*, *le secret des secrets*, *la dévotion des dévotions*, *c'est de n'avoir point d'attache à aucune pratique ou exercice particulier de dévotion*, mais avoir grand soin, dans tous vos exercices et actions, de vous donner au saint esprit de Jésus et de vous y donner avec humilité, confiance et détachement de toutes choses, afin que, vous trouvant sans attache à votre propre esprit et à vos propres dévotions et dispositions, il ait plein pouvoir et liberté d'agir en vous.... S'il vous inspire de vous servir des exercices précédents et des autres qui seront mis ci-après et que vous y trouviez grâce et bénédiction, à la bonne heure, servez-vous-en. S'il vous attire à quelques autres plus excellents, ou dans lesquels vous trouviez plus de grâce et d'onction, suivez votre attrait avec simplicité et humilité. »

Nous aurons à revenir sur la doctrine du P. Eudes

1. Page 452.

Digitized by Google

quand nous devrons examiner l'application qu'il en fit à la direction des âmes sacerdotales et à l'inauguration du culte du Sacré Cœur. Dès maintenant, nous en savons assez pour comprendre de quelles inspirations et de quel esprit il va être rempli dans la continuation de ses missions et dans ses constants efforts en vue d'agrandir le champ de son apostolat.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

MISSIONS, TRAVAUX ET PROJETS JUSQU'A LA SÉPARATION D'AVEC L'ORATOIRE.

Tenons-nous en — pour le moment — à la suite chronologique de ces efforts et à ce qui s'en voit, pour ainsi dire, de dehors et dans les faits. De 1638 à 1642, il ne cesse pas de donner des missions. C'est d'abord dans les diocèses de Bayeux et de Lisieux, dont les évêques l'appellent, l'encouragent et bientôt le comblent d'éloges. A Caen, les catholiques, déjà préparés à se repentir de bien des fautes et à mener une vie plus conforme à leur foi désormais réveillée et avertie, arrivèrent en foule. Beaucoup de huguenots furent attirés par la curiosité, puis retenus par le talent de l'orateur; un certain nombre abjurèrent entre ses mains. « Les fruits de ces missions, dit le P. Eudes en son mémorial, furent plus grands qu'on ne peut l'exprimer. »

Les circonstances étaient cependant difficiles pour qui voulait faire entendre des conseils de résignation et des paroles de paix. On n'en était pas encore à la politique fiscale de Mazarin et au luxe de Louis XIV. Néanmoins les entreprises de Richelieu demandaient beaucoup d'argent; les impôts pesaient lourdement sur le peuple, des révoltes éclataient dans les provinces. La Normandie se voyait agitée, puis

Digitized by Google

ensanglantée par le soulèvement des *va-nu-pieds* et par la répression impitoyable qni le termina. Le P. Eudes savait se dévouer pour les pauvres gens quand il ne s'agissait que d'engager sa propre personne : il l'avait prouvé pendant la peste, on ne l'avait pas oublié, et ce souvenir était pour beaucoup dans la popularité dont bénéficiait son apostolat. Mais il n'était pas homme à prêcher autre chose que la nécessité de rester soumis aux deux autorités, à celle du Prince et à celle de Dieu. En d'autres temps il eût eu la liberté de faire remarquer que la seconde est plus équitable et plus paternelle que la première. Un tel langage était difficile à son époque; et d'ailleurs, les désordres d'un autre genre qu'il entendait apaiser lui paraissaient appeler tant d'avertissements sévères qu'il aima mieux profiter de la terreur inspirée par le courroux du maître de la terre. Il s'appliqua donc à démontrer que l'autorité divine est infiniment plus puissante et plus redoutable encore et qu'il s'agit avant tout de ne pas l'irriter par la désobéissance et par l'outrage. Il est constant que ce langage fut écouté et qu'il produisit une impression profonde. N'est-ce pas une preuve qu'il était bien approprié aux besoins et aux dispositions des âmes?

Sur ces entrefaites, le supériorat de la maison oratorienne de Caen devint vacant. Les ennemis du P. Eudes — nous ne tarderons pas à nous occuper d'eux — le représenteront plus tard comme ayant alors sollicité avec instances et avec larmes, et finalement arraché à la faiblesse du P. de Condren sa promotion au poste vacant. L'allégation n'est accompagnée d'aucune preuve. Ni le caractère du P. de Condren, ni celui du P. Eudes, ni enfin celui de l'Oratoire dans son ensemble ne permettent d'y

Digitized by Google

accorder le moindre crédit. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le P. de Condren fut prié par les PP. de l'Oratoire de Caen de nommer le P. Eudes supérieur et qu'il commença par le leur refuser. Il craignait que ces fonctions nouvelles ne fussent incompatibles avec tout le développement qu'il espérait voir prendre aux missions. Devant l'insistance de ses confrères, il céda.

Le nouveau supérieur ne tarda pas à dissiper le genre de crainte qu'avait conçu son maître. A peine installé (c'était dans la seconde moitié de 1639 suivant les uns, en 1640 suivant les autres), il donnait en 1640 une mission à Mesnil-Mauger; et en 1641, après avoir prêché le carême à Lisieux, il donnait, à la suite les unes des autres, cinq missions, toutes pleines de très grandes bénédictions, nous dit-il, à Urville (diocèse de Bayeux), à Reuilly, à Landelles (diocèse de Coutances), dans la ville même de Coutances et enfin à Pont-Audemer. On voit que le nouveau supérieur ne recherchait particulièrement ni les grandes cités, ni les auditoires cultivés. Il allait où sa présence paraissait devoir être utile. Il paraît toutefois avoir tiré bon parti du surcroît d'autorité que sa récente élévation devait lui donner près du clergé. C'est dans la mission de Reuilly qu'il commença à donner des entretiens particuliers aux ecclésiastiques du canton. « Il voyait avec douleur, dit le P. Martine, que le grand mal des peuples venait en grande partie des prêtres et que le mal de ceux-ci venait de leur ignorance. » Il voulut donc leur rappeler en détail leurs obligations, et dans ce but il entreprit de les réunir à des jours et à des heures marqués. A son rôle de missionnaire il ajoutait celui de réformateur du clergé. En cela, il devenait tout au moins l'imitateur et l'émule de saint Vincent de Paul, qui avait établi en 1633 les « conférences du

Digitized by Google

mardi » pour les prêtres de Paris, l'émule aussi de M. Olier qui, en 1636, avait organisé de semblables réunions au Puy et à Noyon. Il n'y a dans ces rapprochements rien qui diminue la gloire du P. Eudes. N'imite pas les saints qui veut, et surtout ne les seconde pas qui veut dans l'achèvement de la tâche partagée. Mais, avant de suivre notre personnage dans la voie nouvelle où il est sur le point de s'engager, ne renonçons pas trop vite à le suivre dans sa première œuvre des missions; car il la continuera toute sa vie, et elle lui vaudra pendant toute sa vie d'inoubliables succès.

*
* *

Les récits et les louanges des panégyristes sont souvent suspects. Il est plus sûr d'écouter l'homme lui-même quand on est certain — comme c'est bien ici le cas — de son humilité chrétienne.

Un de ses premiers biographes, Hérambourg, qui entra dans la congrégation deux ans seulement après la mort du fondateur, et qui fut son disciple préféré, nous a conservé de lui des fragments de lettres. Le Vénérable y donne lui-même l'idée la plus précise du zèle qu'il apportait dans ses missions et de l'attrait puissant qu'il exerçait sur les foules. En octobre 1641, dans le plein de son œuvre, il écrira à l'un de ses enfants : « Je ne saurais vous dire les bénédictions que Dieu donne à cette mission de Vasteville. Certainement cela est prodigieux. Il y a longtemps que je ne prêche plus dans l'église, car, quoiqu'elle soit très grande, elle est néanmoins trop petite en cette occasion. Je puis dire avec vérité qu'aux dimanches nous avons plus de 15 000 personnes. Il y a douze confesseurs; mais sans hyperbole cinquante y seraient bien

Digitized by Google

employés. On y vient de huit et dix lieues, et les cœurs y sont extrêmement touchés. On ne voit que pleurs, on n'entend que gémissements des pauvres pénitents et pénitentes. Les fruits que les confesseurs voient au saint tribunal sont merveilleux; mais ce qui nous afflige, c'est qu'on ne pourra pas en confesser le quart. On est accablé. Les missionnaires en voient qui sont huit jours à attendre sans pouvoir se confesser, et qui se jettent à genoux partout où ils les rencontrent, les suppliant avec larmes et les mains jointes de les entendre. Cependant, voilà déjà la sixième semaine que nous y sommes. Oh! que c'est un grand bien que les missions! Qu'elles sont nécessaires! Que c'est un grand mal d'y mettre obstacle! Oh! si ceux qui nous ont empêché d'en faire plusieurs dans ce diocèse savaient le mal qu'ils ont fait! Prions, mon très cher frère, le Maître de la moisson qu'il y envoie des ouvriers et disons lui souvent de tout notre cœur : *Domine messis, mitte operarios in messem tuam*. Que font à Paris tant de docteurs et tant de bacheliers, pendant que les âmes périssent par milliers, faute de personnes qui leur tendent la main pour les retirer de la perdition et les préserver du feu éternel? Certainement, si je m'en croyais, je m'en irais à Paris crier dans la Sorbonne et dans les autres collèges : Au feu! au feu de l'enfer qui embrase tout l'univers! Venez, messieurs les docteurs; venez, messieurs les bacheliers; venez, messieurs les abbés; venez, messieurs les ecclésiastiques, nous aider à l'éteindre. »

Tel devait bien être en effet le rôle des missionnaires : faire servir l'étude et la science au relèvement des classes populaires. Incontestablement, le P. Eudes sut parler aux puissants du monde, aux âmes pieuses et aux âmes d'élite; mais c'était toujours pour mieux

Digitized by Google

atteindre et pour mieux sauver par elles et avec elles ces foules dont le Sauveur lui avait appris à prendre pitié. Un homme dont nous aurons beaucoup à parler, M. de Renty, provoqua souvent ces missions et souvent les défraya de ses ressources personnelles. Son témoignage est donc à recueillir. Or, il écrivait un jour à une religieuse qui lui était étroitement unie : « Notre grand Dieu m'a accordé, ainsi qu'à tout son pauvre peuple de ce pays, une mission prêchée par le P. Eudes ; c'est un homme tout apostolique, et ses compagnons aussi. Aidez-moi à bénir le Seigneur de cette grande grâce, car elle paraît non seulement par le concours de tout le pays, mais encore par les conversions et restitutions, réconciliations et changements de mœurs. » Il ajoutait que, quant à lui, il voudrait « se démembrer par tout le monde » pour y participer à une si belle œuvre. Une autre fois, il écrivait à l'un de ses amis, qui demeurait à Paris, au collège de Bourgogne : « Notre mission, qui ne finit que dimanche dernier, m'a ôté le moyen de me donner plus tôt l'honneur de vous écrire. Elle s'est passée, grâce à Dieu, avec beaucoup de bénédiction, si j'en juge par la conduite que l'on remarquait dans les personnes, par quantité de restitutions qui se sont faites, quantité de livres profanes et romans que l'on a apportés pour brûler publiquement. Enfin, les missionnaires eussent souhaité d'être cent au lieu de dix-huit pour satisfaire au peuple. L'on commençait à quatre, cinq et sept heures du soir. Il est impossible que l'on ne soit touché de voir la ferveur des pauvres gens quittant tout pour se rendre à la parole de Dieu. Et il faut rendre cet honneur au P. Eudes, de le tenir comme un admirable et un extraordinaire organe de Dieu, pour le ministère où il l'a appelé. On ne peut résister

Digitized by Google

à ces vérités dites si nuement[1], si saintement et si fortement. Je ne vous en dirai pas davantage sur ce sujet, car les particularités seraient trop longues. Il y avait plus de 12 000 personnes le dernier jour; toute une montagne en était couverte : c'était une naïve idée du jugement. »

Oui, les « particularités seraient longues ». Comment ne pas rappeler cependant qu'on faisait des six, sept, quinze lieues et quelquefois plus pour venir l'entendre, malgré les rigueurs de l'hiver; qu'une femme en fit à pied plus de cent, en divers voyages, pour gagner une de ses missions; que plusieurs servantes, ne pouvant obtenir congé de leurs maîtres, en louaient d'autres pour travailler à leur place et achetaient par ce moyen la liberté de venir l'entendre et de se faire entendre de lui ?

Pour exercer une telle action, il fallait avoir des dons divers. Il fallait savoir choisir ses collaborateurs et savoir les diriger. Il fallait inspirer confiance et savoir retenir cette confiance par des procédés à l'abri de tout soupçon malveillant. Il fallait attirer les âmes simples par des méthodes appropriées à leur simplicité, émouvoir les imaginations et les cœurs, sans donner prise aux critiques des gens plus ou moins instruits et sans risquer que les auditeurs, une fois l'impression première évanouie, ne retrouvassent plus rien dans leurs souvenirs. Les récits les plus circonstanciés nous apprennent qu'aucun de ces dons ne manquait au Vénérable; il les avait même à un degré peu ordinaire.

Au fur et à mesure que les missions se succédaient,

1. Cet adverbe fait souvenir de ce qu'un critique délicat, M. C. Martha appelait la « nudité athlétique » du style d'Epictète.

Digitized by Google

le succès de celles qui étaient finies assurait déjà par avance le succès de celles qui allaient commencer, et la curiosité même n'y nuisait pas. Pour bien répondre à l'attente, le chef de la mission tenait toujours ses collaborateurs groupés autour de lui. Il les préparait à chaque mission nouvelle par une retraite de trois jours. Il exigeait d'eux beaucoup de ménagement et même de respect — ce qui n'était pas toujours facile — pour le curé qui les recevait dans sa paroisse. Il leur demandait de s'accommoder, autant que la raison et la conscience le permettaient, à l'esprit, à l'humeur, aux sentiments de ceux avec lesquels ils traitaient. Ils devaient se donner à eux-mêmes tous les huit jours une conférence spirituelle. La mission finie, chacun devait faire une nouvelle retraite de trois jours, afin de bien s'examiner et de recueillir l'expérience acquise en vue des missions de l'avenir.

A travers tout ce que les témoins ou les premiers confidents de ces témoins mêmes nous rapportent, on voit clairement qu'il ne négligeait personne et n'omettait rien de ce que réclamaient les intérêts des divers groupes d'auditeurs. D'abord, il y mettait le temps voulu. Il ne se contentait pas de traverser les villes et les villages et ne croyait pas que, pour obtenir un effet durable, il suffit de parler cinq fois dans un jour. « Afin, écrivait-il à Mgr de la Vieuville, évêque de Rennes, en 1669, afin qu'une mission produise quelque changement dans les mœurs, il est nécessaire qu'elle dure pour le moins sept ou huit semaines. Nous n'en faisons pas dans les plus petites paroisses de la campagne (et ces petites paroisses, il les aimait plus que les autres) qui ne dure six semaines. Autrement on plâtre le mal, mais on ne le guérit pas. On rompt les mauvaises herbes,

Digitized by Google

mais on ne les déracine pas. On fait du bruit, mais pas de fruit. »

A une telle patience rien n'échappait. Le gros de l'œuvre était surtout destiné aux pères et aux mères des familles les plus nombreuses ; mais on prenait grand soin des enfants. On leur faisait le catéchisme, on les préparait, s'il y avait lieu, à la première communion, après leur avoir fait, en public, demander pardon et bénédiction à leurs parents. Dans l'intérieur de l'église et aux alentours, le culte déployait toute la pompe dont il dispose pour émouvoir les âmes, les processions, les reposoirs, les chants (que le P. Eudes soignait beaucoup). On ajoutait des séances en plein air où les écrits et dessins obscènes étaient brûlés[1]. On s'enquérait de ce qu'il y avait à faire — et on le faisait — pour ces réconciliations et restitutions dont nous avons déjà parlé. On savait enfin trouver le temps de donner des conférences spéciales aux gens de qualité, comme aux artisans, comme aussi aux religieux et religieuses dont le couvent se trouvait situé sur le territoire de la paroisse ; on organisait des sortes de ligues contre les jurons et les blasphèmes, contre les duels. Les missionnaires enfin n'oubliaient pas d'aller visiter les malades ; et, chaque semaine, ils admettaient à leur table un ou deux pauvres.

On le voit, la méthode était complète, et tout y était admirablement coordonné. La méthode pourtant n'est pas tout : il faut l'art d'en user, l'art de la rendre vivante. Or, avant tout, le Vénérable paraît avoir été un excellent prédicateur. Aucun de ses sermons ne nous a été conservé. Dans les fragments qu'en donnent ses

1. Cette réaction valait celle qu'essaient de nos jours quelques sociétés bien méritantes, mais bien rebutées par l'indifférence des magistrats.

Digitized by Google

premiers biographes on peut toujours soupçonner quelque arrangement dans le goût de leur époque. Dans ses écrits authentiques et que les derniers éditeurs affirment avoir dégagés de toute retouche, dans ses livres d'ascétisme et de propagande, dans quelques lettres, enfin, écrites avec plus de soin pour la direction ou la consolation de certaines âmes, on trouve plus d'un passage de caractère oratoire de nature à donner une certaine idée de ce que devait être sa prédication. Elle n'avait absolument rien des défauts tant de fois signalés chez les sermonnaires antérieurs à Bossuet : les divisions factices, les comparaisons recherchées, l'étalage d'une érudition toute profane émaillée de plaisanteries des plus déplacées. A la langue de ses contemporains il avait su prendre des expressions fortes et imagées ; mais il n'eut jamais, ce semble, ni la trivialité des prédicateurs de la Ligue, ni la recherche affectée des beaux esprits chers à l'hôtel de Rambouillet. S'il évitait ces défauts, c'est qu'il les jugeait incompatibles avec la dignité sacerdotale dont il avait une si haute idée, et avec tout ce que son apostolat avait, à ses yeux, d'auguste, on peut même ajouter de redoutable. De même, la hardiesse de ses apostrophes ne sera jamais que la sainte liberté du représentant de Dieu sur la terre ; et si quelque chose la tempère, c'est encore plus l'humilité et la charité que la prudence, bien que celle-ci fût très loin de lui manquer.

Il lui arrivait bien souvent d'improviser. Il ne s'y décidait toutefois que quand les circonstances l'y obligeaient. S'il le faisait avec succès, c'est que, la plupart du temps, il avait préparé ses discours. Mais cette préparation, dans laquelle on nous dit qu'il arrêtait son plan avec netteté, consistait surtout dans une méditation pieuse sur son sujet et sur les textes sacrés dont il

Digitized by Google

se proposait de faire le fond de ses exhortations. S'il se complaît quelquefois dans certains développements, s'il a quelque peine à abandonner l'idée qu'il a à cœur d'exposer, il faut voir là moins un souvenir de ses exercices scolaires et une recherche du beau style que le désir de bien montrer tous les aspects édifiants des vérités qu'il propose.

Avec de la doctrine, de la piété, une science approfondie des besoins des âmes et des études comme celles qu'un bon élève faisait alors chez les Jésuites, un prédicateur est solidement armé. Il a cependant besoin d'y ajouter l'action. Chez le P. Eudes, celle-ci était particulièrement émouvante. Ni sa complexion, longtemps délicate, ni ses austérités ne l'empêchèrent de parvenir à un grand âge, il put parler et agir jusqu'aux approches de la mort. S'il n'avait ni l'air d'un gentilhomme comme le P. de Bérulle et M. Olier, ni l'aspect d'un mystique raffiné et séduisant — nous dirions aujourd'hui : distingué — comme le P. de Condren, il avait le corps ample, le front large et haut, le nez fort; comme les prêtres contemporains, il avait conservé la moustache et la barbiche; le tout était adouci par un air de recueillement et de charité. Quant à sa voix, devenue forte avec le temps, elle avait pris une vivacité qui entraînait facilement les auditoires populaires.

On affirme que de bons juges, parmi lesquels on cite Bossuet lui-même, dirent, après l'avoir entendu : « voilà comment nous devrions prêcher », ce qui voulait dire probablement : nous devrions comme lui nous débarrasser de tout notre attirail de fausse science et de fausse littérature pour être uniquement des prédicateurs chrétiens. Huet, évêque d'Avranches, mettait à ses éloges une restriction qui cadre bien avec son tempérament quelque peu sceptique. « Le P. Eudes, écrit-il, avait

Digitized by Google

une éloquence naturelle, véhémente, plus propre à toucher ses auditeurs par la terreur qu'à les attirer par la douceur. » Ce jugement était peut-être exact pour le sermon proprement dit. Mais, au cours d'une mission, le sermon, tout en étant le plus important des épisodes, ne valait cependant tout son prix que par son rapport avec l'ensemble des exercices de la mission. Ces exercices étaient destinés, les uns à préparer l'auditeur, les autres à l'achever, pour ainsi dire, en apportant à son âme ce que les grandes leçons de la chaire pouvaient lui laisser lieu de désirer et de regretter. Aussi tous les témoignages s'accordent-ils à nous dire qu'il était aussi conciliant et aussi doux dans son rôle de confesseur et de conseiller qu'il était véhément dans ses sermons. Quant à l'entraînement par lequel il arrivait à faire produire à sa parole publique les grands effets qui le rendirent célèbre, l'aventure bien connue de Camus, évêque de Belley, nous montre de la façon la plus piquante qu'il n'était pas dû aux artifices d'une rhétorique banale. Dans un sermon sur la justice divine et sur les terreurs qu'elle doit inspirer à l'âme pécheresse, le P. Eudes, en qui tout parlait, parce que tout était soulevé par une charité brûlante, en était venu à faire répéter à tous les fidèles effrayés le cri qu'il avait poussé lui-même : « Miséricorde, mon Dieu, miséricorde! » A quelque temps de là, l'ingénieux évêque de Belley crut se procurer le même succès en amenant savamment l'exclamation. Celle-ci était-elle trop prévue d'un auditoire averti? L'avait-on trop bien vue venir à travers les périodes calculées? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, quand l'orateur s'arrêta, il en fut pour son bel effet oratoire, il ne fut accueilli que par le silence. Cette déconvenue ne l'empêcha pas de rendre justice à celui dont il devait renoncer à s'approprier le genre d'élo-

Digitized by Google

quence. « J'ai entendu, dit-il un jour, bien des prédicateurs, et il ne m'est jamais arrivé d'en entendre aucun qui entrât plus avant dans le cœur de l'homme que ce bon Père. »

*
* *

Tout en nous réservant de signaler, en leur temps, les missions et prédications principales du Vénérable, nous pouvons nous tenir actuellement pour éclairés sur la valeur morale et religieuse de son apostolat populaire. Nous ne pouvous cependant quitter cette partie de son rôle sans parler de l'action qu'il exerçait sur ses collaborateurs; car là est, dans sa vie, la transition qui devait l'amener à travailler plus en grand, par des œuvres plus méthodiques encore, à la réforme du clergé. S'il s'était confiné dans une maison de l'Oratoire, il n'aurait vécu qu'avec des prêtres instruits et choisis. Une lettre du P. de Coudren[1] nous apprend qu'il avait avec lui très peu de ces confrères et que par conséquent il devait apprendre à bien connaître les lacunes de ceux qu'il s'associait. Après avoir rappelé les grands succès de son élève de Normandie, il ajoute : « Ce bon Père n'a néanmoins avec lui qu'un seul prêtre de l'Oratoire. Dieu lui fait la grâce de rendre le peuple capable de tirer assistance des autres prêtres et les prêtres de la leur donner ». Sans aucun doute la direction que le Vénérable imprimait à ces derniers n'est pas ce qu'il y a de moins remarquable dans ce qu'on nous raconte de ses missions. Il gouvernait là une sorte de communauté temporaire, assujettie au recueillement, puis à l'entraînement contagieux. Il lui apprenait, non seulement la piété — le seul fait de leur venue prouvait

1. *Collection citée*, lettre I.

Digitized by Google

qu'ils n'en étaient point dépourvus — mais la prudence. Il réfléchissait avec eux sur les meilleurs moyens de ne donner prise ni aux railleries ni aux insinuations des mal intentionnés. Il les prémunissait contre tout ce qui pouvait les faire accuser de vues intéressées. Ainsi il voulait qu'en cas de restitutions obtenues par leurs soins l'argent ne passât jamais entre leurs mains. Il leur apprenait, enfin, à se donner indistinctement à tous, sans jamais paraître dédaigner les ignorants, les mal vêtus, les misérables. On a rapporté fort agréablement qu'un matin deux de ses plus jeunes collaborateurs, priés d'aller confesser une pauvre femme déguenillée, s'étaient récusés l'un après l'autre, alléguant différentes occupations. Leur chef comprit le véritable motif de leur refus, et après le dîner il leur dit : « On vous a demandé, ce matin, pour une femme qui n'avait guère bonne apparence. Il y a en ce moment à la porte deux honnêtes demoiselles qui vous réclament. Voulez-vous bien leur faire porter votre réponse ? » — « Oui da ! très volontiers », s'écrièrent les deux jeunes prêtres ; et mettant la tête à la fenêtre : « Où sont-elles ? » — « Très volontiers ! Où sont-elles ? » se mit à les contrefaire en « éclatant de rire de tout son cœur »[1] celui qui voulait leur donner une leçon. Puis, prenant un ton plus grave, il leur servit sa réprimande paternelle.

Cette activité prodigieuse ne s'épuisait pas dans les détails quotidiens du ministère, ou plutôt elle y puisait la force de s'élever à des vues d'ensemble et à des vues d'avenir. Le grand missionnaire voulait assurer l'expansion et la continuation de son œuvre. Un premier moyen était d'en fixer les méthodes principales. C'est ce qu'il fit vers 1641 dans un livre intitulé le

1. Ce sont les expressions du P. Costil, dans les *Annales*.

Digitized by Google

Catéchisme des missions. Écrit par demandes et par réponses, ce catéchisme es précis et même minutieux comme la plupart de ses écrits, car il sait que toute piété veut une doctrine, que toute charité veut un but, et que l'une et l'autre réclament une direction qui ne les laisse ni s'égarer ni défaillir. Mais cette minutie ne refroidissait en rien le souffle de sa propagande et elle ne l'empêchait pas de demander beaucoup à la libre inspiration de ses ouvriers. « Mes très chers frères, disait-il en sa préface, le dessein et la fin de mission et des missionnaires est de ressusciter les morts, c'est-à-dire de rétablir la grâce, l'esprit et la vie du christianisme qui est éteinte aujourd'hui dans la plus grande partie des chrétiens. Cette vie consiste en trois choses : premièrement à faire connaître Dieu par la connaissance des principaux mystères de la religion chrétienne; secondement, à l'aimer, c'est-à-dire à aimer et à faire aimer ce qu'il aime et ce qu'il demande de nous; troisièmement à haïr et fuir ce qu'il hait et ce qu'il nous défend.

« Vous êtes tous missionnaires envoyés de Dieu pour la même fin, pour laquelle le souverain missionnaire, Notre-Seigneur Jésus-Christ, a été envoyé sur la terre par son Père Éternel; c'est-à-dire pour illuminer le monde de la lumière de vie et pour allumer le feu du divin amour et de la haine du péché. C'est pourquoi, puisque Dieu vous a fait tant de faveur que de vous appeler à une si haute fonction, si vous désirez vivre vous-mêmes de la vraie vie et éviter la mort éternelle, vous devez travailler fortement et continuellement à établir ces trois choses dans les âmes chrétiennes.

« C'est à cette fin que je vous mets ce petit livre en mains, lequel contient toutes les choses principales et plus nécessaires qui concernent les trois parties de la

Digitized by Google

vie chrétienne. Je l'ai dressé sous forme de demandes et réponses, afin de le rendre plus familier et plus instructif. C'est à vous d'en user selon les temps, les lieux et les personnes, de choisir les demandes que vous jugerez à propos de faire aux enfants et d'expliquer les autres au peuple. Plaise à Dieu de nous donner son esprit à vous et à moi!... »

A lui, Dieu le lui avait donné : mais les autres étaient ils aussi bien préparés que lui à le recevoir? Y en avait-il assez qui eussent cette préparation? L'illustre compagnie dans laquelle il était entré n'appelait et ne voyait venir à elle qu'une élite. Là où il avait passé, comme là où avaient passé M. Olier et les fils de saint Vincent de Paul, une action salutaire était produite. Beaucoup de ces réformes qu'il avait opérées devaient subsister, puisque quarante, cinquante ans après le passage d'une de ses missions, l'on retrouvait encore certaines pratiques fidèlement observées telles que les avait enseignées la mission. Mais que de paroisses restaient en dehors! Dans les pays les plus privilégiés, les générations allaient se renouveler et une jeunesse nouvelle allait venir qui n'aurait été ni redressée ni entraînée. Bref, on venait d'user le mieux possible des prêtres qu'on avait : il importait d'en former d'autres qui fussent des résidents d'abord, puis des hommes instruits et des hommes édifiants. En présence de toutes les corporations de métiers où il fallait demeurer longtemps apprenti, les redoutables fonctions du sacerdoce seraient-elles seules à pouvoir se passer de préparation?

Tout cela, nous le savons, le P. Eudes ne fut pas seul à se le dire. Le mal était trop ressenti et la réaction était trop vive, pour qu'on ne cherchât pas de plus d'un côté le remède. D'après les mémoires iné-

Digitized by Google

dits de M. du Ferrier, c'est vers la fin de 1640 que le P. de Condren avait eu avec lui deux entretiens suprêmes. Il avait répété à plusieurs reprises, sans vouloir en dire davantage, qu'il y avait à faire quelque chose de mieux que ce qu'on faisait. Il allait enfin s'expliquer. C'était bien de la fondation des séminaires qu'il s'agissait[1]. Et pendant que les deux interlocuteurs causaient du projet, à chaque instant le frère venait frapper à la porte pour rappeler que l'heure de la messe était arrivée, puis qu'elle allait passer, puis enfin qu'elle était déjà éloignée. Le P. de Condren pressentait sans doute que son heure était proche, puisqu'il devait le lendemain se mettre au lit pour entrer, huit jours après, dans la tombe. Le temps pressait donc. Aussi lui, l'apôtre de Jésus-Hostie, l'auteur de si belles considérations sur le sacrifice de l'autel, ne craignait pas de dire au bon frère : « Ce que nous faisons ici vaut encore mieux que ce que vous voulez que j'aille faire ![2] » C'était le 30 décembre 1640. Un an après, jour pour jour, M. Olier ouvrait le séminaire de Vaugirard, berceau de Saint-Sulpice; et au commencement de janvier 1642, saint Vincent de Paul préparait pour ses Lazaristes le séminaire dit des Bons-Enfants. Il se passa donc là ce qui se passe en tout ce que l'humanité fait de grand dans quelque genre que ce soit. L'idée vient à plusieurs parce qu'elle est amenée par la logique des événements. Quelques-uns se complaisent à voir en esprit l'idée réalisée, mais ils s'en tiennent là. Un ou deux ont la force et la constance nécessaires pour

1. Faillon, *Vie de M. Olier*, I, 290 sq.

2. Le narrateur ajoute : « Enfin, après avoir continué jusqu'à midi sonné, il me dit alors : « Frère Martin se fâcherait, remettons à demain matin. » Il alla dire la messe. Je me retirai et ne l'ai jamais plus revu ».

Digitized by Google

arriver à l'exécution. Bien souvent ceux qui sont restés en contemplation devant leurs rêves, se plaindront d'avoir été plagiés et volés. On est bien obligé de dire que c'est là le cas de l'Oratoire et de la longue suite de ses démêlés avec le P. Eudes.

Le P. de Condren était mort. Il avait eu l'honneur de former M. Olier, d'inspirer sans doute aussi le P. Eudes. Sa Compagnie fit bien après lui, dans le sens qu'il avait indiqué, quelques tentatives incohérentes et mal soutenues. Elle eut çà et là ce qu'elle appelait des collèges-séminaires. Elle se flatta même d'avoir un séminaire véritable à Saint-Magloire; mais il est avéré, d'après un document de la Bibliothèque Nationale, qu'elle n'y eut qu'un seul élève. C'est surtout quand elle vit l'idée cultivée et cultivée avec succès par autrui qu'elle la revendiqua. Il était trop tard. Le P. Eudes était l'un des siens, dira-t-on. Jusque-là oui; mais précisément il n'a pu réaliser l'idée du pieux défunt qu'en se séparant de la Compagnie. Tout cela est aujourd'hui bien éclairci : la part de chacun a été faite, et il n'y a plus lieu ni à controverses, ni à chicanes, ni à récriminations réciproques.

Revenons au P. Eudes. Il est tout à fait constant et prouvé[1] que dans cette grande année 1641, il se donna simultanément à trois projets, non pour en caresser simplement l'idée, mais pour en préparer sérieusement la réalisation. C'étaient la fondation de Notre-Dame de Charité pour la conversion et le salut des filles tombées; la création de la congrégation de Jésus et Marie pour l'établissement et la direction des séminaires, et enfin l'organisation du culte des Sacrés Cœurs.

1. Il le dit et le détaille lui-même très explicitement dans son Mémorial.

Digitized by Google

Peut-être est-ce la fondation de Notre-Dame de Charité qui lui fut suggérée la première : il paraît qu'il s'en était entretenu dès 1634. Mais c'est bien l'œuvre des Séminaires qui devait lui apparaître comme la confirmation par excellence de sa vocation, et c'est elle qui allait provoquer sa séparation d'avec l'Oratoire. C'est de cette séparation qu'il convient de parler dès à présent. La richesse et la complexité de ces beaux desseins ne nous permettent pas de nous assujettir ici à un ordre strictement chronologique.

*
* *

En formant le projet d'établir des séminaires, le P. Eudes avait tout d'abord pensé pouvoir le faire sans quitter l'Oratoire. Il y était entré avec enthousiasme. Il y avait fréquenté des hommes de premier ordre qu'il était absolument apte à comprendre et qu'il ne pouvait qu'aimer profondément. Le P. de Condren venait de mourir, et le P. Bourgoing, quoique loué à bon droit par Bossuet, ne le valait pas, à beaucoup près; mais enfin le Vénérable n'avait eu ni le temps, ni l'occasion d'avoir avec lui des dissentiments ou des froissements quelconques. Il confia donc ses idées à ses supérieurs de Paris et il fut surpris de rencontrer un accueil très froid. « Le P. Eudes, dit son premier biographe le P. Costil, voyait avec peine qu'un dessein si utile à l'Église, et dont il avait reconnu plus que jamais la nécessité dans le travail des missions, fût si négligé (à l'Oratoire) qu'on lui avait refusé à lui-même la permission de retirer dans la maison de Caen quelques ecclésiastiques qui désiraient se former à la pratique de leurs devoirs. » Quelles étaient les raisons de ce refus? La difficulté de trouver de l'argent? Une conception exagérée des difficultés de l'entreprise et peu de goût

Digitized by Google

pour les efforts à faire? La crainte de ne pas trouver un concours suffisant chez les évêques auprès desquels les premières atteintes du jansénisme rendaient déjà suspecte une certaine portion de la Compagnie[1]? Le désir de ne pas détourner leur personnel de ces beaux collèges qu'ils avaient fondés en grand nombre, malgré les recommandations du cardinal de Bérulle? Était-ce simplement cet état d'esprit de certains supérieurs dont le premier mouvement va toujours à repousser ce que leurs inférieurs leur proposent?

On peut faire ici l'une ou l'autre conjecture. Ce qui est sûr, c'est que le P. Bourgoing a mérité que l'un des plus vénérables oratoriens de nos jours, le cardinal Perraud dise de lui : « Aux querelles théologiques, qui lui donnèrent beaucoup de souci, se joignaient des dissensions intérieures occasionnées par le système suivant lequel le P. Bourgoing avait cru devoir gouverner l'Oratoire. Les confrères se plaignaient avec raison de ne plus y trouver les traditions primitives, et un écrit du P. Jean Morin, publié à Orléans en 1654, avait dénoncé certains abus de pouvoir incompatibles avec les canons de l'Église aussi bien qu'avec les anciens usages de la Congrégation ».

C'est vraisemblablement dans cet esprit que le nouveau Supérieur général laissa voir assez vite à l'endroit du P. Eudes une certaine appréhension et une certaine défiance. On a longtemps conservé et les anciens biographes ont pu lire des lettres adressées par le Supérieur général à son confrère. Elles étaient, paraît-il, assez embarrassées, pleines de ménagements apparents

1. On sait qu'à cette époque et en raison de ces atteintes, les choses n'allèrent pas très bien entre le P. Bourgoing et M. Olier qui appréhendait de voir l'Oratoire fonder un établissement sur la paroisse Saint-Sulpice. Voir Faillon, III, 220.

Digitized by Google

et même d'éloges.... On savait ses desseins, on était disposé à s'y prêter de la manière la plus utile que l'on pourrait trouver.... Seulement on ne trouvait rien et on ne faisait rien. L'année suivante (1642) on l'appelait à Paris, sous prétexte de ménager sa santé précieuse et aussi pour lui faire inaugurer à Saint-Magloire des conférences analogues à celles de saint Vincent de Paul. En même temps on faisait sur son compte une sorte d'enquête. Les résultats qu'elle donna et particulièrement le témoignage rendu pour l'archevêque de Rouen, Mgr de Harlay, à l'apôtre de la Normandie eussent dû encourager la Compagnie à faire crédit à ce dernier et à le soutenir dans ses entreprises. En fait, on le renvoya vite à ses missions. Il s'en alla donc; il donna une mission à Saint-Malo, une à Saint-Pol de Léon, une à Saint-Lô, et suivant ses expressions, elles furent encore plus abondantes en grâces et en bénédictions que les précédentes. Il était tout aux travaux de la dernière, quand il reçut de Richelieu une lettre fort élogieuse qui le mandait à Paris.

Le cardinal, qui avait entendu parler de lui, de ses succès, de ses mérites et de ses projets, voulait s'entretenir avec lui des intérêts religieux de la Monarchie, comme il l'avait fait avec le P. de Condren, avec saint Vincent de Paul, avec M. Olier. Le P. Eudes fut charmé de ces ouvertures; car il lui était permis d'y entrevoir plus d'une occasion bonne à saisir et une aide singulièrement précieuse à s'assurer. Il ne voulut pourtant pas interrompre ses travaux, et ce fut seulement vers la Toussaint que, se présentant au Palais Cardinal, il recevait l'accueil dont Martine donne le compte rendu en une page qu'on aime à croire exacte et véridique. Rien d'ailleurs de plus vraisemblable.... Richelieu confie à son visiteur ses inquiétudes de catholique

Digitized by Google

d'homme d'État au sujet des menées calvinistes. Il lui fait part des moyens qu'il compte employer, au nom du roi, contre les sectaires qui hésitent si peu à réclamer l'appui de l'étranger. Il achètera les uns, il réduira les autres. Mais les succès de l'hérésie n'ont été que trop favorisés par l'insuffisance du clergé, par ses abus et par ses scandales[1]. Richelieu entend y remédier par la nomination de véritables évêques. Il lui faut de plus le concours de ceux qui se sentent à même de ramener les peuples à l'amour de l'Église catholique et au respect de son unité.

Le P. Eudes ne laissa point tomber ces avances. A son tour il exposa ses projets. Le cardinal s'y intéressa vivement et en donna bientôt une preuve convaincante. Le fait certain et établi est qu'il lui fit remettre par sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, une somme de quinze cents livres[2] pour les frais de premier établissement d'un séminaire. En même temps il donnait ordre au précepteur du Dauphin, l'abbé de Beaumont (futur archevêque de Paris), de se concerter avec le Père pour la rédaction des lettres patentes qu'il y avait lieu de soumettre à l'approbation du roi. On assure enfin qu'il appliquait au cardinal de Bérulle et à son disciple ce que, dans la Bible, le roi de Tyr dit aux ambassadeurs de Salomon : « Bénissons Dieu d'avoir donné à David un fils si sage! »

Du moment où le cardinal prenait l'œuvre sous sa protection, tout devait marcher avec promptitude. En effet, dès le commencement de décembre de cette

1. Richelieu doit savoir quelle est ici la responsabilité du pouvoir royal, qui a tant tenu à disposer des charges sacerdotales pour y placer ses créatures.

2. Batterel, dans ses *Mémoires domestiques de l'Oratoire*, dit 14 000. L'exagération est évidente.

Digitized by Google

même année 1642, étaient expédiées ces lettres dont on va lire un fragment caractéristique. Le P. Eudes n'y était pas nommé; cependant il n'est pas douteux que ce sont bien ses idées, son style, ses expressions mêmes qu'on retrouve dans le document royal. Les notes fournies à l'appui de la requête en avaient fourni, comme d'habitude, les éléments essentiels. Mais il avait trouvé plus sûr de demander qu'on délivrât les lettres patentes au nom de l'évêque de Bayeux. Sa personnalité disparaissait ainsi ou se trouvait couverte par celle de son évêque. La tactique était habile, elle faisait honneur à sa prudence, on peut même dire à sa finesse accoutumée.

Voici donc comment débutait l'acte royal : « Nous ayant été représenté par messire Jacques d'Angennes, évêque de Bayeux, que, comme le maintien et le progrès de la vertu et religion chrétienne et catholique dépendent de la bonne vie des ecclésiastiques, il désirait instituer, dans la ville ou au faubourg de Caen, une Compagnie ou Société de prêtres et autres tendant à la prêtrise, vivant ensemble en communauté sous le titre de *Prêtres du Séminaire de Jésus et Marie*, dont le principal but soit d'imiter et continuer sur la terre, autant qu'il leur sera possible, avec la grâce de Dieu, la vie, les mœurs et toutes les fonctions sacerdotales de Jésus-Christ, fondateur souverain du saint ordre de la prêtrise, comme aussi la vie et les vertus de la Très Sainte Vierge Marie, la choisissant pour leur protectrice spéciale et par ce moyen tâcher de parvenir à la perfection de l'état de prêtrise, selon son institution, travailler par les exemples et instructions à établir la piété et la sainteté entre les prêtres et ceux qui aspirent à la prêtrise, leur enseignant à mener une vie conforme à la dignité et sainteté de leur condition et à faire dé-

Digitized by Google

cemment et convenablement toutes les fonctions sacerdotales, comme aussi s'employer à instruire le peuple en la doctrine chrétienne par les missions, prédications, exhortations, conférences, catéchismes et autres exercices, tant en ladite ville et évêché de Bayeux qu'en celle de Caen et autres lieux du même diocèse, s'appliquer aux fonctions ecclésiastiques, prendre le soin et la conduite de bonnes œuvres qui lui seront confiées; le tout sous la dépendance et les ordres de leur dit évêque, et généralement faire tout ce que les prêtres sont obligés de faire pour s'acquitter de leur devoir en l'état de prêtrise, au moyen de quoi ledit seigneur évêque et ses successeurs, et à cet exemple, ceux des autres diocèses pourraient utilement pourvoir aux œuvres de nécessité qui se présentent journellement en leurs charges et remplir les bénéfices et offres ecclésiastiques de personnes qui s'en acquitteront dignement à l'honneur de Dieu et à l'édification de l'Église. Nous avons eu cette proposition très agréable et désirant contribuer de tout notre pouvoir à l'exécution d'une si sainte œuvre... agréons et approuvons.... »

Pendant que ces lettres étaient expédiées à Bayeux, le P. Eudes, qui était encore à l'Oratoire, se conformait aux ordres de ses supérieurs. Il donnait à Saint-Magloire les conférences qu'on lui avait demandées l'année précédente et il s'assurait, dans ce Paris depuis si longtemps dispensateur de toutes les gloires, la consécration définitive de la renommée et de l'autorité que lui avaient values ses succès de province. Le moment venu, il fit parvenir à l'évêque de Bayeux, avec les lettres patentes, un abrégé de ses projets et toutes les demandes qu'il avait besoin de voir accepter pour pouvoir former sa congrégation, lui donner une demeure et une chapelle. Le bon prélat, dans sa ré-

Digitized by Google

ponse, constate que c'est bien son diocésain qui a tout préparé, tout fait, tout conduit. Il le reconnaît avec simplicité et, pour l'avenir, il s'en remet, avec non moins de bonne grâce, à la sagesse du fondateur.

« Mon Père, lui écrit il, dans le siècle où nous vivons, il ne se verra guère de personnes qui quittent leur gloire pour la donner aux autres. Vous êtes peut-être le seul exemple qu'on en peut remarquer. L'ouvrage de vos mains, les soins et diligences que vous avez apportés auprès du Roi, vous me les donnez libéralement, je les reçois avec grande joie, non pas qu'ils me soient dus, mais parce qu'il y a grande gloire à se parer d'une si bonne action.... Je crois qu'en évoquant votre congrégation, il eût été bien à propos de voir les moyens qu'il y a de la renter et de la faire subsister à l'avenir. Mais comme j'ai vu par votre lettre et par le discours de celui qui me l'a rendue, que vous souhaitez l'avancement de cette affaire, je me suis résolu à confier le tout à votre prudence. Nous en avons tant de preuves que je crois que je ne me fais point de tort, ni à la dignité que j'ai l'honneur d'avoir, si je m'y repose. Voyez donc ce qui peut se faire, pour la plus grande gloire de Dieu, et me continuez vos bonnes grâces, vos bonnes prières. Je vous en supplie de tout mon cœur, et de croire que je suis, mon Père, votre très humble et très affectionné confrère et serviteur. »

Ainsi tout était prêt. Le 25 mars 1643 (le 25 mars, jour de l'Annonciation, comptait décidément dans la vie du Vénérable), le fondateur et ses premiers auxiliaires entraient sans bruit dans le logement préparé. Le P. Eudes avait cessé de faire partie de l'Oratoire.

L'Oratoire prit fort mal la chose. Il est aujourd'hui bien superflu d'étudier dans leur détail tous les échan-

Digitized by Google

ges d'accusation, de plaintes, de réponses et de répliques auxquelles cette séparation donna lieu. Certes il était pénible pour la glorieuse Compagnie de voir que c'était cette fois l'un de ses meilleurs qui la quittait et qui la quittait en emportant avec lui, pour ainsi dire, des succès dont il n'aurait tenu qu'à elle de faire sa chose et son bien. Elle avait laissé passer l'occasion, elle ne pouvait faire autrement que de le regretter; mais les récriminations auraient dû lui paraître inutiles et peu dignes. Des serviteurs trop zélés crurent bon de calomnier leur ancien associé. Ils prétendirent qu'il avait abusé du nom de son évêque, obtenu au nom de celui-ci sans son aveu, des lettres patentes dont il devait s'approprier seul le bénéfice. Ils prétendirent que les sommes qu'il avait reçues en Normandie et à Paris devaient revenir à l'Oratoire. Enfin on alla jusqu'à contester au P. Eudes le droit de ne plus appartenir à la Compagnie. Batterel a cru devoir donner tout au long une pièce extrêmement suspecte qui pourrait bien être un de ces faux comme on trouvait ingénieux[1] d'en produire, notamment au cours des luttes jansénistes[2]. D'après cet écrit, le P. Eudes, en entrant à l'Oratoire, se serait engagé, par un vœu personnel et solennellement rédigé, à n'en jamais sortir. On pourrait entreprendre ici une controverse de casuistique pour savoir si ce vœu privé était valable ou non, s'il n'était pas, en fait comme en droit, annulé par les règles fondamentales, par les décisions renouvelées de l'Oratoire même où il était admis, suivant la for-

1. Pour avoir trop étudié sans doute les discours que Tite-Live et les autres historiens latins prêtent à leurs personnages.

2. Voir dans mon livre sur *Malebranche* la discussion de la rétractation qui lui fut (faussement, à mon sens) attribuée par les Jansénistes.

Digitized by Google

mule inscrite sur les portes du collège de Juilly : « Entre qui peut, sort qui veut » ; mais l'examen de la pièce a provoqué sur son authenticité les doutes les plus sérieux. En fin de compte, le P. Eudes allait où Dieu l'appelait, et il était amplement couvert par des supérieurs à l'autorité desquels l'Oratoire même devait déférer. Avait-il eu des révélations surnaturelles? Les adversaires affectèrent de croire qu'il en invoquait, car ils le traitèrent de visionnaire. Ses successeurs ont pieusement commenté plusieurs passages de ses écrits où il semble bien se dire appelé par des invitations expresses de la Sainte Vierge. Ces passages n'ont rien d'assez explicite pour nous autoriser à y voir autre chose que le sentiment profond d'un devoir médité devant le Christ et devant sa Mère. En tout cas, il usait de sa liberté pour entreprendre une œuvre absolument conforme à sa vocation, aux encouragements de ce que la France avait alors de plus catholique, et, pour couronner le tout, aux besoins les plus pressants, aux désirs les moins douteux de l'Église universelle.

Digitized by Google

CHAPITRE V

HORS DE L'ORATOIRE. — LE MILIEU NOUVEAU. — LES LUTTES ET LES SECOURS. — LA COMPAGNIE DU SAINT-SACREMENT. — MARIE DESVALLÉES.

Le passage de la vie dans l'Oratoire à la vie hors de l'Oratoire n'avait eu rien de précipité ni rien de brusque. Le fondateur allait donc facilement trouver dans son existence nouvelle bien des relations, bien des amitiés et des concours dont il avait déjà éprouvé les bienfaits; car ceux qui devaient l'aider le plus efficacement dans ses luttes étaient, en grande partie, ceux qui, témoins de ses premiers efforts, avaient accompagné ou suivi ses premiers pas dans la voie où il s'engageait.

Ses amis furent nombreux, et il faudrait une longue énumération si l'on voulait les chercher un à un dans toutes les communautés d'hommes et de femmes qui étaient avec lui en union de prières et d'espérances. Mais les grands noms qui s'élèvent au-dessus de ces groupes pieux ou charitables méritent bien de retenir quelques instants notre attention.

A Paris, le P. Eudes (pendant le temps même où, donnant des conférences à Saint-Magloire, il obtenait les faveurs de Richelieu) avait connu et fréquenté saint Vincent de Paul. Il avait entretenu avec M. Olier des relations sans doute plus étroites; car, dès 1642, ce

Digitized by Google

dernier, dans un mémoire où il faisait l'apologie de sa célèbre amie Marie Rousseau, mettait côte à côte, parmi les personnages éminents qui avaient été les témoins et comme les garants de sa haute valeur, le P. de Condren et le P. Eudes. C'est là qu'il disait, dans une phrase souvent citée[1] : « le P. Eudes, ce grand prédicateur, la rareté de notre siècle, est venu la consulter souvent ». Tous les deux avaient été les fils et les admirateurs des premiers maîtres de l'Oratoire. Tous les deux devaient s'armer de courage pour combattre les menées jansénistes qui n'allaient pas tarder à compromettre pour un temps l'honneur de la Compagnie.

Parmi ceux qui apportèrent aux œuvres du P. Eudes l'aide la plus résolue, la plus constante et la plus utile, se distinguent trois personnages : Mgr Cospéan, évêque de Lisieux, puis deux laïques, M. de Renty et M. de Bernières de Louvigny. Leurs noms reviendront plus d'une fois dans notre récit.

Mgr Cospéan, Flamand d'origine, avait enseigné à la Sorbonne. Il passait pour un des prêtres les plus instruits et les plus pieux de son époque, et il avait contribué, un des premiers, à purifier l'éloquence de la chaire. Il avait été sacré évêque en 1607, et, quoique résidant habituellement à Paris comme tous les prélats de son siècle, il visitait souvent son diocèse, le connaissait bien, le gouvernait activement et paternellement. Son zèle apostolique n'était pas moins célèbre que sa charité ; et il témoignait à tous, aux grands comme aux petits, son humeur simple, franche, affec-

1. Et dénaturée — au moins en un mot — par M. Faillon. M. Monier m'a permis de rétablir le vrai texte d'après les manuscrits de Saint-Sulpice. On avait trouvé le mot « rareté » critiquable, on lui avait substitué le mot « merveille » et c'est ce mot qu'on retrouve partout.

Digitized by Google

tueuse, pleine de bonhomie. Très bien vu à la cour, il appelait la reine « ma bonne fille ». En 1617, il avait rédigé et présenté au Roi, au nom du clergé, un mémoire contre le duel. En 1626 et en 1632, il avait défendu les droits du Pape. Un instant, il avait entretenu des relations amicales avec son compatriote Jansénius, dont les véritables tendances n'apparaissaient pas encore; mais il fut bientôt un adversaire résolu de sa doctrine et il composa sur *la dévote communion* un livre qui peut être donné comme le contrepied du livre d'Arnauld.

M. de Renty qui, nous dit-on, se faisait modestement appeler baron, bien qu'il fût duc, était, dans ses années de jeunesse, un homme naturellement bouillant, prompt, altier, moqueur, ce qui ne l'empêchait pas, du reste, d'être un officier sage et résolu. La lecture de l'Imitation lui avait fait faire un grand pas vers le détachement des vanités du monde; tout en restant « très civil et plein de prévenances », il mérita que son biographe, un Jésuite, le P. de Saint-Jure, dît de lui : « Il était un des fervents laïques que Dieu suscitait alors pour rallumer le zèle attiédi du clergé ». Sa situation dans le monde et ses cinq enfants ne l'empêchaient pas d'être comme le directeur d'un grand nombre de séculiers et même d'ecclésiastiques. Il n'y eut point d'entreprise charitable ou pieuse, point de fondation, point de mission, point d'organisation catholique, point de propagande en France et à l'étranger, dont il ne fût un des promoteurs et où l'on ne retrouvât constamment sa main, sa main ouverte et active. Toute l'histoire religieuse de ces belles années est pleine de son nom.

Un troisième ami du P. Eudes fut M. de Bernières de Louvigny. Son action s'exerça surtout dans sa ville

Digitized by Google

natale, à Caen, où sa charité était populaire. Plus d'une fois on l'avait vu traverser les rues, ayant sur ses épaules un malade qu'il portait à l'hôpital. Devenu trésorier de France à Caen même, il ne changea rien à ses pratiques, il fit même construire une maison appelée l'Ermitage (ou l'Hermitage, suivant l'orthographe du temps) pour y mener avec quelques associés une vie de bonnes œuvres et d'oraison.

On n'aurait cependant qu'une idée très imparfaite de la charité de ces trois personnages et des concours qu'ils donnaient au P. Eudes si on les isolait l'un de l'autre et si on ne les replaçait pas dans ce milieu si curieux de la Compagnie du Saint-Sacrement.

C'est à juste titre que, dans les quinze dernières années, on s'est intéressé à l'histoire de ce groupement longtemps inconnu. Le livre si étudié de M. R. Allier[1], tout en lui intentant maint procès de tendance, aigrement soutenu, en a étudié les origines, les travaux, les projets, avec une curiosité patiente et méthodique, récompensée par d'heureuses trouvailles. Qu'était-ce donc que cette Compagnie? Beaucoup disent : une ligue occulte, une Société secrète. Elle était secrète en ce sens qu'elle choisissait avec soin ses adhérents et qu'elle tenait à n'être ni envahie ni discutée par le public; mais elle était connue du Roi et approuvée de lui[2]; ce qui veut dire que le maître de la

1. Précédé de la publication des procès-verbaux de la Compagnie de Paris et des études du P. Clair, suivi des articles de M. Rebelliau. Le titre est *la Cabale des Dévots*. In-12. Armand Colin.

2. Voir dans le livre de M. Allier, page 46, la lettre de Louis XIII à l'archevêque de Paris. C'est une approbation complète, approbation même du secret « à la charge que quelqu'un d'entre eux qui me sera connu, dit-il, m'informera, de temps à autre, de ce qui s'y passera de plus important. Vous

Digitized by Google

politique du royaume, Richelieu, l'approuvait aussi. Elle avait dans son sein quelques évêques, mais tenait à rester sans rapports avec les autres. Les ingénieux protestants qui s'en étonnent et se montrent là si zélés pour le respect de la hiérarchie épiscopale, auraient pu faire la réflexion que, catholique avant tout, la Compagnie ne devait pas beaucoup rechercher les conseils des évêques de cour, toujours absents de leurs diocèses, ce en quoi il est difficile de la blâmer. Elle ne voulait point, en général, s'agréger de religieux proprement dits, pour cette bonne raison que, dépendant de leurs supérieurs, ils n'eussent point été assez libres de leurs mouvements et n'auraient pu que gêner à leur tour la liberté du groupe. Est-il besoin d'ajouter que jamais on n'eut à lui reprocher ni empiétement, ni révolte, ni manque d'égards. Approuvée du Roi, elle tint à se faire connaître à Rome et à obtenir un bref d'approbation. Avec la prudence et la finesse qui sont dans les habitudes italiennes, Rome n'envoya pas le bref demandé; mais, quoique prévenue, elle ne désapprouva pas, et même, dit M. Allier, « une erreur ingénieuse lui permit de la bénir ».

La trop courte histoire de cette Compagnie est donc une preuve très honorable, et on serait tenté de dire glorieuse, de ce que la vie d'association avait de racines dans notre pays et de ce que l'initiative des citoyens a pu y faire sous un pouvoir qui fut cependant fort et national entre tous. Le système politique qui tendit, qui aboutit à la révocation (de la manière que l'on sait) de l'Édit de Nantes, fut celui qui, à ses débuts, sous Mazarin, malgré Anne d'Autriche, ne voulut plus

me ferez donc chose agréable de donner votre bénédiction à cette assemblée et de l'approuver en ce qui dépend de vous. » Signé et daté du 27 mai 1631.

Digitized by Google

tolérer ce que Louis XIII et Richelieu avaient permis. Les catholiques doivent se rappeler ici que Mazarin avait aussi cessé de convoquer ce Conseil de conscience où saint Vincent de Paul aidait Richelieu à nommer de meilleurs évêques que par le passé. La politique arbitraire, qui signalait ainsi les débuts du règne de Louis XIV, s'en prenait donc à la fois et à la liberté d'association des catholiques et à la dignité de l'épiscopat. Quant aux protestants, peut-être pourrait-on leur suggérer que si, pour défendre le catholicisme, la monarchie avait eu le bon esprit de compter plus longtemps sur l'action d'hommes tels que ceux dont la Compagnie était remplie, elle n'eût sans doute pas dragonné, puis exilé les dissidents. Elle n'eût surtout pas donné aux catholiques mêmes cette idée que le pouvoir se réservait jalousement la garde de leurs intérêts et que dès lors c'était lui qui avait la responsabilité de les servir, avec ses moyens séculiers! S'ils eussent pu mieux compter sur eux-mêmes, ils n'eussent point autant demandé ou laissé faire au pouvoir civil. Tout acte d'arbitraire ou de violence en amène d'autres, et tous ceux qui tiennent à la liberté de la conscience humaine en souffrent également. Après la dissolution de la Compagnie du Saint-Sacrement sont venues les déclarations de 1682, l'interdiction faite aux Sulpiciens de paraître à l'Assemblée.... Les spoliations et l'exil des protestants ont suivi. En vérité, ce ne sont pas ceux-ci qui ont eu à souffrir les premiers des déviations de la monarchie et de l'absolutisme de sa politique.

Mais revenons à la Compagnie du Saint-Sacrement. Quels en étaient donc les membres les plus actifs? Ni plus ni moins que le P. de Condren, M. Olier, saint Vincent de Paul. A côté d'eux nul ne fut plus zélé,

Digitized by Google

nul ne paya davantage de sa personne, de ses conseils, de ses bonnes œuvres et de sa bourse, que les trois amis du P. Eudes dont nous parlions il y a quelques instants, Mgr Cospéan, M. de Renty et M. de Bernières de Louvigny.

La première esquisse que nous faisions de leurs physionomies demande donc ici à être complétée par les traits mêmes que nous fournit l'histoire de la « Cabale » : Mgr Cospéan, au Conseil de Conscience, constituait, avec saint Vincent de Paul et l'évêque de Beauvais, ce qu'on appelait « le parti des saints », en face de la faction des « importants ». En 1643, on le trouve intervenant, au nom de la Compagnie, pour faire appliquer aux couvents de femmes une règle du concile de Latran relative à l'admission des filles sans dot. Quand Mazarin voudra se débarrasser de ces surveillants gênants qui critiquent ses choix d'évêques et d'abbés, Mgr Cospéan sera frappé l'un des premiers.

M. de Renty fut de bonne heure « l'âme de la Compagnie du Saint-Sacrement ». Ainsi s'exprime l'historien de cette Société. Il ne fait que reprendre là le témoignage du P. Rapin qui signale M. de Renty comme y tenant souvent la première place et travaillant à y conserver « l'esprit de paix et de charité ». Lorsqu'il était chargé de ce rôle, chacun était ravi de le voir conduire la Compagnie avec tant de prudence et d'agrément que les réunions étaient alors plus fréquentées que jamais : sous son gouvernement, les conférences non seulement se faisaient avec beaucoup d'exactitude, mais étaient suivies par les personnages les plus considérables. Pendant dix ans il fut maintenu supérieur onze fois. « Il n'y avait, dit son biographe, point d'entreprise qui regardât l'honneur de Dieu et le bien du prochain dont il ne fût l'auteur ou le promoteur ou

Digitized by Google

l'exécuteur, et bien souvent tout cela ensemble. Il avait des correspondances par tout le royaume pour toutes les œuvres qui étaient à faire. Il recevait de tous côtés des dépêches pour avoir son avis sur les difficultés qui se présentaient en l'établissement et l'avancement des hôpitaux, des séminaires, des lieux de dévotion, des compagnies de personnes vertueuses qui voulaient se joindre pour aller vaquer avec plus de soin à leur salut et à celui du prochain et pour la conduite de toutes ces œuvres. » La Compagnie avait son siège principal à Paris; mais on sait qu'elle établit un grand nombre de filiales. M. de Renty personnellement en fonda une à Dijon en 1643.

Il y eut également une filiale à Caen, et celle-là eut pour promoteur M. de Bernières de Louvigny. Il en fut le chef incontesté, et il composa pour elle un recueil d'instructions appelé *Le chrétien intérieur*; ce titre seul confirme assez bien ce qu'on disait de lui à Paris, que c'était le plus « spirituel », autrement dit le plus mystique de la Compagnie, tout au moins de sa portion laïque (encore n'est-il pas sûr qu'il faille faire cette restriction).

Quelles étaient donc les occupations, les interventions, les créations de la Compagnie ? Les exemples que nous venons d'en donner n'épuisent pas la liste. Rien de ce qui intéressait la religion catholique, sa défense et ses progrès ne lui était indifférent. Elle ne se bornait pas, loin de là ! aux œuvres de piété et à la surveillance de l'orthodoxie. Elle était par-dessus tout une société charitable; et cependant ce ne serait pas la caractériser complètement que de l'appeler une Société de Saint Vincent de Paul sous saint Vincent de Paul lui-même. Elle embrassait une multitude d'œuvres où elle devançait de bien loin certaines initiatives de notre époque.

Digitized by Google

Pour les définir, son historien le plus récent a dû agrémenter ses sommaires de toutes sortes d'appellations empruntées au monde actuel de la bienfaisance : secrétariat du peuple — société des prisons, — les amis de la jeune fille, — ligue contre la pornographie et contre la licence des rues..... Il aurait presque pu ajouter : syndicats jaunes ; car M. de Renty, ayant entendu parler d'un cordonnier qui se donnait corps et âme aux intérêts spirituels de ses camarades, voulut le connaître, se lia intimement avec lui, l'aida à obtenir la maîtrise et fonda enfin, avec son concours, un cercle de compagnonnage chrétien. Une bonne partie de la corporation des tailleurs suivit l'exemple, et la compagnie du Saint-Sacrement constitua M. de Renty protecteur officiel de ces groupes.

Sans prolonger davantage cette digression, n'en savons-nous pas assez pour être convaincus qu'une telle association dût venir en aide au P. Eudes ? A la vérité, son nom n'est pas prononcé — à notre connaissance du moins — parmi les membres actifs de la Compagnie ; mais l'étroite et constante amitié qui l'unit aux trois derniers personnages ne doit laisser aucun doute, et, si l'on conjecture qu'il dut être un des plus soucieux de ne jamais compromettre l'association en divulguant ses efforts, nous n'aurons point à y contredire. Nous voyons aussi dans les documents mis au jour, que la nièce de Richelieu, la duchesse d'Aiguillon, première bienfaitrice de l'œuvre du P. Eudes, dont elle suivait les missions avec enthousiasme, d'après ce qu'elle dit elle-même à Mgr Cospéan, fut dénommée successivement « la bonne amie de la Compagnie du Saint-Sacrement,... son bailleur de fonds ». Elle était mêlée à toutes ses créations, soutenait ses missions en Barbarie et en Orient. Un peu plus tard, elle devait

Digitized by Google

réunir les membres chez elle quand les mauvaises dispositions de Mazarin commencèrent à les émouvoir. Il est donc bien certain que les premières subventions qu'elle fit à la Congrégation de Jésus et Marie durent être connues et approuvées des directeurs de la « Cabale ». Enfin, dans certaines pièces retrouvées aux archives départementales du Calvados, on a pu lire la phrase suivante[1] : « Sans le secours d'une société puissante qui la protégeait, cette nouvelle congrégation aurait été détruite dès sa naissance ». Ainsi M. de Bernières n'agissait pas seul en faveur de l'œuvre, pas plus que Mgr Cospéan, pas plus que M. de Renty. La certitude de cette collaboration ne diminue personne, je dirai même qu'elle grandit les uns et les autres. Quand on a découvert les procès-verbaux de l'association, on a essayé un instant de rabaisser le rôle de saint Vincent de Paul. On s'est demandé si de toutes ces créations qu'on avait si longtemps attribuées à son inspiration personnelle, l'honneur ne devait pas revenir en grande partie à la ligue secrète. L'honneur en revient à lui et à elle. Ni le génie des grands hommes, ni la gloire des saints ne consistent à se passer de moyens d'action et d'auxiliaires[2]; elle consiste au contraire à en trouver, à en inventer, à en grouper le plus possible, mais de manière à les avoir bien en main et à les diriger vers les fins voulues. Martine nous dit très clairement à plusieurs reprises que le P. Eudes savait confier ses projets à ses illustres amis, qu'il les avait consultés et que c'est bien sur ses ouvertures à lui qu'ils étaient entrés dans ses vues. C'est donc lui, encore une fois, qui a eu l'initiative ; mais à ce mérite s'ajoute celui d'avoir gagné

1. V. R. Allier, p. 239.
2. Voir ma *Psychologie des Grands Hommes*, ch. v.

Digitized by Google

à sa cause des âmes si nobles et si désintéressées. Tout ce que nous avons vu, tout ce que nous verrons encore de la suite de ses idées et de l'enchaînement de ses desseins est de nature à nous le confirmer de la façon la plus évidente.

*
* *

La vie des grands fondateurs présente le plus souvent un attrayant mélange d'esprit pratique et de mysticisme. C'est le mysticisme qui les rend si hardis pour la cause de Dieu ; c'est leur esprit pratique qui leur fait éviter les pièges et qui leur assure finalement le succès de ce que leur enthousiasme leur a suggéré. Presque tous voient aussi leur ardeur entretenue, leur confiance encouragée, leur finesse aiguisée par la collaboration d'une femme non moins avisée et non moins sainte. Serait-ce que la femme *ne veut pas* connaître les difficultés, que par conséquent elle n'admet pas les objections et qu'elle force à aller de l'avant? Serait-ce au contraire qu'elle voit mieux certaines petites choses qui échappent à la vue plus étendue de celui qu'elle conseille? Peu importe. Tantôt elle obéira, tantôt elle fera céder à une inspiration mystérieuse dont elle ne se rend pas bien compte elle-même. Ce qu'il y a de sûr, c'est que saint Vincent de Paul a eu l'aide de Mlle Legras, que M. Olier eût fait beaucoup moins sans la Mère Agnès et sans Marie Rousseau, que saint Pierre Fourier ne put se passer d'Alix Leclerc pas plus que saint François de Sales de sainte Chantal. Quant au P. Eudes, il a écrit dans son mémorial : « En cette même année 1641, au mois d'août, Dieu me fit une des plus grandes faveurs que j'aie jamais reçues de son infinie bonté ; car ce fut en ce temps que j'eus le bonheur de connaître la sœur Marie Desvallées, par laquelle sa douce Majesté

Digitized by Google

m'a fait un grand nombre de grâces très signalées. Après Dieu, j'ai l'obligation de cette faveur à la très sainte Vierge Marie, ma très honorée Dame et très chère Mère, dont je ne pourrai jamais assez la remercier. Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle. Vous l'avez fait ainsi parce que vous l'avez voulu de la sorte. » Le ton seul de ces paroles nous annonce que nous touchons, sans y pénétrer, à la partie supérieure et vraiment surnaturelle qui est, il faut bien s'en accommoder, au fond de la vie de tous les saints; mais nous ne mettons pas pour cela le pied dans le rêve et dans la chimère. Rappelons-nous que c'est en cette même année 1641 que le Vénérable fait remonter les trois projets dont il commença dès lors l'exécution. Le rapprochement ne saurait être pris à la légère puisque avec cette année 1641, nous remontons au delà des temps de l'entretien avec Richelieu et avec les membres de la Compagnie du Saint-Sacrement.

Celui auquel, dans la première page de cette étude, j'empruntais comme une définition du P. Eudes, me dit aussi son mot bref sur Marie Desvallées : « Elle a été la fleur de sa vie ». Fleur rustique, fleur aux parfums peu amollissants, fleur de calvaire, serait-il encore plus juste de dire. D'abord, et ceci s'accorde bien avec le caractère du P. Eudes, — ce n'était pas une de ces grandes religieuses qui, sorties de familles aristocratiques, avaient conservé, sous la bure et sous leurs instruments de pénitence, une si grande partie de leur grâce et de leur fierté. « Sœur Marie Desvallées », comme l'appelle son saint ami, était une brave fille du peuple qui n'appartint jamais à aucune congrégation proprement dite. Elle fut seulement — et de là le nom de Sœur qui lui fut conféré — la première tertiaire du Saint Cœur

Digitized by Google

de Marie, société que, de concert avec elle, le P. Eudes institua un peu plus tard, en 1647, croit-on[1]. Si nous n'avons pas à scruter ici le cas de Marie Desvallées et à juger les phénomènes extraordinaires qui ont tant fait disserter sur elle, nous ne pouvons néanmoins nous abstenir d'en parler en raison de toutes les calomnies qu'elle attira sur le P. Eudes et de la conduite que ce dernier sut tenir à son égard.

Elle était née en 1490, à Saint-Sauveur-Lendelin (diocèse de Coutances), dans une pauvre chaumière de laboureurs. Ses parents l'avaient élevée sans plus de souci des choses religieuses qu'on n'en avait dans le pays. Son père étant mort, elle vécut et surtout souffrit dans la misère. Elle souffrit plus encore des brutalités d'un beau-père et des infamies d'une famille où elle s'était placée comme domestique, puis des autres infamies d'une famille où, de guerre lasse, elle avait cru pouvoir se réfugier. Dans cette période il semble bien, en s'en tenant, non aux assertions, en sens inverse, des panégyristes et des pamphlétaires, mais aux faits, qu'il y eut vraiment un contraste touchant entre l'innocence naturelle, les élans pieux, la candeur un peu naïve, la simplicité de cette jeune fille et le mélange de violences et d'impuretés qu'elle traversa. Son imagination et ses sens en furent ébranlés violemment, son cœur ne le fut pas. Il faut même croire que la vitalité de sa foi prit comme des allures captivantes; car, au lieu d'être diminuée par les exemples qu'elle eut sous

1. Voyez Adam, *Le mysticisme et la Renaissance*, ou Marie des Vallées. Paris, Poussielgue, p. 146. — Ce tiers ordre était, comme les autres, composé de laïques restant dans le monde pour s'y livrer à des œuvres charitables; dans celui-ci seulement on n'admettait que des vierges ou des veuves, point de personnes mariées.

Digitized by Google

les yeux, ce fut elle qui convertit son beau-père et la femme adultère qui l'avait recueillie.

Si on ne croyait pas beaucoup, autour d'elle, à Jésus-Christ et à sa Mère, en retour, nous l'avons vu, on croyait terriblement à la sorcellerie, à la magie, aux maléfices. C'était une véritable épidémie. Rien d'étonnant à ce qu'une jeune fille déjà malheureuse en subit une sorte d'imprégnation comme on subit celle des influences qui prédisposent à tout autre genre de maladie. On raconte donc, et le Vénérable lui-même l'expose, qu'un jeune homme, irrité de ses refus, la poussa un jour dans la foule, que, surprise et effrayée, elle tomba tout à coup en pâmoison et que, dès lors, pendant trois ans, elle souffrit nuit et jour dans tout son corps sans qu'aucun remède humain pût la soulager. Tout le monde la considéra dès lors comme possédée, et tout ce qu'on fit de barbare pour s'en assurer (les contemporains nous donnent à ce sujet les détails les plus réalistes) ne pouvait que lui en donner certaines apparences.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps à ce point de départ. On peut le juger comme on voudra. La doctrine des saints et la doctrine de l'Église sont que le caractère initial de ces phénomènes extraordinaires importe peu ; ce qui importe, c'est l'usage qu'en fait le sujet. L'orgueil altère et empoisonne les élans qui semblaient tout d'abord émaner de la plus haute et de la plus pure des origines. L'amour vrai, l'humilité, la vaillance, transforment en états méritoires et saints les pires misères corporelles, de quelque nature qu'elles soient, dans quelque partie de l'organisme qu'elles aient fait d'abord élection[1].

1. Dans ce second cas, il reste bien des phénomènes nerveux, des symptômes d'hystérie si l'on veut; mais la courbe

Digitized by Google

Or, comment Marie Desvallées jugeait-elle ses propres états ? D'après son directeur, le voici : « Pourquoi suis-je possédée et d'où cela vient-il ? Je sais bien que la résistance spirituelle a, pour ainsi dire, imposée à la suite des états complexes du sujet, ne permet plus de voir là cette hystérie vulgaire où toutes les facultés sont désagrégées, où toute la noblesse de l'âme a sombré dans un ennui égoïste. Dans le domaine des idées, Pie IX rappelait un jour que telle proposition hérétique chez un hérétique ne l'était pas chez un orthodoxe. Cette formule ne peut sembler naïve qu'aux naïfs ; elle est profonde pour ceux qui veulent aller au fond des choses. C'est bien ainsi qu'on trouve dans saint Augustin et même dans saint Paul des propositions qui sont devenues jansénistes chez les jansénistes, mais seulement chez eux. Il en est de même dans l'ordre des faits. Tel phénomène incontestablement hystérique chez une hystérique n'est plus hystérique chez une personne qui ne l'est pas.... Et à quoi reconnaîtra-t-on qu'elle l'est ou qu'elle ne l'est pas? Un docteur, qui discourait, il y a peu de temps, à l'École des Hautes-Études et qui prétendait mettre hors de doute l'hystérie de sainte Thérèse, posait deux propositions : 1° il n'y a point de phénomène qui, à lui seul, puisse déceler sûrement l'hystérie ; 2° il n'est pas de phénomène, si insignifiant fût-il aux yeux des profanes, qui, par l'aspect sous lequel il se présente, ne puisse la révéler à un observateur expérimenté ; et il donnait en exemple — non pas la sputation, ce dont je suis étonné — mais l'éternuement. Soit ! Ces deux propositions sont très intéressantes. On peut en déduire que ce n'est pas de tel phénomène isolé qu'il y a lieu de conclure au caractère de l'ensemble, mais du caractère de l'ensemble qu'il faut conclure à la nature essentielle des symptômes.

Or, dans un être qui lutte contre les attelntes d'une maladie dite nerveuse, où sera le caractère dominateur, où sera la caractéristique de l'ensemble, sinon dans la maîtrise que la personne sait ou non conserver sur ses dispositions, sur ses sentiments, sur ses croyances, sur ses résolutions ? L'école stoïcienne disait déjà que ce qui importe, ce ne sont ni nos sensations, ni nos imaginations, — elles ne dépendent pas de nous, — mais l'usage que nous en faisons. A plus forte raison le chrétien doit-il tenir un pareil langage (voyez à ce sujet la *Psychologie des saints* et *la Vie de sainte Thérèse*, dans cette même collection).

Digitized by Google

que je ne me suis pas donnée à l'esprit malin; je suis bien assurée que mes parents ne m'y ont pas donnée, car je ne leur ai jamais donné sujet. C'est donc Dieu qui l'a voulu ainsi.... C'est Dieu même qui a choisi pour moi cet état comme celui qui m'est le plus propre pour mon salut. C'est pourquoi je l'accepte de tout mon cœur; et, pour l'amour de celui qui me l'a donné, j'y veux vivre et mourir si tel est son bon plaisir....[1] »

Mais une épreuve plus grave l'attendait. Mise bientôt par l'esprit malin dans l'impossibilité physique de communier, elle fut retenue trente-six années environ dans ce pénible état, que l'évêque diocésain eût lui-même l'occasion de constater, ses désirs de communier étaient ardents; sa résignation fut d'autant plus admirable : elle souffrit tous les tourments de la damnation, mais elle les acceptait comme victime pour épargner à d'autres la damnation réelle et irrémissible. Au témoignage d'un pieux archidiacre d'Évreux, qui l'avait bien connue, M. Boudon, elle s'abstenait elle-même, — comme font les saints et comme ne font pas les visionnaires, de juger la nature et l'origine de ses états. Elle s'en remettait de tout point au jugement de l'Église, et c'était là précisément ce qui lui valait l'admiration de ceux qui, comme le P. Eudes et avec lui, l'étudiaient pleins d'étonnement. Après l'avoir vue et entendue, le Vénérable avait consigné ses observations et ses hypothèses (il a lui-même bien insisté sur ce point); mais il n'a rien conclu, et finalement — c'est ici ce qui nous importe le plus — il a été couvert aussi bien par sa

1. Extrait de la *Vie admirable de Marie Desvallées*, travail manuscrit du P. Eudes, dont une copie incomplète a été conservée à Québec. Voir Boullay, *Vie du vénérable Jean Eudes*, I, 340 et Adam, *ouvr. cité*, 197.

Digitized by Google

propre prudence que par le jugement des autorités catholiques. Si, au milieu de ses tourments mystérieux, mais acceptés avec un esprit de foi très clair et très pur, la pauvre fille eut des révélations, si elle eut comme la vision des principales œuvres à créer, elle les transmit au P. Eudes, et celui-ci put s'en inspirer. Pourquoi? parce qu'il les voyait très conformes au bien des âmes et parce que, celle qui les lui communiquait, il la jugeait par son héroïque résignation. La nature apparente des phénomènes qu'elle éprouvait resta toujours pour lui très difficile à pénétrer; l'excellence de ses conseils et la beauté de sa foi et de son courage ne lui parurent jamais douteuses. Qu'elle fût dans une période de souffrances, ou qu'elle fût — ce qui lui arriva — « dans un état portant tous les traits de l'enfance » ayant sur son visage la simplicité, la douceur ou la gaieté d'une enfant privée en apparence de l'usage de la raison, elle répondait néanmoins solidement, dit le P. Costil, lorsqu'on l'entretenait des choses qui regardaient le service de Dieu.

Elle s'expliquait alors par des allégories, par des emblèmes, mais dont ceux qui étaient habitués à elle n'avaient aucune peine à pénétrer le sens profond.

Dès lors, celui qui l'approchait si souvent devait incliner à ressentir pour son attitude à son égard un respect attentif, ému, comme devant quelque chose d'auguste et probablement de surnaturel.

En définitive, les libelles et les pamphlets grossiers eurent beau se multiplier. Lorsqu'un ecclésiastique ou un docteur d'autorité passait par Coutances, on le priait d'examiner Marie, et la conclusion était toujours la même : que la vertu et la confiance de cette fille étaient, en toute supposition, admirables. Il était difficile de ne pas élever sur cette base une croyance à

Digitized by Google

son inspiration surnaturelle. Jusqu'à la fin et même après la mort de Marie Desvallées, ce fut là le double jugement, très affirmatif dans l'une de ses parties, suspensif dans l'autre, que portèrent, après le P. Eudes, des religieux distingués (comme les PP. Cotton et de St-Jure) et finalement Mgr Auvry. Quand elle mourut, le Père écrivit (2 mars 1656) à M. Manchon : « Il a plu à Dieu nous ôter ce que nous avions de plus cher en ce monde, qui était notre chère sœur Marie », et il lui rendait ce rare témoignage : « Je l'ai confessée trois fois en ces derniers huit jours et ai recherché et examiné soigneusement sa vie ; mais je puis assurer avec grande vérité que je n'ai pas trouvé le moindre péché véniel dans sa vie de 67 ans. » Aussi, plus tard, dans son testament, le P. Eudes écrira-t-il : « Je vous supplie de m'enterrer avec le scapulaire et le saint rosaire que la sœur Marie Desvallées m'a donnés ». Ce sentiment était si bien partagé qu'on se disputa la dépouille de la défunte. Elle avait demandé à être enterrée dans la chapelle du séminaire. On lui donna sépulture dans l'église Saint-Nicolas. Mais trois ans plus tard, le 15 décembre 1658, Mgr Auvry signait à Paris plusieurs sentences. Dans l'une, tout en faisant défense de publier aucun miracle extraordinaire sur le fait de Marie Desvallées ni de distribuer d'elle aucune relique, sans sa permission, il rendait hommage une fois de plus à toutes ses vertus, mais réservait au Saint-Siège apostolique l'appréciation des grâces extraordinaires qu'il y *avait sujet de croire* qu'elle avait reçues de Dieu. Dans l'autre, faite « au Palais de l'Éminentissime cardinal Mazarin », il autorisait le transfert de son corps dans l'église des prêtres du séminaire, parce que, disait-il, « la défunte a mis et posé la première pierre de l'église dudit séminaire lors de la

Digitized by Google

construction d'icelle ». Certes, pour cette simple tertiaire, si suspectée, si calomniée, si raillée, abreuvée de tant de souffrances et d'avanies, sans autre éducation que celle du catéchisme, l'honneur avait été grand de poser matériellement la première pierre d'une si importante construction. Il fallait que ceux qui la connaissaient eussent singulièrement apprécié la valeur de ses prières. Ne peut-on dire qu'il y avait là un symbole de la grande part qu'elle prit aux créations du P. Eudes et qu'elle-même fut une de ces pierres mystiques qu'on retrouve toujours, placées avec une humble foi, dans la partie obscure et cachée de tout solide établissement ?[1]

1. Comme il subsiste dans les bibliothèques publiques un assez grand nombre de manuscrits d'esprit très divers sur Marie Desvallées, il est bon de prémunir les curieux qui risqueraient de lire avec étonnement bien des phrases attribuées au P. Eudes et extraites, dit-on, de ses écrits. Voici, en effet, une protestation qu'il fut amené à faire lui-même, de son temps.

« Toutes les autres choses qui sont dans votre lettre sont aussi très fausses, ainsi que d'autres semblables dont on a farci un libelle diffamatoire, qu'on a fait contre moi, qui est plein de choses tirées des écrits que j'ai faits de la vie de cette bonne fille. Mais on a usé comme font les protestants de livres catholiques, prenant seulement les objections et laissant les réponses à part. Ainsi l'auteur de ce libelle a pris ce qu'il y a de difficile et qui peut choquer dans la lecture de ces écrits, touchant la sœur Marie, sans y ajouter les éclaircissements que j'ai donnés. Outre cela, il a encore inséré plusieurs choses ridicules, qu'il a prises en d'autres écrits que je n'ai pas faits. » (Lettre à M. Trochu, datée de Caen, 2 janvier 1675).

Ces éclaircissements du P. Eudes n'ont malheureusement pas pu être retrouvés tous.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

L'ÉTABLISSEMENT DES SÉMINAIRES ET DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS ET MARIE. — LA SUITE DES MISSIONS.

Une fois sa décision prise et exécutée sans aucun bruit, sans aucune ostentation, le P. Eudes n'était pas homme à reculer. Il ne devait pas plus céder aux menaces et aux calomnies qu'aux avances et aux promesses tardives. Un libelle du temps crut naïvement servir l'Oratoire et discréditer celui qui le quittait, en racontant ce qui suit[1] : « Les supérieurs firent tous leurs efforts pour le rappeler incontinent après sa sortie et expédièrent pour cet effet un ordre, en date du 28 mai 1643, pour le convier de se rendre dans la maison de Caen, pour y vivre et travailler avec les autres prêtres de l'Oratoire. Le P. Bourgoing, qui en était général, lui fit toutes les offres imaginables pour lui donner moyen de travailler selon ses lumières et inclinations sans quitter sa congrégation. Il lui promit de le laisser toujours dans les emplois des missions, des conférences ecclésiastiques et des séminaires, sans le pouvoir tirer de Normandie où il paraissait être attaché ; de le donner à Mgr l'évêque de Bayeux qu'il témoignait vouloir servir pour être entièrement à lui et travailler sous sa

1. Donné par Martine, I, 152.

Digitized by Google

conduite et dans son diocèse. En un mot, ce général fit tout ce qu'il put, comme un très charitable père, pour retirer un enfant qu'il aimait d'une voie d'erreur et d'illusion qu'il lui voyait prendre. »

De pareils retours ne sont possibles que quand il s'agit d'un coup de tête passager, et alors même ils n'ont rien d'avantageux pour personne. Ici la séparation franche valait assurément mieux que cette offre de compromis où l'on ne savait plus trop si le supérieur général de l'Oratoire allait commander ou obéir. Le P. Eudes fit donc bien ce qu'il fit. Avec ses six collaborateurs il resta installé dans la maison qu'il avait louée.

Ce n'était pas seulement un séminaire de prêtres ordinaires qu'il entendait établir là ; c'était une congrégation nouvelle, la congrégation de Jésus et Marie qu'il fondait. Elle devait être constituée comme l'Oratoire et comme Saint-Sulpice, « sans autres vœux solennels que ceux du baptême et du sacerdoce ». Elle devait cependant avoir son caractère à elle, tout empreint des dévotions que le Vénérable allait s'efforcer de faire agréer par l'Église. Le public était si rempli du souvenir des grands succès remportés par le fondateur dans ses missions, qu'il n'appelait sa maison que de ce nom : la Mission. De fait, le P. Eudes entendait bien allier à la formation de ses jeunes prêtres les exercices, si utiles pour eux-mêmes, de missions nouvelles ; et ainsi, formations sacerdotales, propagation d'une dévotion choisie, missions populaires, les trois choses devaient aller de front.

Aussi, à peine installé, sa chapelle à peine meublée par les soins de Mme de Budos et de quelques bernardines, sans se préoccuper de rédiger des constitutions et des règles complètes, se contentant d'inau-

Digitized by Google

gurer les études et les pratiques de piété, il repartit donner lui-même des missions.

Il en prêcha successivement deux à St-Sauveur-le-Vicomte et à Valognes. Le succès allait tellement en grandissant que les récits de prodiges, comme celui d'un orage écarté de l'assemblée à la seule parole du prédicateur, commencèrent dès lors à circuler. A Valognes il fut vivement secondé par l'un de ceux qui l'avaient suivi au séminaire, le P. Manchon. Ces missions étaient à peine terminées qu'il rentrait à Caen pour s'occuper tout à la fois de la fondation de Notre-Dame du Refuge et de l'affermissement de sa propre congrégation.

Nous disons cette fois « de sa congrégation » ; car le développement qu'il voulait lui donner était nécessaire pour pouvoir fournir à l'établissement qu'il projetait d'autres séminaires en dehors du diocèse de Bayeux. Pour donner cette extension à son œuvre, il lui fallait l'approbation de Rome. Aussi se mit-il en devoir de préparer les démarches nécessaires. Il savait qu'elles ne pouvaient être que longues. L'évêque de Coutances, Mgr Matignon, et surtout Mgr d'Angennes, évêque de Bayeux, — qui s'était si bien prêté à ses désirs, — étaient résolus à le seconder de tout leur pouvoir. L'un et l'autre écrivirent au Pape Urbain VIII et s'exprimèrent sur le compte du fondateur dans les termes les plus élogieux. « Il y a huit mois, écrivait, le 22 octobre 1643, Mgr d'Angennes[1], j'ai établi à Caen, ville de ce diocèse, un séminaire sous le titre de *séminaire des prêtres de la congrégation de Jésus et Marie*, et il a été confirmé par lettres royales. J'ai voulu par là donner à ceux qui allaient

1. Lettre retrouvée aux Archives de la Propagande.

Digitized by Google

être ordonnés prêtres et admis au gouvernement des âmes la possibilité de s'instruire, auprès de prêtres d'une probité et d'une science éminentes, de la manière d'administrer saintement les sacrements et d'accomplir avec décence les rites sacrés. Enfin, pour leur permettre d'acquérir la dignité et l'aptitude nécessaires à l'exercice régulier de leur charge, j'ai placé à la tête de ce séminaire le susdit maître Jean Eudes[1]. Avec lui, ceux qui désireront travailler à leur propre perfection et au salut d'autrui auront sous la main un maître qui, n'étant lié par aucun vœu, jouit des mêmes droits, vit sous les mêmes lois que les autres prêtres.

« Toutefois, sa charité et celle de ses associés ne se renferment pas entre les murs du séminaire. Ils se mettent entièrement à la disposition de nos révérendissimes seigneurs les évêques pour faire des missions, des curés pour entendre les confessions, et des fidèles pour les multiples besoins de leur piété, je l'ai constaté en maintes occasions. Tous leurs emplois tourneront, je l'espère, à la plus grande gloire de Dieu et à l'édification de l'Église si la bénédiction apostolique les consolide et les confirme.... »

Une période nouvelle commence ici dans la vie du Vénérable, celle des démarches, des explications, des luttes contre les intrigues, toutes choses que les fondateurs ne peuvent pas ne pas connaître. Les difficultés devaient encore être accrues par l'orientation qu'allait prendre la politique française. Richelieu était mort: Louis XIII l'avait suivi de près. Anne d'Autriche allait subir malgré elle l'ascendant de Mazarin, et celui-ci avait si bien commencé sa réaction regret-

1. Il venait de faire un très grand éloge de ses missions.

Digitized by Google

table contre les premières réformes religieuses de son prédécesseur, qu'il avait cessé de convoquer le conseil de conscience; Mgr Cospéan était renvoyé dans son diocèse et saint Vincent de Paul mis à l'écart. C'était pour le P. Eudes une raison de plus de s'assurer des dispositions de la Cour à son égard. Il s'y rendait en personne[1], en même temps qu'il faisait parvenir sa supplique au Souverain Pontife.

A Paris, c'est à peine s'il obtint ce qu'il sera plus bref d'appeler de l'eau bénite de Cour. Aussi eut-il un instant l'idée de s'allier à une congrégation analogue à la sienne. On l'appelait la congrégation du Saint-Sacrement (c'est le titre qui lui est donné dans la lettre d'approbation de l'évêque de Valence du 16 janvier 1639); elle était autorisée par le Saint-Siège. Elle ne fondait, il est vrai, que des séminaires et collèges; mais, une fois qu'on aurait bénéficié des grâces et des pouvoirs qui lui étaient assurés, on pourrait sans doute étendre et perfectionner son œuvre. Telle était vraisemblablement l'idée du P. Eudes, et l'on peut encore supposer qu'il était encouragé par la *Compagnie* du Saint-Sacrement dont le chef de la *congrégation* du même nom, Mgr d'Authier de Sisgau, avait tout à fait « l'esprit » et possédait pleinement la confiance, est-il dit dans les procès-verbaux de la célèbre « Cabale ». Cette tentative pourtant n'eut pas de suite.

N'ayant plus rien à faire à Paris pour le moment, le Vénérable, qui n'était jamais inactif, s'en alla donner une mission à Honfleur, à la plus grande joie de son saint protecteur et ami Mgr Cospéan. Son zèle

1. En compagnie du P. Manchon, et laissait la garde du séminaire au P. Mannoury, qu'il allait bientôt envoyer à Rome.

Digitized by Google

apostolique recevait en même temps une double consolation. Au mois de janvier 1644, l'évêque de Bayeux le nommait supérieur de la Congrégation; au mois d'août suivant, un riche gentilhomme, M. Blouet de Than, apportait à l'œuvre le don de la plus grande partie de sa fortune et le don de sa propre personne. Du côté de la Normandie tout allait donc bien. Du côté de Rome il n'était encore venu que des lettres dilatoires demandant des suppléments d'information. Puis le Pape Urbain VIII venait à mourir. Il semblait que tout fût à recommencer.

C'est à cette époque — vers la fin de 1644 — que s'éleva contre le Vénérable une tempête de calomnies, d'insultes, de pamphlets. Elle était bien destinée à se continuer ou à se renouveler périodiquement pendant une douzaine d'années; mais elle prit alors une violence peu commune. Il n'eut pas seulement contre lui, en cette heure pénible, les hommes dont il attaquait les vices ou troublait l'incrédulité, les jansénistes dont il démasquait déjà l'hérésie. Nombre de prêtres se joignirent à ceux qui le traitaient d'ambitieux, de charlatan. Les donations qu'il avait reçues excitaient des jalousies ardentes : on l'accusait d'avoir attiré à lui le jeune Blouet de Than dans des vues exclusivement intéressées. Des amis ne manquèrent pas de lui trouver des torts et, ce qui lui fut le plus douloureux, M. de Renty lui-même — un instant bien court, il est vrai — sentit sa confiance ébranlée par tant d'attaques; il se détourna du serviteur de Dieu. Fort heureusement, M. de Renty revint vite de son erreur, et il unit ses efforts à ceux des communs amis demeurés fidèles sans broncher. Tel avait été, en première ligne, Mgr Cospéan, qui lui écrivait : « Je vous conjure dans le Seigneur de me mander clairement, ouvertement,

Digitized by Google

qui sont ces calomniateurs qui clabaudent contre vous ou plutôt contre le Saint-Esprit même, auteur de la grâce. Je soupçonne, mon très cher fils et mon Père, que ce sont ceux auxquels vous vous êtes opposé dans votre belle défense de la vérité. Je vous supplie donc de me les faire connaître afin que mon soupçon cède enfin à la vérité. Bon Dieu! quels hommes! »

Le Vénérable avait bien besoin d'être ainsi soutenu. Si sa congrégation et son séminaire paraissaient établis, ils n'avaient pas encore ce gage de durée qu'il recherchait prudemment dans la vérification, par le Parlement, des lettres patentes du roi[1], dans l'approbation de l'Assemblée générale du clergé de France et surtout dans l'approbation de la Cour de Rome. Pour mieux mériter ces faveurs, il rédigeait les constitutions et les règles de sa Compagnie, divisées en vingt chapitres. Il est superflu d'analyser ici toutes les prescriptions chrétiennes et sacerdotales qu'elles contenaient, tous les exercices de piété qu'elles recommandaient, bref tout ce qui ne peut pas ne pas se retrouver dans toutes les constitutions de même nature. Il est important toutefois de rappeler comment le Vénérable insistait sur la dévotion de Jésus et Marie, de Jésus aimé dans sa mère, de Jésus servi et adoré par le culte même rendu, avec une piété particulière, à sa mère. Déjà les deux grands hommes de l'Oratoire avaient infusé dans la tradition scholastique une vie nouvelle par leur dévotion à la fois si raisonnée et si ardente à l'Incarnation et aux grandeurs de Jésus. Tout en con-

1. Cette vérification était nécessaire pour que les fondations faites dans les trois dernières années ne devinssent point caduques. Certaines donations n'avaient été faites que sous les conditions que ces formalités seraient heureusement accomplies; or, ces délais étaient sur le point d'expirer.

Digitized by Google

servant la sublimité de ces élans, leur élève les adoucissait encore et, en un sens, les humanisait par son attention à recommander l'imitation de la Sainte-Famille. Les règles qu'il rédigeait alors contiennent à ce sujet des prescriptions détaillées.

Pendant qu'il travaillait ainsi, ses amis agissaient. Mgr Cospéan surtout ne se ménageait pas. Il écrivait à son collègue de Bayeux, Mgr d'Angennes : « Cette affaire est de telle conséquence pour la gloire de Dieu et pour l'avantage de son Église que nous ne devons rien épargner pour en procurer l'heureuse issue. C'est pourquoi je vous supplie, monseigneur, de trouver bon que la requête soit présentée au Parlement en votre nom, comme les Lettres y ont été obtenues. » D'autre part, ayant un ami personnel dans la personne d'un avocat au Parlement de Rouen, M. d'Anfreville, il était plus pressant et plus éloquent encore auprès de lui.

« Le P. Eudes, qui est un vrai saint et que l'on peut bien nommer, à mon avis, l'apôtre de la Normandie, a établi un séminaire à Caen, par l'ordre et l'autorité de Mgr de Bayeux et obtenu du roi des lettres pour cet établissement, qu'il est question maintenant de faire enregistrer au Parlement. Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien hâter votre assistance et de me faire l'honneur de croire que le séminaire dont je vous parle n'est pas d'un ordre nouveau, ni de l'invention d'aucune personne particulière, mais ordonné par les Conciles de Trente et de Rouen, par la volonté même et les commandements de nos rois, et que d'ailleurs le P. Eudes a fait dans toute la Normandie des fruits si grands et si extraordinaires que personne ne le saurait croire, s'il ne les a vus comme nous qui assurons, en conscience, qu'il n'y a rien, en ce procédé, de plus apostolique ».

Digitized by Google

Malgré ces appuis et celui — non moins consciencieux — de Mgr d'Angennes, la requête ne réussit pas pour le moment. A Paris, le Vénérable avait été plus heureux près d'Anne d'Autriche, non sans difficultés cependant; car l'Oratoire avait adressé à la Régente une longue et diffuse remontrance pour lui signaler les efforts ambitieux du P. Eudes comme tendant à un démembrement de la Compagnie. Un instant ces insinuations avaient produit quelque effet. Par bonheur saint Vincent de Paul qui n'avait pas perdu son crédit chez la reine mère intervint près d'elle, il lui fit voir les choses sous un meilleur jour: bientôt elle remettait au Vénérable une nouvelle autorisation par acte authentique, que le nonce approuvait sur l'original à lui présenté [1].

Moins heureuse, à certains égards, fut la requête à l'Assemblée générale du clergé de France de 1655. Il est vrai que ne purent y assister ni Mgr d'Angennes, à cause de son grand âge, ni Mgr Cospéan à cause de sa disgrâce auprès de Mazarin. Ici s'offrent à nous quelques documents d'un intérêt particulier. Le requérant avait en effet envoyé à l'Assemblée un plan assez détaillé de sa fondation, avec un exposé de sa méthode et un aperçu de ses projets. Il débutait ainsi :

« Les prêtres du séminaire de Caen érigé par l'autorité et conduite de Mgr l'évêque de Bayeux, humblement prosternés aux pieds de Vos Grandeurs, les supplient... de vouloir protéger, favoriser et promouvoir le dessein de leur séminaire, qui n'est autre que de prêtres entièrement consacrés à vos services et conduites, sans aucune réserve; et ce, conformément aux

1 Voyez Boullay (II, 151) qui rectifie sur ce point une erreur de Martine.

Digitized by Google

saintes intentions des saints conciles et des assemblées provinciales et générales, et même aux ordonnances de nos rois. Le saint Concile de Trente, le Concile de Rouen, le décret de l'Assemblée de 1625, les États de Blois, l'ordonnance de Melun et tous les grands prélats[1] ont toujours jugé l'érection de tels séminaires nécessaire : premièrement pour l'instruction des prêtres sur ce qui regarde les choses ecclésiastiques et leur piété intérieure; deuxièmement pour faciliter le secours aux paroisses; troisièmement pour faciliter les missions aux peuples; et enfin, pour faire beaucoup d'autres choses nécessaires dont chaque évêque a besoin pour sa conduite sur les prêtres ».

La requête exposait ensuite toute la manière de vivre des séminaires « laquelle est premièrement de dépendre en tout et partout de la conduite de l'évêque ». Pour tant insister sur ce point, comme sur cet autre que lui et ses collaborateurs n'étaient que prêtres, il avait des raisons auxquelles les circonstances donnaient un poids tout particulier. Les évêques étaient généralement en défiance contre les offres des communautés, parce qu'ils redoutaient de les trouver trop indépendantes. « S'ils jetèrent les yeux sur les prêtres de Saint-Sulpice, dit l'historien de M. Olier, c'est qu'ils savaient qu'ils n'étaient point érigés en congrégation[2] ». Le P. Eudes n'ignorait pas non plus que si les prêtres de Saint-Vincent-de-Paul avaient réussi auprès des évêques, c'était parce que, eux aussi, prétendaient n'être pas une congrégation au sens strict du mot et que la bulle d'Urbain VIII

1. Que de textes qui demeurent inutiles tant que n'arrivent pas les hommes d'action et tant que ne leur est pas donnée la liberté nécessaire!

2. Faillon, II, 242.

Digitized by Google

leur assignait seulement pour fin « les missions des campagnes et les exercices des ordinands, deux œuvres dont les évêques sentaient alors la nécessité et qui devaient leur rendre ces services très agréables ».

Dans toute la suite de sa requête, il a grand soin d'insister sur les services de tout ordre que son œuvre se propose de rendre aux diocèses et aux paroisses pour les confessions, les prédications, les catéchismes, le soulagement des curés, toujours « selon le bon plaisir de nos seigneurs les évêques ». Il allait cependant plus loin. Il demandait que l'Assemblée exhortât les évêques et les prêtres à l'érection de semblables séminaires. Puis il exposait que l'ensemble de ces créations aurait besoin d'unité et qu'il serait bon de reconnaître l'Assemblée pour chef de tous les séminaires. Il ajoutait, ce qui devait provoquer chez plus d'un prélat une attention un peu soucieuse et défiante :

« Quatrièmement, ladite Assemblée étant chef de tous lesdits séminaires [il conviendrait] d'ordonner qu'il y aura sous sa conduite et dépendance un autre chef qui veillera à faire observer les règlements, à secourir les maisons par une mutuelle intelligence de tous les membres et pour rendre compte de toutes choses à Vos Grandeurs et pour en recevoir toutes sortes de lois ».

Quant à l'organisation de chaque séminaire en particulier, le Vénérable mettait en lumière la nécessité de les rendre tout à fait distincts des collèges ou séminaires-collèges, en faisant ce que nous appelons aujourd'hui un grand séminaire, entièrement séparé du petit séminaire. Il allait là, dans l'esprit du Concile de Trente, contre des errements qui ont été apparemment bien tenaces, puisque tout récemment Pie X

Digitized by Google

rappelait aux évêques d'Italie la nécessité de cette séparation.

On n'a pas manqué de prétendre que le P. Eudes, dans ses instances pour obtenir une union et un gouvernement central des séminaires, pensait bien se faire attribuer à lui-même cette hégémonie. Rien ne permet de lui prêter ces vues ambitieuses, et tout concourt à nous persuader que ses relations avec saint Vincent de Paul et M. Olier ne lui permettaient guère d'en avoir la pensée. Disons enfin que la plupart de ces propositions avaient déjà été présentées en 1625 par un curé nommé Godefroy. Le rapport des commissaires de 1645 le constate expressément. Les modifications que la nouvelle requête avait introduites, visaient surtout le nombre des séminaires et l'organisation intérieure de chacun d'eux. Quoi qu'il en soit, l'Assemblée fit ce que fait presque toujours une collectivité en présence d'un plan formé par un homme seul en dehors d'elle. Après deux mois d'examen, elle se dit — suppose-t-on — qu'il eût été juste de demander l'avis des autres fondateurs de séminaires [1]. Elle élimina donc du plan ce qu'il avait de trop général; mais elle approuva et loua l'œuvre spéciale du P. Eudes. Elle lui ouvrit même des perspectives d'extension et d'agrandissement dans l'avenir.

« L'affaire mûrement examinée, l'Assemblée ayant remarqué plusieurs difficultés qui se rencontrent dans ces propositions, ne les a pas jugées convenables... ; elle est pourtant demeurée satisfaite de leur zèle qu'elle a loué, en les exhortant de continuer leur travail *dans les diocèses où ils seront appelés*, comme

1. Rien, dans les propositions du P. Eudes n'y contredisait. Il demandait qu'on unifiât, il ne proposait pas d'unifier lui-même.

Digitized by Google

ils ont fait jusqu'ici dans le diocèse de Bayeux ».

A l'époque même où l'Assemblée du clergé délibérait ainsi, le fondateur avait repris auprès du Saint-Siège et d'Innocent X les démarches interrompues par la mort d'Urbain VIII. Cette fois elles s'étendaient à la congrégation de Jésus et Marie et à celle de Notre-Dame de Charité. Elles étaient confiées au P. Mannoury, l'un des premiers auxiliaires, l'un des plus jeunes, mais aussi l'un des plus dévoués. Il était porteur d'une supplique du P. Eudes et de ses six associés : ils demandaient au Saint-Père un certain nombre de privilèges dont l'octroi aurait constitué une reconnaissance et une approbation au moins indirecte. La Propagande ne se jugea point assez éclairée, et sans nul doute elle ne se sentait pas à même de discerner ce qu'il y avait de faux dans les griefs allégués contre un homme peu connu d'elle, en somme. Elle demanda un supplément d'informations de l'évêque de Bayeux; mais presque aussitôt arriva la nouvelle, d'abord prématurée, puis exacte, de la mort de Mgr d'Angennes. Dès lors tout fut encore une fois suspendu et le P. Mannoury revint de Rome.

Tel fut l'ensemble des démarches faites à cette époque. Dire avec Martine qu'elles furent infructueuses est certainement exagéré : car la situation acquise en Normandie était assurée et l'espérance d'obtenir davantage était comme officiellement permise. En attendant, le Vénérable n'avait qu'à persévérer dans ses efforts, et c'est bien ce qu'il faisait; car pendant que le P. Mannoury était occupé de sa négociation, qu'il la préparait, l'accomplissait, la terminait, son maître donnait quelques-unes de ses plus belles missions.

Deux d'entre elles eurent lieu dans le diocèse de

Digitized by Google

Lisieux. C'est dans la première, à Estrées, qu'il opéra si merveilleusement la réconciliation de deux familles divisées depuis dix ans par des disputes tellement acharnées que plusieurs de leurs gentilshommes y avaient perdu la vie et que leurs femmes mêmes, prêtes à toutes rencontres, ne sortaient plus qu'avec des pistolets chargés. Comme l'affluence des auditeurs l'avait obligé d'aller prêcher dans les herbages, on lui fit apercevoir quelques membres de ces familles qui l'écoutaient cachés derrière des haies. Il fit alors à leur querelle des allusions si émouvantes qu'il put amener à son confessionnal d'abord l'un, puis l'autre, et qu'à force de sollicitations et d'instances pieuses il fit conclure une paix solennelle. C'était là une des victoires qu'il ambitionnait le plus, et celle-là fut une des plus mémorables.

Deux autres missions lui avaient été demandées et furent défrayées par M. de Renty dans le diocèse d'Autun où il avait des intérêts. Là encore son succès fut grand. A Conches, il obtint la réconciliation de vingt-trois familles. A Arnay-le-Duc il mit fin à quelques-uns de ces scandales de libertinage et de superstition qui allaient si souvent de pair à cette époque. L'année suivante, en 1646, il était de retour dans le diocèse de Bayeux. Il y donnait sans tarder trois missions, à Thorigny, à Beny (lieu de naissance et propriété de M. de Renty) et à Lion-sur-Mer.

Si l'empressement des peuples le payait de son zèle et consacrait ses succès, les circonstances lui apportaient ce mélange d'épreuves et de réconforts qui ne manquent ni les uns ni les autres aux hommes d'action et de courage. Les coups inévitables de la mort lui enlevaient Mgr d'Angennes, Mgr Cospéan et le frère Chrysostôme, ce moine qui l'avait tant servi auprès de

Digitized by Google

Louis XIII, de Richelieu et d'Anne d'Autriche; car c'était l'un de ces religieux que les souverains d'alors aimaient tant à employer dans des missions diplomatiques. D'autre part, le nombre de ses sujets s'augmentait par l'incorporation de deux recrues précieuses, M. Finel et M. Le Mesle. M. de Renty qui aurait voulu, comme nous l'avons vu, « se démembrer » pour le suivre partout où il allait travailler à la restauration religieuse de la France, sentait croître sa foi en lui et son ardeur pour le défendre. Il avait fait venir à Beny Marie Desvallées, l'appelant en quelque sorte à la rescousse comme une réserve puissante. C'est qu'une religieuse de Pontoise, Marie du Saint-Sacrement, fille du Garde des Sceaux de Marilhac, lui avait fait connaître, d'après une apparition qu'elle avait eue, la sainteté de Marie Desvallées. L'apparition la lui avait désignée comme « une pauvre fille qui, cachée et méprisée, traitée comme sorcière, comme insensée, coiffée en bavolet, arrêtait la colère divine ». Marie du Saint-Sacrement avait noté les paroles et la date de la révélation, mais elle l'avait tenue secrète jusqu'à ses derniers moments. M. de Renty qui avait recueilli son récit était donc bien préparé à comprendre « la pauvre fille » ; elle, à son tour, avait communiqué les promesses qu'elle disait avoir reçues de la sainte Vierge sur les deux maisons du P. Eudes : elle avait déclaré qu'il ne fallait avoir aucun souci au sujet de leur temporel, car elles auraient toujours plus qu'il ne leur serait nécessaire.

Ce développement de la foi au surnaturel dans l'âme de l'apôtre et dans celle de ses amis ne les exposait nullement à la paresse et aux abandons du quiétisme. Quand survenait une recrudescence d'attaques et de calomnies (elles étaient périodiques), M. de Renty allait

Digitized by Google

du P. Eudes qu'il consolait à ses adversaires contre lesquels il raisonnait avec une parfaite possession de lui-même. Le supérieur de l'Oratoire de Caen s'était plaint très hautement de l'appui qu'il donnait à ce transfuge. Le gentilhomme lui écrivit alors (le 3 septembre 1646) une lettre pleine de dignité, qu'on a souvent citée à juste titre comme donnant véritablement le dernier mot de cette controverse.

« Mon Révérend Père, j'ai appris, du gentilhomme qui a porté une lettre de ma part à M. de Blérancourt, que vous étiez étonné que j'écrive en faveur du P. Eudes. Je vous estime trop et j'honore trop votre sainte congrégation que je ne veux pas tarder davantage à vous éclaircir sur ma conduite. Pendant que j'ai entendu parler d'une congrégation qui pouvait avoir rapport à la vôtre, je n'ai nullement pu goûter ce dessein; mais à présent que je vois des prêtres assemblés qui désirent avec le P. Eudes, et même sans lui, servir l'Église, selon les intentions du Concile de Trente, dans un séminaire, je voudrais contribuer à cette œuvre dans tous les diocèses du monde, s'il m'était possible; et, quand vos maisons avec cela seraient multipliées au quadruple, il y aurait encore assez de besogne, sans s'arrêter et s'occuper les uns les autres. Plût à Dieu que tous prophétisassent par occasion ou autrement! Pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, c'est le principal.

« J'ai connu les grands talents du P. Eudes dans les emplois où je l'ai vu et les grands fruits que peuvent produire messieurs ses confrères : il est vrai que cela me les fait estimer, mais c'est sans rien diminuer de l'estime que j'ai des dignes serviteurs du même maître.... Ce qui m'a le plus étonné, c'est que vous dites que le P. Eudes tient tout ce qu'il sait de chez vous et qu'il le va distribuer ailleurs. Pardonnez-moi si j'ose vous

Digitized by Google

dire mon sentiment, lequel je tiens du très digne P. de Condren, que ce serait une grande grâce à la Congrégation si elle pouvait fournir quantité de bons ouvriers à l'Église et donner des membres de son corps pour utilement remplir celui qui est hiérarchique. Je sais que beaucoup d'entre vous le font sans se séparer de la congrégation; mais comme il y a toute liberté, il n'y a point de péché à le faire, ni partant sujet de blâmer celui qui a eu peut-être juste sujet de le faire. Je dis peut-être; parce que Dieu a d'autres ressorts sur les cœurs que ceux de notre portée.... »

De leur côté les prêtres du séminaire de Caen tendaient à ceux de l'Oratoire la branche d'olivier. Tout en maintenant leur droit à l'indépendance, ils offraient, pour le bien de la paix, de renoncer en faveur de l'Oratoire à une partie des libéralités dont celui-ci semblait si offusqué. Cette tentative de rapprochement resta sans résultat. Mais les travaux de l'apôtre et l'aide que lui donnait de tant de manières son auxiliaire laïque ne chômaient pas. Celui-ci préparait lui-même une mission à Nogent-le-Rotrou. Elle était immédiatement suivie d'une mission à Fouqueville dans le diocèse d'Evreux. Là, le voisinage de Rouen et de Gaillon, résidence habituelle de l'archevêque, engagea le P. Eudes à faire une démarche auprès du métropolitain de la Normandie, Mgr de Harlay, dont il avait éprouvé la bienveillance lors de sa mission de Saint-Ouen en 1642. Il lui adressa une requête extrêmement habile. Il y rappelait, de manière à se justifier, sans attaquer ni blesser personne, sa sortie de l'Oratoire. Il y expliquait clairement ce qui distinguait son œuvre de celle de ses collègues des séminaires-collèges. Il se tenait enfin tout aux ordres du Prélat, le priant de vouloir bien « confirmer cet institut provincial et

Digitized by Google

d'agréer que l'hiver ils vaquent aux exercices et l'été aux missions, afin qu'en une même année ils montrent la théorie et la pratique ; outre les services continuels qu'ils rendent aux paroisses sous messieurs les curés ; et ....protestent non seulement de ne vouloir jamais faire instituer à part de celui desdits séminaires, ni reconnaître jamais autres supérieurs que Nos Seigneurs les Évêques, mais aussi de faire tout ce qu'ils leur ordonneront et de ne faire que ce qu'il leur plaira d'ordonner ».

La requête fut très bien accueillie, et c'était un vrai succès ; car l'approbation du métropolitain donnait au séminaire de Caen le droit de recevoir des ecclésiastiques de toutes les provinces de Normandie.

A peine cependant avait-il goûté cette satisfaction que le Vénérable avait un sujet d'inquiétude assez grave. Le siège épiscopal de Bayeux, vacant par la mort de Mgr d'Angennes, était donné à Mgr Molé. Le choix était de Mazarin qui avait voulu se concilier les bonnes grâces du père, le Président Molé. Il n'y avait pas là de quoi rassurer beaucoup son diocésain qui s'empressa d'aller à Paris rendre ses devoirs au nouvel évêque. Celui-ci n'avait probablement consulté sur lui que ses ennemis : il lui fit un accueil froid. Mais, comme toujours, il fallait laisser la diplomatie pour l'action apostolique. Le P. Eudes quitta donc Paris pour aller à La Ferté Vidame donner une mission qui dura neuf semaines. Elle dut être laborieuse ; car c'est à cette époque que le Père tomba gravement malade et se crut à la veille de sa mort. Il guérit néanmoins avec rapidité. Réclamé alors par M. de Renty pour évangéliser de nouveau la Bourgogne, il avait fait vœu de s'y rendre immédiatement s'il était guéri ; et en effet, malgré les rigueurs de décembre, il arriva à

Digitized by Google

Autun à la Saint-André de 1647, après avoir franchi en quinze jours les soixante-quinze lieues qu'il avait à faire en partant de La Ferté Vidame.

Le mal dominant de ces contrées était alors un grand désordre dans les mœurs. Sous couleur de mascarade, de fêtes de la Mère folle, la jeunesse s'abandonnait à des excès que les contemporains ont qualifiés par des mots en disant bien long. Il faut croire cependant que sous cet emportement d'une race vigoureuse, amie de la bonne chère et du vin, se cachait un fonds de foi et de générosité prêt à répondre à des appels comme ceux du missionnaire. Ce dernier était secondé vigoureusement, il avait avec lui vingt prêtres. Il avait aussi, pour ne pas se laisser aller à dire surtout, M. de Renty qui était partout, chez les pauvres, chez les malades, chez les prisonniers. On a une sorte de relation de la mission, signée par les principaux magistrats et citoyens d'Autun. Jamais mission n'avait donné plus de fruits qu'ils n'en reconnaissent à celle-là. Il n'y eut pas seulement ces scènes de repentir, ces processions triomphantes, ces restitutions et ces réconciliations auxquelles les missionnaires étaient si habitués. Pour faire honneur à l'apôtre qui venait d'agir puissamment sur les âmes, on réparait l'hôpital des passants, et on décidait la la construction d'un autre hôpital. A la fin de la mission, dix mille livres étaient réunies pour commencer les constructions. Enfin, pour assurer plus solidement encore l'avenir religieux de toute cette population si bien ramenée, le Vénérable opérait deux conversions dont son plus récent historien nous dit qu'elles étaient plus difficiles encore que celles des particuliers. C'était la conversion des moines de l'abbaye de Saint-Martin, qui n'avait jamais voulu accepter la réforme de leur ordre; c'était enfin, puisqu'il faut bien le dire, la con-

Digitized by Google

version de l'évêque, un grand seigneur assez peu préoccupé jusque là des règles de la discipline ecclésiastique : au contact du P. Eudes, la transformation fut complète.

Le 15 février suivant (1648) la clôture des exercices d'Autun étant opérée, le chef de la mission se rendait à Beaune. Il y tombait en plein carnaval. C'est dire qu'il y livra le même combat et y remporta la même victoire. Ce ne fut pas sans avoir soulevé, là aussi, contre lui, les colères de ceux qui vivaient du désordre ; car l'un d'eux le souffleta ; et le pieux prêtre ayant, comme il l'avait fait aux jours de son enfance, tendu l'autre joue, le brutal avait réitéré son outrage. Peu après un autre missionnaire avait été l'objet d'une semblable violence ; il l'avait subie avec la même mansuétude, malgré l'indignation du peuple qu'il avait su calmer ; mais cette fois l'agression fut suivie d'un repentir exemplaire. La fermeté des convertis et les bonnes dispositions de ceux qui étaient doucement ébranlés, ne purent que gagner à ces incidents. Au départ de la mission, qui n'eut lieu qu'après les fêtes de Pâques, deux confréries se trouvaient établies, la confrérie du Saint-Sacrement et la confrérie du Cœur-de-Marie. Ce qui était encore un plus sûr garant de la durée des résultats, la mission avait produit sur le clergé une action dont un document authentique nous a conservé le témoignage. L'évêque d'Autun, Mgr de la Madeleine de Ragny écrivait au pape. « Nous avons vu les œuvres admirables de grâce et de vertu que le Seigneur a accomplies par lui et ses associés, soit pour la conversion d'une multitude de pécheurs, soit dans plusieurs autres exercices de la religion chrétienne, notamment à l'égard d'un très grand nombre de curés et de prêtres. Il a, en effet, reçu de Dieu la grâce parti-

Digitized by Google

culière de déterminer par ses paroles et par ses exemples, beaucoup de clercs et de prêtres à ressusciter la grâce en eux... »

Le diocèse avait donc beaucoup reçu de lui; mais il lui avait également beaucoup donné. Il lui avait donné une recrue de prix dans la personne de M. de Montaigu. C'était un chanoine qui cherchait, depuis quelque temps, à entrer dans une communauté pour y mener une vie plus sévère et qui eut l'inspiration de s'offrir à lui. Ce fut plus tard l'un de ses supérieurs les plus estimés. Là aussi le missionnaire avait eu l'occasion de s'entretenir longuement avec la célèbre sœur Marguerite du Saint-Sacrement, celle aux prières de laquelle on attribuait la naissance si attendue de Louis XIV. Il y avait à peine quelques mois que M. Olier était venu la voir en pèlerinage et M. de Renty déclarait lui devoir le meilleur de sa dévotion. Le P. Eudes apprit surtout auprès d'elle à aimer et à propager la dévotion à l'enfant Jésus; car plus l'hérésie s'obstinait à dessécher les âmes, plus l'élite des catholiques s'appliquait à faire pénétrer dans les cœurs l'amour de Dieu fait homme et à rendre populaires toutes les manifestations du mystère de l'Incarnation.

Celui qui le suivait à peu près partout, — quand il ne l'appelait pas, — M. de Renty, le conduisit presque aussitôt après dans un village dont il était le seigneur, à Citry dans le Soissonnais; et c'est de là qu'il écrivait à M. Olier (le 10 juin 1648) : « Le P. Eudes travaille ici avec une bénédiction incroyable ». Le P. Eudes se rendit ensuite à la Fère: il était appelé, cette fois, par la princesse de Condé, Charlotte-Marguerite, fille du connétable Henri de Montmorency, et mère du grand Condé, de Mme de Longueville et du prince de Conti.

Digitized by Google

Pendant qu'il accomplissait tous ces travaux, son élève, devenu son ami, faisait pour la seconde fois le voyage de Rome. Il s'y rendait à pied, le sac sur le dos, le bâton à la main. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de toutes les audiences que lui ménagèrent ses lettres d'introduction et où les belles paroles ne pouvaient pas lui manquer. Il ne put alors rien obtenir pour la fondation de Notre-Dame de Charité; et il n'obtint pas davantage la reconnaissance formelle de la Congrégation de Jésus et Marie. Les Pères de l'Oratoire avaient renouvelé leur opposition, toujours appuyée sur les mêmes griefs : le P. Eudes les avait abandonnés, il reprenait en dehors d'eux et contre eux, par pure jalousie et ambition, un rôle qui leur appartenait.... A ces accusations obstinées il était aisé de répondre que personne n'empêchait l'Oratoire de créer de son côté des séminaires. Le P. Mannoury réfuta, ce semble, avec énergie, toutes les objections qu'on lui opposa. Si ses efforts n'aboutirent pas complètement à la fin qu'il avait en vue, ils ne furent pas sans résultats. Un décret de la Propagande assura l'existence du séminaire de Caen. Il le déclara conforme aux intentions du Concile de Trente, ce qui permit à son fondateur d'en établir d'autres. Lui-même était constitué Supérieur général de la mission de Normandie avec des pouvoirs très étendus.

Cependant les temps marchaient. La mort des uns, l'avènement des autres allaient modifier les conditions de la lutte et en changer aussi les combattants. L'actif et généreux M. de Renty, le gentilhomme si bien fait pour réaliser dans l'Église militante l'union du prêtre et de l'homme du siècle, allait mourir. Jamais il ne s'était associé plus ardemment à l'œuvre de son ami; jamais il n'avait autant travaillé à la continuer par ces

Digitized by Google

libres groupements de la nature de ceux que les catholiques s'efforcent à si bon droit de multiplier à l'heure actuelle. « Je vous supplie très humblement, écrivait-il au Vénérable, de croire que si vous me jugez utile, sur la fin de cette mission, pour y former quelque petit corps de gentilshommes des sociétés de la ville, comme nous le faisons aux petites villes et gros bourgs, je ferai mon possible pour m'y trouver. » Et peu après, en demandant le prédicateur pour Dreux, il lui écrivait : « Nous-mêmes, nous irons autant que nous pourrons pour vous y servir et obéir, pour les visites des malades et les charités des pauvres et pour assembler dans le même dessein des compagnies de personnes que la parole de Dieu aura touchées et gagnées. Ma femme et deux autres avec elle seront de la partie, pour imiter sainte Madeleine, sainte Jeanne et sainte Suzanne, dont il est dit, en Saint-Luc, qu'elles suivaient Notre-Seigneur et les disciples, et qu'elles contribuaient par leurs facultés pour la prédication du royaume de Dieu. Nous tâcherons de faire cela sans éclat, mon cher Père, et sans que l'on nous connaisse, prenant un petit logis à part. Voyez, mon très cher Père, si vous voulez être notre père, et si cette année, en l'automne, vous pouvez donner le pain de vie éternelle à ceux qui vous le demandent avec grand respect. »

La voilà, cette « cabale des dévôts » ; car il n'y a pas de doute que M. de Renty, qui en était « l'âme », devait tout faire pour y agréger ces « petites compagnies des villes et bourgs », et il nous dévoile ici les complots ténébreux par lesquels il y parvenait. Nul ne s'étonnera du prix que le P. Eudes attachait à une pareille collaboration et que le P. de Saint-Jure ait recueilli de lui les paroles suivantes : « M. de Renty était notre appui et notre unique refuge pour l'exécu-

Digitized by Google

tion des desseins qui regardaient le service de Dieu, le salut des âmes, le soulagement des pauvres et de toutes sortes de misérables. C'est de quoi nous lui écrivions continuellement, tant pour l'établissement de nos hôpitaux et pour la maison des filles pénitentes, comme aussi pour réprimer l'insolence de quelques hérétiques qui faisaient mépris du Saint-Sacrement trop à découvert. » Tel était bien le programme, en effet, et ces dernières paroles — il est aisé de le remarquer — ne visent aucune entreprise sur les consciences. Il n'y est question que d'une défense légitime. Peuvent seuls affecter d'en être surpris ceux pour qui une minorité se disant novatrice et réformatrice a le droit de s'imposer à la majorité du pays. Le bon M. de Renty, ce mousquetaire de l'Église ou le précurseur des jeunes gardes du xxe siècle, serait-on tenté de dire, s'il n'avait été beaucoup mieux encore, mourait à l'âge de trente-huit ans. En le recommandant de toute son âme aux prêtres de sa Congrégation naissante, le Vénérable leur demande de prier « pour que Dieu nous donne part à ses vertus, c'est-à-dire à son grand amour pour sa divine Majesté, à sa charité pour le prochain et pour les pauvres, à son zèle pour le salut des âmes, à sa douceur, à son humilité, à sa modestie, à son affabilité qui procédait de la grâce ». Il terminait en disant : « Priez Dieu qu'il nous unisse à son âme dans la gloire, car c'est le propre des âmes saintes de procurer devant Dieu l'avancement spirituel de leurs amis ».

Voilà certes, comme dit l'un des héritiers du P. Eudes, une belle oraison funèbre. L'historien a quelque chose de plus à dire. Après la mort d'un tel ami, le fondateur ne put, de son propre aveu, trouver « personne auquel il pût recourir de la sorte pour les affaires de Dieu ». Les temps vraiment beaux de la monarchie

Digitized by Google

et de son union si féconde avec la liberté d'une élite étaient passés. On allait de plus en plus être obligé de tout remettre au souverain et à son pouvoir absolu.

Au lendemain de son deuil, Mme de Renty avait cependant tenu à continuer selon son pouvoir l'œuvre de son mari. C'était bien une œuvre de réforme, celle-là! car, dans ses derniers jours, M. de Renty avait écrit au P. Eudes : « Il faut aller chercher l'ennemi dans son fort ». Et quel était cet ennemi? Un couvent de bénédictins qui vivaient alors comme des séculiers des plus relâchés, pour ne pas dire des plus vicieux. Le Vénérable leur donna donc une mission, défrayée par la noble veuve. Il obtint la conversion des moines et leur fit accepter un règlement de vie nouveau, qu'ils suivirent.

*
* *

Dans tout ce qui précède, avons-nous perdu de vue l'établissement des séminaires et de la congrégation qui devait leur assurer la perpétuité? Non, pas plus que le fondateur lui-même ne le perdait de vue dans tous les travaux que nous racontons. La congrégation et le séminaire d'un côté, les missions de l'autre, pour lui, tout devait marcher de front. L'Oratoire l'attaquait toujours. Le nouvel évêque de Bayeux, Mgr Molé, arrivait avec les dispositions les plus hostiles. Le fondateur avait l'œil et la main à tout; mais ce qui restait cependant son œuvre de prédilection, c'était bien l'œuvre des séminaires. Et on le comprend. Les missions, c'était le présent, et son humilité ne lui permettait pas de penser que, pourvu qu'il parlât, tout était sauvé. Le séminaire, c'était l'avenir, et c'était la pluralité indéfinie des ouvriers se succédant l'un à l'autre.

Digitized by Google

Aussi, quelle que fût la gloire religieuse de ces assemblées et de ces fêtes des missions, qui lui rappelaient les voyages des apôtres et la prédication même de Jésus-Christ, il eût mieux aimé les suspendre que de nuire à la solidité des études de ses ordinands. Hérambourg rapporte de lui ces paroles significatives adressées à un supérieur : « Voici une maxime qu'il faut suivre : les intérêts des séminaires sont préférables à tout ce que l'on peut faire au dehors; si donc vous jugez que le P. Yon soit nécessaire dans la maison, faites-lui cesser ses prédications ».

Mgr Molé, après lui avoir cherché quelques chicanes, au sujet de l'enregistrement des Lettres patentes (accompli le 23 mars 1650), refusait d'entendre ses explications et de lire ses mémoires; il ne lui donnait pas davantage accès auprès de ceux auxquels il avait donné la charge de le condamner et de lui enlever toutes fonctions dans le diocèse de Bayeux. Sur ces marques d'hostilité, deux des premiers sujets de la Congrégation, pris de peur ou de scrupules, l'abandonnèrent. Mais les diocèses de Lisieux et de Coutances étaient toujours gouvernés par des prélats amis. Le serviteur de Dieu se hâta donc — c'était en quelque sorte sa réponse à la persécution — de donner dans le second de ces deux diocèses quatre missions consécutives. Il en reçut la récompense qui devait lui être la plus précieuse de toutes. L'évêque de Coutances, Mgr Auvry, l'autorisa à fonder dans sa ville épiscopale même un séminaire[1]. C'était presque au moment où l'évêque de Bayeux fermait la chapelle du séminaire de Caen, acte contre lequel le P. Eudes, tout en cédant à la force, protesta courageusement et dignement,

1. Voir la *Lettre d'institution*, dans Martine, I, 322.

Digitized by Google

annonçant qu'il se pourvoirait contre la décision « en temps et lieux convenables ».

Peut-être donc conviendra-t-il ici d'anticiper légèrement sur la suite des événements et de relire une lettre-programme où mieux que dans toutes les constitutions et dans tous les règlements le fondateur donnait l'esprit de sa congrégation. Un de ses confrères lui ayant recommandé un jeune homme qui demandait à en faire partie, le maître lui répondit :

« Vous aurez soin de le former dans l'esprit de Notre-Seigneur, qui est un esprit de détachement et de renoncement à toutes les choses et à soi-même, un esprit d'abandon à la divine volonté, qui nous est manifestée par les règles de l'Évangile et par le règlement de notre congrégation, qui ne sont qu'une expression des maximes évangéliques; esprit de pur amour pour Dieu qui nous porte à ne rien faire que pour lui plaire; esprit de charité fraternelle et cordiale pour le prochain.... *Car nous devons avoir un esprit catholique, c'est-à-dire universel, qui embrasse, qui honore et qui aime tout ce qui est Dieu et pour Dieu et nous ne devons rien mépriser et rien haïr que le péché et nous-mêmes*; esprit d'oraison et de piété, pour bien faire enfin toutes nos actions dans l'esprit, c'est-à-dire dans les dispositions avec lesquelles Notre-Seigneur a fait les siennes. Étudiez-vous tant que vous pourrez dans ces esprits, avec la grâce de Notre-Seigneur, et à les donner aux autres par votre exemple.... Surtout demandez à Dieu qu'il vous donne l'esprit de douceur, et veillez sur vous particulièrement en ce point, afin de vous faire aimer et de gagner les cœurs, pour y mettre ensuite ce que Dieu vous donnera à cette fin. »

Après avoir posé les fondements de la maison destinée à propager cette belle doctrine dans le diocèse hospi-

Digitized by Google

talier, le P. Eudes recevait une autre consécration, et ce n'était pas la moindre de toutes. Il était appelé par M. Olier qui désirait avoir une mission de lui dans sa paroisse de Saint-Sulpice.

Il y avait déjà longtemps, nous l'avons vu, que M. Olier voyait dans le P. Eudes un véritable frère d'armes. Son historien, M. Faillon, nous a conservé de lui des paroles significatives. Voulant honorer celle qui fut bien des fois son inspiratrice, Marie Rousseau, il ne trouva rien de mieux à dire que ceci : « Le P. Eudes, ce grand prédicateur, la rareté de notre siècle, s'est estimé heureux de la consulter bien souvent[1] ». Il demanda donc à cet homme rare de venir évangéliser sa paroisse, et le missionnaire se rendit à son appel, avec douze prêtres qui devaient, ainsi que lui, loger au presbytère pendant tout le cours des exercices. Un débordement de la Seine arrêta la troupe pieuse pendant quelques jours aux approches de la capitale. Ce fut M. Olier qui dut ouvrir lui-même la mission, et voici comment il le fit : « J'aurais besoin, dit-il, de la lumière de ce grand serviteur de Dieu dont j'occupe la place pour vous parler dignement de Jésus-Christ, notre véritable lumière. Cet homme apostolique a un don extraordinaire pour convertir les cœurs, et nous avons la confiance que dans un temps si favorable où le jubilé et le carême se trouvent réunis, Dieu nous fera par lui grâce et miséricorde. »

L'attente de M. Olier ne fut pas déçue. La mission

1. Voyez plus haut, page 87, l'explication du mot que je restitue (rareté). D'une manière générale, il est bon de prévenir plus d'un lecteur des écrits de ce temps que rarement M. Faillon fait une citation sans en « retoucher » le style. C'était une des habitudes les plus usitées de son époque.

Digitized by Google

des Pères de Normandie produisit de grands fruits dans ce milieu d'ailleurs si merveilleusement préparé. Quand ils furent de retour, ils ne tardèrent point à recevoir le prix de leur vaillance. D'abord, l'évêque de Lisieux offrit à leur maître de lui confier tout à la fois un séminaire et un collège. La première de ces deux fondations, le Vénérable la désirait ardemment. La seconde ne figurait pas dans ses projets : il l'accepta cependant et s'appliqua tout de suite à en tirer le parti le meilleur possible, tout en se promettant de ne plus se charger de rien de pareil. Il craignait sans doute de suivre l'exemple de l'Oratoire, et de laisser l'action des siens se détourner vers un but inférieur à celui dont il était tant préoccupé.

Sur ces entrefaites, Mgr Molé mourut. Son successeur, Mgr Servien, débuta, il est vrai, par afficher les mêmes dispositions. Toutefois l'idée du P. Eudes l'obsédait, et le désir de trouver la vérité le tourmentait. Un beau jour enfin, à la suite d'une mission où le Vénérable avait réussi comme toujours, il fit atteler son carrosse, se rendit à Caen et y rouvrit la chapelle du séminaire, non sans donner au fondateur, avec des pouvoirs plus étendus, des marques éloquentes de l'estime et de l'affection qu'il lui rendait.

L'année suivante (1657), on voit le P. Eudes donner de plus en plus son attention à sa grande œuvre. Mgr Servien lui confie définitivement la direction de son séminaire. Pour continuer la série de ces succès, il s'agissait de conquérir le diocèse de Rouen. Il était gouverné par un prélat fameux qui devait plus tard devenir archevêque de Paris et y justifier ce double jugement de d'Aguesseau : « Il était plus attentif à donner de bons conseils qu'à édifier par la sainteté de sa vie ». Bien qu'il ait mérité les sévérités de Bossuet et les

Digitized by Google

railleries de Mme de Sévigné, Mgr de Harlay de Champvallon était bon administrateur et savait apprécier la vertu chez les autres. Il ne se laissa pas arrêter par les attaques, toujours les mêmes que les amis trop zélés de l'Oratoire et les sectaires du Jansénisme[1] élevaient contre le P. Eudes. Au mois d'août 1658, il lui donna ses lettres d'institution pour l'établissement d'un séminaire à Rouen ; il prit même soin de les faire vérifier dans la même année par le parlement de Normandie. Le poste était important. Aussi malgré les murmures qu'élevèrent un instant les prêtres du séminaire de Lisieux, c'est à l'un des maîtres de cette maison, à l'un de ses premiers et plus aimés auxiliaires, M. Manchon, qu'il confia le nouvel établissement.

Voilà donc sa Congrégation en possession de quatre séminaires, à Caen, à Coutances, à Lisieux, à Rouen. Qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre, ce sont toujours les mêmes conseils qu'il prodigue : « Vous devez vous souvenir, écrivait-il à ses prêtres de Caen, que Dieu vous a fait la grâce de vous appeler pour ces trois fins : la première, pour vous donner le moyen d'arriver à la perfection et à la sainteté conformes à l'état ecclésiastique ; la seconde, pour travailler au salut des âmes par les missions et autres fonctions du sacerdoce, qui est l'œuvre des apôtres, l'œuvre de Notre-Seigneur, qui est si grand et si divin qu'il semble qu'il ne peut y en avoir de plus grand ni de plus divin ; quoique néanmoins il y en ait un qui le surpasse, c'est-à-dire celui de travailler au salut et à la sanctification des ecclésiastiques, ce qui est sauver les sauveurs, diriger les directeurs, enseigner les docteurs, paître les pasteurs,

1. Dont il condamna d'ailleurs plus d'une fois les ouvrages et les propositions.

Digitized by Google

éclairer ceux qui sont la lumière du monde, sanctifier ceux qui sont la sanctification de l'Église.... Jugez de là, mes très chers frères, à quoi nous sommes obligés et quelle est la perfection que Dieu demande de nous.... Entrons dans une grande défiance de nous-mêmes; mais en même temps ayons grande confiance dans celui qui nous appelle.... »

Et aux prêtres de Lisieux, tout en leur développant ses instructions sur le bon ordre et sur la piété qui doivent être la base de tout grand séminaire, il recommandait de faire dîner chaque semaine un pauvre avec la communauté. Pour assurer la bonne exécution de tous ses préceptes, il instituait, dans chacune de ses maisons, un préfet des ordinands, avec un sous-préfet apte à le soulager, à le suppléer : il voulait aussi qu'un maître de chœur exerçât les jeunes prêtres au chant et à la belle conduite des cérémonies. Pour que le recueillement et l'étude ne souffrissent plus de rien de ce qui les altérait dans le passé, il ne voulut pas qu'on considérât le séminaire comme une sorte d'auberge passagère, qu'on y logeât des prêtres venant à la ville pour y vaquer à leurs affaires temporelles. Il en exclut également les prêtres vicieux ou déréglés. L'esprit de zèle et d'apostolat qu'il développait ainsi dans les âmes entraîna un jour quelques jeunes prêtres à s'offrir pour les missions étrangères. Leur supérieur était un homme circonspect, méthodique, qui entendait faire ce qu'il faisait, et pensait que la France n'avait pas encore pour elle-même trop de prêtres instruits. Aussi n'était-il guère partisan de donner des sujets à des fins si éloignées, pour grandes et nobles qu'elles pûssent être. Mais en ceci comme en l'affaire du collège de Lisieux, il ne voulut pas être intransigeant. Il laissa donc partir ces trois prêtres, en leur recommandant

Digitized by Google

de se souvenir partout de la Congrégation de Jésus et Marie. Les jeunes enthousiastes ne justifièrent que trop les hésitations de leur supérieur. Ils moururent tous les trois avant d'avoir pu même commencer le travail pour lequel ils s'étaient offerts.

A l'époque où nous sommes arrivés, le Vénérable donna une autre preuve de la sagesse avec laquelle il n'aimait pas qu'on sortît de sa sphère et qu'on modifiât imprudemment sa vocation.

On connaissait alors sous le nom d'Hermitage une de ces petites communautés que, nous l'avons dit, M. de Renty avait établies dans différentes villes. Celle de Caen datait de 1644 ou 1645. Étaient-ce des filiales de la Société du Saint-Sacrement? C'est probable, d'autant que les cadres souples de la Société se prêtaient à beaucoup d'œuvres de caractères et de buts assez différents et qui, malgré leur affiliation, devaient prendre sur place des allures plus ou moins indépendantes. Les membres de l'Hermitage de Caen étaient des personnes qui, au dehors, pratiquaient les œuvres actives de la charité, et qui, rentrées chez elles, s'adonnaient à un genre de contemplation paraissant assez voisin des illusions du quiétisme. M. de Bernières de Louvigny en fut le directeur, et sous sa conduite, on ne donnait que des sujets d'édification[1]. Lui mort, le désordre et un mauvais conseiller, l'ennui, s'introduisirent dans la troupe. On rêva de choses nouvelles ; on entreprit avec un zèle mal préparé la lutte contre le jansénisme et contre ce qui paraissait y ressembler. On se livra, dans les rues de Caen, à des manifestations qui n'étaient pas de nature à mériter les sympathies des

1. Ici le P. Martine n'a pas assez bien lu, semble-t-il, les Annales du P. Costil.

Digitized by Google

gens sérieux. Les ennemis du P. Eudes essayèrent de le compromettre à cette occasion et de lui attribuer une part de responsabilité dans ces niaiseries. Il se hâta de s'en dégager. « On fait courir secrètement, dit-il, un imprimé qui porte malicieusement que j'étais le directeur de l'Hermitage; d'autres disent que ceux qui ont fait ces folies dans les rues de Caen étaient des nôtres. La source de semblables tromperies est la vanité, laquelle, étant une fois entrée dans un esprit, n'en sort que très rarement et très difficilement. C'est ce que la sœur Marie avait dit plusieurs fois à M. de Bernières, qu'autant d'âmes il mettrait dans la voie de l'oraison passive (car c'est à Dieu de les y mettre), il les mettrait dans le chemin de l'enfer. » Cette lettre est du 7 novembre 1661.

Qu'il fût calomnié par ses ennemis, il ne pouvait s'en étonner; mais, selon son propre témoignage, il eut, à la même époque, à supporter des épreuves plus dures. « En l'année 1661 et en 1662, dit-il en son mémorial, Dieu me fit la grâce de me donner plusieurs grandes afflictions, partie par les médisances et calomnies du monde et partie de la part de personnes qui m'étaient fort chères et qui me couvrirent pendant plusieurs mois des douleurs et des angoisses les plus sensibles que j'aie jamais souffertes en toute ma vie. » Il avait heureusement à sa portée un remède toujours prêt, c'était l'action. C'est dans ces mêmes années qu'il fut appelé de nouveau à Paris pour les fameuses missions des Quinze-Vingts et de Saint-Germain-des-Prés; elles lui valurent de la population de Paris un enthousiasme aussi général que celui qu'il avait excité dans la Normandie et dans la Bourgogne.

Jusque-là il avait évangélisé les provinces et surtout le peuple des campagnes. Cette fois il s'adressait à la

Digitized by Google

Capitale et à la Cour. Il parlait directement à la Reine assise aux pieds de sa chaire, et il lui donnait publiquement les conseils les plus courageux. Nous aurons à dire bientôt avec quelle admirable fermeté il le fit. Contentons-nous de dire pour le moment qu'à Paris il retrouvait l'ancien évêque (démissionnaire) de Coutances, Mgr Auvry, qui lui avait témoigné tant d'amitié. Il y retrouvait saint Vincent de Paul qui n'avait pas cessé de le soutenir et qui, le 18 juin 1660, écrivait à ses prêtres de Pologne : « Quelques prêtres de Normandie, conduits par le P. Eudes, sont venus faire une mission dans Paris avec une bénédiction admirable. La cour des Quinze-Vingts est bien grande ; mais elle était trop petite pour contenir le monde qui venait aux prédications.... Il y a sujet de louer Dieu du zèle qu'il excite en plusieurs pour l'avancement de sa gloire et le salut des âmes. » D'après une lettre de M. Manchon, en effet, plus de trois mille personnes avaient dû s'en retourner sans avoir pu entrer dans l'église Saint-Germain-des-Prés. Quant au prédicateur, il profitait de sa présence à Paris pour aller à la source des grands souvenirs. Il nouait avec Françoise de Lorraine, abbesse de Montmartre, une union de prières qu'il désirait depuis longtemps.

Qu'on nous pardonne maintenant de ne pas suivre en détail le reste de ses missions; nous le retrouverions successivement à Étanville, à Meaux, à Grandville (où il faillit mourir), à Châlons (où des prêtres de la Sorbonne vinrent se mettre sous ses ordres), à Évreux, à Coutances. Nous le verrions remplissant les intervalles par quelques publications pieuses, comme celles des *Offices particuliers* et du livre si apprécié du *Bon confesseur*, par un pèlerinage à Clairvaux où il passa quinze jours à méditer devant les reliques de saint

Digitized by Google

Bernard, aimant à se couvrir de sa coule, demandant au grand saint de le préserver de l'orgueil.

Mais à travers toutes ces péripéties, toutes ces fatigues, toutes ces épreuves et tous ces succès, il avait trouvé le temps de conduire à bien l'une des plus importantes de ses fondations, celle de Notre-Dame de Charité, berceau de tous les Bons-Pasteurs aujourd'hui répandus dans l'univers entier. Il nous faut donc remonter quelque peu en arrière ; car dans cette existence si bien remplie, beaucoup d'œuvres étaient menées de front. Si on veut en mesurer toute l'importance, il faut isoler chacune d'elles de l'enchevêtrement des travaux et des traverses au milieu desquels il trouvait le moyen de lui donner une part, toujours efficace, de son inlassable dévouement.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LA FONDATION DE NOTRE-DAME-DE-CHARITÉ OU DE LA CONGRÉGATION DITE DU BON-PASTEUR

Vers 1635 ou 1636, le P. Eudes, encore prêtre de l'Oratoire, prêchait à Caen et dans le reste de la Normandie et y convertissait bien des gens; il décidait même au repentir un certain nombre de femmes vivant dans le désordre. Parmi ces dernières, plusieurs, suivant ses conseils, se réfugiaient chez une brave et digne chrétienne, nommée Madeleine Lamy. Beaucoup d'œuvres — nous l'avons vu bien des fois dans notre siècle — commencent ainsi par une intervention très modeste. Peu à peu, ceux qui y recourent grossissent en nombre, et ceux qui la représentent prennent conscience de leur insuffisance : ils cherchent des auxiliaires, ils en trouvent, ils les groupent, ils sentent le besoin d'assurer aux communs efforts non seulement une méthode d'ensemble pour le présent, mais la certitude de la perpétuité. Ils ne sont pas embarrassés, en effet, pour constater que la même idée est venue à d'autres, à des époques diverses et sur des points très différents du territoire. Mais de ces essais, les uns ont végété ou n'ont rendu des services que dans un rayon très limité. D'autres ont dévié parce qu'on a recherché les tâches les plus faciles et qu'on a ainsi manqué à l'esprit de l'institution. D'autres enfin

Digitized by Google

ont disparu, ou faute de ressources matérielles ou faute d'un recrutement suffisant du personnel de direction; mais ces deux dernières causes de faiblesse en accusent elles-mêmes une plus profonde, la limitation trop étroite du cadre où elles se meuvent. C'est pour remédier à ces inconvénients qu'à des misères trop répandues ou à des besoins trop universels s'efforcent de répondre des communautés non moins répandues et non moins universelles, catholiques en un mot. Telle est leur origine à presque toutes. La plupart des œuvres les plus belles et des congrégations les plus puissantes ne se sont pas développées autrement.

Or, un jour, le P. Eudes, déjà célèbre, se promenait en compagnie de M. de Bernières, de M. et Mme de Camilly et de quelques autres personnes : il passait avec eux devant la porte de la bonne femme. Celle-ci les voyant, les apostropha : « Où allez-vous? leur dit-elle : sans doute dans les églises pour y manger les images des saints : vous vous croirez ensuite bien dévots. Ce n'est pas là que gît le lièvre. Travaillez donc plutôt à fonder une maison pour ces pauvres filles qui se perdent faute de ressources et de direction! »

Les promeneurs commencèrent par rire; puis ils réfléchirent, car ces paroles avaient de quoi les émouvoir. Aussitôt on improvisa un plan. M. de Bernières se chargea de payer le loyer d'une maison plus grande que celle de Madeleine Lamy; M. de Camilly promit quarante boisseaux de blé; d'autres personnes s'unirent pour fournir le linge et les meubles; Mme de Camilly s'offrit pour être économe bénévole de l'établissement. Mais toutes ces charités ne supprimaient pas encore les difficultés. Elles en faisaient même naître de nouvelles; car un premier succès oblige, et à

Digitized by Google

qui fait un peu de bien il en est vite demandé davantage. Une fois certaines fondations posées, il faut élever l'édifice et le mettre à l'abri, ce qui appelle beaucoup d'études, de plans et d'efforts d'organisation. Cette dernière tâche fut réservée au P. Eudes; et ainsi naquit ce qui devait être l'institution du Bon-Pasteur, riche aujourd'hui de près de cinq mille religieuses se dévouant à plus de vingt-cinq mille jeunes filles dans toutes les parties du monde.

Le premier soin du Vénérable fut naturellement d'aller trouver son évêque, Mgr d'Angennes. Il lui exposa ses projets et ses ressources. La plus précieuse de celles-ci était le concours d'une demoiselle Marguerite Morin, huguenote convertie, qui prenait le gouvernement de la maison nouvelle. Aux pieuses et dévouées laïques, non cloîtrées dans les débuts, les congrégations contemplatives ne marchandèrent pas les encouragements. Les carmélites de Caen, dont le Père était supérieur, donnèrent ce qu'elles purent, une grande sainte Vierge qui fut souvent vénérée et produisit, dit-on, plus d'un miracle. Religieusement conservée pendant la Révolution, elle est encore, à l'heure actuelle, dans le chœur de la communauté, au-dessus de la stalle de la supérieure.

Ce premier succès avait enhardi le quêteur. Quelques mois plus tard, il adressait aux Dames de la Miséricorde, à Rouen, un appel tout plein de l'amour qu'il portait à cette œuvre de relèvement. Il bénissait ces pieuses femmes de tous les bons exemples qu'elles donnaient par leur charité pour le soulagement des misères corporelles dans les hôpitaux, dans les maisons des malades, dans les prisons; il leur rappelait qu'il y avait des misères morales plus lamentables encore. « Ne plaignez pas, leur disait-il, un peu de

Digitized by Google

temps, un peu de soin, un peu de bien temporel, pour renverser les œuvres malignes pour la destruction desquelles le Fils de Dieu a répandu son sang.... Il n'y en a pas une d'entre vous qui n'ait une dévotion très particulière à la très sainte Vierge, mère de toute pureté; or, sachez que vous ne pourriez rien faire qui lui soit plus agréable que d'aider à soutenir cette pauvre petite maison qui lui est dédiée sous le titre de Notre-Dame-du-Refuge, parce que c'est un lieu de refuge pour la chasteté qu'elle aime tant et qui est si horriblement persécutée au siècle où nous sommes. »

Cette lettre — qui ne fut pas sans effets — paraît être de juillet 1642. En novembre de la même année, Louis XIII signait les lettres patentes qui autorisaient la fondation de Caen. Il y était spécifié que les filles ou femmes désireuses de réformer leur vie scandaleuse pourraient « s'y retirer volontairement, avec liberté d'en sortir comme d'y entrer » et que celles qui y viendront pour s'y dévouer au salut de ces âmes dévoyées y feraient « profession de religieuses selon la règle de saint Augustin ». Au 8 décembre suivant, le P. Eudes disait la première messe dans la chapelle; et, de ce jour « Marguerite Morin se revêtit d'une robe noire, en forme de soutane, prit un simple mouchoir croisé, une cornette double, un bandeau et un grand crêpe noir pour lui servir de voile » : ses compagnes s'habillèrent de même.

Mais revêtir un costume est plus facile pour une femme que de revêtir tout de suite l'esprit d'union, de paix et d'entente. Marguerite Morin était une personne de dévouement, de désintéressement et de volonté : elle ne paraît pas avoir été très dégagée de ce que les théologiens et les casuistes appellent « le sens personnel ». Entre elle et une de ses coopératrices,

Digitized by Google

Mlle de Saint-André, il y eut bientôt des dissentiments qui s'aigrirent. Il y en eut de plus entre Marguerite Morin et le P. Eudes, celle-là voulant assujettir ses sœurs à la règle des Ursulines, celui-ci préférant la règle des Visitandines, pleine de l'esprit plus nouveau et plus doux de saint François de Sales. Bref, Marguerite Morin, qui devait fonder plus tard une œuvre consacrée aux orphelins des deux sexes, se retira. Son départ précipita celui de quelques jeunes demoiselles déroutées par ces désaccords. Il ne resta dans la maison fort dégarnie que les pénitentes, une personne de grand avenir, Mlle de Taillefer, et une nièce du P. Eudes, âgée d'environ douze ans.

L'épreuve était d'autant plus pénible que, comme on eût pu s'y attendre, les personnes du dehors ne ménageaient pas les critiques et les avis les plus contradictoires. Beaucoup disaient qu'il fallait renoncer à la tâche illusoire et dangereuse pour la pureté des sœurs, de réformer les pénitentes. Elles conseillaient de les remplacer par « les nouvelles catholiques » ou protestantes converties de plus ou moins bon gré. Marie Desvallées fut une des âmes qui s'opposèrent le plus énergiquement à cette métamorphose et qui prièrent avec le plus de ferveur pour que le P. Eudes persévérât dans son œuvre.

Il y persévéra si bien que, non content d'emprunter aux Dames de la Visitation l'esprit de leur fondateur et de leur fondatrice, il voulut leur emprunter des religieuses éprouvées. C'était comme une greffe qu'il voulait insérer sur le jeune arbre. La Visitation toujours généreuse accueillit sa demande et lui donna trois sœurs dont une devait être la supérieure : elle se nommait la Mère Patin. C'est sans doute à cette occasion que la maison changea de nom et quitta celui de

Digitized by Google

Notre-Dame-du-Refuge pour celui de Notre-Dame-de-Charité. Le vocable nouveau ne faisait plus aussi clairement allusion à la misère particulière d'où l'on retirait les pensionnaires. C'est aussi à cette époque que le costume adopté par Marguerite Morin fut modifié par le P. Eudes. Il remplaça la robe noire par la robe blanche, que les Dames du Bon-Pasteur portent encore, avec un cœur d'argent sur lequel se dessine en relief la Vierge portant l'Enfant-Jésus. Le fondateur décida qu'aux trois vœux ordinaires des ordres religieux on en ajouterait un quatrième, qui serait de s'appliquer exclusivement à la conversion des filles tombées dans le désordre. Enfin il régla les exercices, il les allégea et commença la rédaction de coutumes destinées à être revues et corrigées peu à peu. C'était comme une seconde inauguration ou comme une renaissance de l'Institut.

En 1646, le Vénérable put, grâce à de nouvelles démarches et après bien des difficultés, obtenir pour sa maison de Notre-Dame-de-Charité l'autorisation du maire et des échevins de la ville de Caen. Cette autorisation permettait à Mgr d'Angennes d'autoriser à son tour une importante donation faite par M. de Langrie, président du Parlement de Rouen, et par sa femme. Mais le P. Eudes voulait davantage; il voulait l'approbation du Saint-Siège. Le P. Mannoury, qu'il avait envoyé à Rome pour ses deux grandes fondations, s'occupa de celle-ci comme des autres. Pour celle-ci comme pour les autres on ne lui donna que des espérances.

Des espérances! Le maître en avait déjà, qu'il puisait dans sa foi, dans sa conviction bien arrêtée de la nécessité de l'œuvre nouvelle, dans les inspirations de Marie Desvallées, dans le dévouement enfin d'un petit

Digitized by Google

nombre d'amis; mais les épreuves arrivaient, elles aussi, les unes après les autres. Mgr d'Angennes mourait. Il était remplacé par Mgr Molé qui était, nous l'avons dit, systématiquement hostile à tous les projets. Avant 1647, les Visitandines, qui avaient à procéder pour elles à l'élection d'une supérieure, choisirent la Mère Patin et, par conséquent, la rappelèrent à elles. Toutes ces traverses, aggravées par trois déménagements successifs et plus encore par les absences si répétées et si longues auxquelles les missions obligeaient le Vénérable, amenèrent un désordre inquiétant. La nouvelle supérieure manquait d'expérience et de prudence : il fallut la remplacer. Les Visitandines qui avaient accompagné la Mère Patin à son entrée crurent sage de l'accompagner à sa sortie. Elles craignaient que la malveillance du nouvel évêque ne s'étendît à leur propre communauté. Elles procédèrent sans doute avec le plus de charité qu'elles purent, aidant la sœur Taillefer et la postulante, demeurées fidèles, à s'établir dans une nouvelle demeure; mais enfin elles rentrèrent à la Visitation.

Devant ces mécomptes multipliés, Mlle de Taillefer, qui restait presque seule, ne pouvait qu'être éprouvée par des troubles douloureux. Le P. Eudes essayait de la réconforter par ses lettres. Mais de loin il ne pouvait guère que temporiser. « Pour vous, ma chère fille, je vous conjure, au nom de Dieu, de ne rien faire que je ne vous aie parlé; après que je vous aurai parlé, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. Ayez encore un peu de patience; ne vous laissez point aller à la tentation, et soyez assurée que dans peu de jours vous serez aussi réjouie et consolée comme vous êtes maintenant attristée.... »

Les difficultés de toute nature (*foris pugnæ, intus*

Digitized by Google

timores) continuèrent ainsi jusqu'à ce que, par un revirement subit, Mgr Molé se décida à donner à la communauté ses lettres d'institution. C'était le 8 février 1651. Trois jours après, le P. Eudes, qui était alors à Paris, écrivait à ses filles une lettre triomphante.

« Mes très chères filles, en voici une grande que je vous annonce : mettez-vous à genoux pour la recevoir, non pas de ma part, mais de la part de notre très aimable Jésus et de sa très sainte Mère qui vous la donnent. Enfin, après plusieurs années d'attente et de patience, mercredi dernier, huitième jour de février, fête du très Saint-Cœur de la bienheureuse Sainte Vierge, les lettres de votre établissement ont été signées de Monseigneur de Bayeux, et le contrat de fondation a aussi été signé par lui et par M. et Mme de Langrie. Si bien que vous êtes les filles de la Reine du Ciel, et vous êtes obligées à honorer et à aimer spécialement son très aimable cœur, à en célébrer la fête avec une dévotion toute particulière, à n'avoir qu'un cœur avec elle et les unes avec les autres.... Ne craignez plus rien.... » Et après toutes ces effusions venaient les recommandations pour les prières, actions de grâce, Te Deum....

Cette fois, la jeune novice de Taillefer n'hésita plus. Celle qui allait bientôt s'appeler sœur Marie de l'Assomption demanda bien vite à prendre l'habit. Le fondateur, qui avait eu autrefois à relever son courage, voulut faire à sa patience un appel d'un autre genre. Retenu qu'il était alors par sa grande mission de Saint-Sulpice, il lui demanda d'attendre qu'elle eût d'autres sœurs, et il lui prédisait du reste qu'elle ne tarderait pas à en avoir. Un nouveau succès vint à point aider à la chose. La Mère Patin, qui avait fini son temps de supériorat à la Visitation, était conviée à venir reprendre

Digitized by Google

les mêmes fonctions à Notre-Dame-de-Charité. Elle hésitait. La nouvelle supérieure de la Visitation hésitait encore plus. Une lettre très curieuse[1] de la Mère Patin nous apprend comment les difficultés furent levées. Après son départ de Notre-Dame-de-Charité, elle avait été constamment éprouvée par de grandes infirmités, par un état de tristesse extraordinaire, par de vives peines intérieures et enfin par des tentations qui aggravaient sa mélancolie. Supérieure en exercice ou déposée, rien ne la guérissait, rien n'atténuait son mal, quand elle crut voir saint François de Sales qui lui promettait la santé, la paix, « non pour vous, lui disait-il, mais pour rendre service à Notre-Dame-de-Charité ». Aussitôt le calme et la joie lui étaient revenus. La supérieure, cependant, à laquelle elle n'avait fait aucune confidence, persévérait dans son opposition; mais, la voyant quelques mois après retomber gravement malade, elle faisait vœu de la laisser cette fois retourner à Notre-Dame de-Charité si elle guérissait. La lettre se termine comme il suit :

« Enfin, voilà comment la divine Providence m'a fait acheminer ici. N'était-il pas juste que je réparasse les manquements que j'avais faits? Car, lorsque je fus élue à la Visitation, les meilleurs sujets en sortirent.... Comme j'allai une fois à la Visitation, pour y faire quelques changements de nos sœurs, selon ma petite dévotion, j'allai saluer la Sainte Vierge, qui est une image en bosse assez grande, tenant le petit Jésus dans son bras gauche et de l'autre un bouquet. Jetant donc les yeux sur elle, elle commença à me regarder

1. Adressée par elle quelques années plus tard à une supérieure de son Ordre. On la trouvera tout entière dans Ory, *Les origines de Notre-Dame-de-Charité*, in-8°. Abbeville, 1895, p. 52.

Digitized by Google

d'un œil courroucé, et, étendant son bras droit, me dit : « Vous faites tort à ma maison d'en retirer les « meilleurs sujets ». Je fus tellement surprise que je ne pensais à autre chose qu'au reproche que j'avais entendu. Notre bon Dieu me pardonne, je l'en supplie de tout mon cœur, et me fasse la grâce de me disposer à bien mourir, ne croyant pas que sa bonté me veuille davantage en ce misérable monde! »

La Mère Patin guérit donc et elle revint gouverner pendant dix-sept ans, jusqu'à sa mort, sa communauté d'adoption. Ce fut elle qui donna l'habit à Mlle de Taillefer et à la nièce du P. Eudes, Marie Herson. Dans les premiers temps qui suivirent, le Vénérable, qui voulait voir effacée dans l'âme de son évêque la plaie encore mal guérie d'un ressentiment ancien, parut le moins possible. Il ne voulut même pas assister à la profession de ces deux religieuses qui lui étaient pourtant chères à plus d'un titre, mais il n'oublia pas de leur adresser ses huit recommandations bien comptées, car en tout il était on ne peut plus précis. Il ne cessa pas non plus de veiller sur le couvent avec prudence. A la mort de Mgr Molé nous avons vu que Mgr Servien, son successeur, ne fut pas, dans les débuts, mieux disposé. Il enleva même au Père ses fonctions de supérieur. En vain, les religieuses protestèrent respectueusement[1] ; le prélat ne tint aucun compte. Cette mesure n'entraîna cependant pas l'éloignement forcé ni la cessation des rapports spirituels. Pour les affaires temporelles, toujours si ardues dans les premiers temps d'une congrégation, M. de Bernières était là. Il s'entremit heureusement

1. La Mère Patin avec un peu plus de résignation que les autres; la nuance a été notée... et expliquée diversement.

Digitized by Google

pour une nouvelle installation qui eut lieu le 25 mai 1657. La maison choisie était sur l'emplacement même où s'élève le monastère actuel. L'année suivante, des formalités, longtemps retardées, étaient accomplies grâce à M. de Camilly, conseiller au Parlement de Rouen.

Cette année écoulée, d'autres consolations arrivèrent encore. La communauté n'eut pas moins de cinq professions et de douze vêtures, et parmi ces dernières était celle de Mme du Bois-David. Ami de sa famille, le P. Eudes l'avait déjà dirigée dans le monde, où elle occupait un certain rang (son mari était capitaine aux gardes françaises) et où elle élevait fort chrétiennement ses six enfants. Il semble avoir joué auprès d'elle, surtout quand elle devint veuve, un rôle analogue à celui de saint François de Sales auprès de Mme de Chantal. Après avoir perdu plusieurs enfants, elle résolut d'embrasser la vie religieuse. Elle hésita d'abord entre le Carmel et plusieurs autres ordres; mais, un jour, elle crut entendre une voix mystérieuse qui lui disait : « Va du côté de l'étable de Béthléem et de l'Enfant Jésus ». Elle comprit qu'elle devait choisir une communauté naissante, simple et pauvre. Bravant les étonnements et les critiques, qui ne manquèrent pas, elle se fit admettre à Notre Dame-de-Charité et elle y amena avec elle, comme sainte Chantal, une de ses filles, la plus jeune. Après avoir soutenu et édifié la communauté, elle mourut en 1660.

En toutes circonstances, heureuses ou affligeantes, on écrivait au Père absent, et celui-ci, du milieu de ses missions, conseillait avec sa prudence habituelle. Ce qu'il demandait à chaque sœur n'avait rien de compliqué ni de cherché : l'attention à corriger ses propres défauts, l'humilité, l'obéissance, la charité cordiale et

Digitized by Google

tendre envers tous. Quand l'une d'elles, fût-ce la supérieure, accusait en elle-même des inquiétudes ou de l'abattement, c'était alors l'ordre de suspendre les mortifications ou de les modérer beaucoup; le simple et joyeux accomplissement des devoirs quotidiens, tel qu'il a été tracé par la règle et accepté dans la vocation, devait primer tout le reste.

L'œuvre se développait donc, malgré tout, et le fondateur, ainsi que ses religieuses, se tournaient de plus en plus vers Rome pour en obtenir la consécration, qui seule pouvait assurer définitivement la durée. Ici apparaissent dans leur « naturel », qu'il ne faut ni exagérer ni cacher, les relations épistolaires du Vénérable et de la Mère Patin. Celle-ci voulait assurément obtenir les bulles, si nécessaires et si désirées, mais elle ne voulait pas qu'elles lui coûtassent trop d'argent; car le peu qu'elle avait, elle avait à cœur de l'employer sous ses yeux, pour la satisfaction des besoins dont elle avait personnellement la charge. Celui-là voyait surtout l'ensemble de l'œuvre et son avenir. Il savait les difficultés de la Cour de Rome; il considérait que pour les lever aucun sacrifice n'était de trop.

Il avait chargé de négocier à Rome un prêtre flamand, l'abbé Boniface, qui connaissait l'italien et avait dans la Ville Éternelle des relations assez nombreuses. Celui-ci se remuait beaucoup et rendait compte au Vénérable de toutes ses démarches, de toutes les objections qu'il rencontrait, sans oublier toutes les dépenses qu'il avait à faire. La Mère Patin, semble-t-il, aurait bien voulu croire que les négociations en cours intéressaient la Congrégation de Jésus et Marie autant que sa propre communauté et que les frais devaient, en conséquence, être partagés. Le fondateur lui enleva cette illusion en lui affirmant — non sans vérité —

Digitized by Google

qu'à poursuivre deux buts à la fois on les manquerait sûrement tous les deux. Il avançait donc bien de ses propres deniers des sommes assez importantes ; mais il invitait la Mère à s'en procurer de son côté, car il voulait avoir la certitude d'être remboursé, ne se croyant pas le droit de mêler les comptes et de dépenser pour une œuvre ce qu'il avait sans doute reçu pour une autre. De là entre le bon Normand et la bonne Normande quelques petits tiraillements. La religieuse s'étonnait qu'il fallût de pareilles sommes pour un ecclésiastique en une mission toute de piété. Ici, les historiens eudistes tendent à penser que le négociateur abusait un peu de la confiance de son mandant et que la Mère, dans sa défiance féminine, devait avoir l'œil plus juste et la divination plus fine[1]. Le Vénérable cependant — on a les lettres authentiques — allègue tout ce qu'il peut, le prix du change notamment; il fait ou plutôt il transmet le détail de ce que coûtent à Rome le bois, la chandelle et le blanchissage, et ce qu'il coûtera enfin audit M. Boniface « à tracasser comme il fait », mais surtout ce qu'il devra payer pour ses écritures, davantage encore pour les présents qu'il y aurait lieu de faire à diverses personnes, « sans quoi on ne fait rien dans ce pays-là ». Donc il ne faut pas s'arrêter; car alors tout ce qui a été dépensé sera perdu « et toute la maison s'en ira par terre ».

« Or, ma chère Mère, dit-il en terminant une de ses lettres, les saints n'ont jamais épargné l'argent quand il a été nécessaire pour les affaires de Dieu. Vous en avez bien trouvé pour avoir la maison de la

1. Les portraits qu'on nous donne d'elle révèlent beaucoup de bonté, mais peut-être aussi ce qu'il est convenu d'appeler « une douce malice ».

Digitized by Google

Vieille-Monnaie qui vous accommodait, quoiqu'elle ne fût pas absolument nécessaire; voudriez-vous l'épargner pour une chose qui doit être le fondement de notre communauté et sans laquelle elle ne peut subsister? Au nom de Dieu, ma très chère Mère, quittez vos défiances et vos soupçons mal fondés, comme une chose qui est indigne d'une sainte telle que la Mère Patin, et n'écoutez pas tellement vos intimes amis, dont vous m'écrivez, que vous n'ayez quelque créance à ce qui vous est dit par une personne qui a plus d'estime et d'affection pour vous et plus de zèle pour le bien de votre maison que qui que ce soit. »

Quelles étaient donc les difficultés? Celle qu'on alléguait le plus ostensiblement, c'était le quatrième vœu, le vœu de se consacrer au relèvement des filles de mauvaise vie. Et cependant, ce vœu supprimé, la fondation n'avait plus de raison d'être. Dans le haut personnel ecclésiastique de Rome, on s'obstinait à objecter qu'il était bien difficile de croire qu'avec un pareil contact les jeunes religieuses conserveraient leur pureté et ne seraient pas en péril de se perdre elles-mêmes. « Et pour faire voir que personne n'a encore pu vaincre cette difficulté, écrivait le P. Eudes, il faut que vous sachiez que les religieuses du Refuge de Nancy, qui sont aussi à Avignon, à Dijon et à Rouen, n'ont pas encore pu obtenir des bulles de notre Saint-Père le Pape, quelque effort qu'elles y aient fait; et cependant leur affaire n'est pas si difficile que la vôtre, tant parce que leur communauté est composée de filles pénitentes, qui ne sont pas en péril avec des pénitentes comme les honnêtes filles, que parce qu'elles ont été reçues et approuvées à Avignon par le Légat du Pape.... »

On remarquera tout l'intérêt que ce passage a pour

Digitized by Google

l'histoire des œuvres. Dans l'Église, le Saint-Siège aime au moins autant à modérer le zèle et à le diriger qu'à le stimuler. Ce sont les saints qui vont de l'avant — quitte à écouter toujours la voix qui les rappelle ou les avertit. — De quoi donc s'agissait-il ici? Non plus de confier des pécheresses à des femmes ayant été pécheresses comme elles, mais de faire instruire et consoler les complices ou les victimes du vice par des femmes étant restées la vertu même; c'était d'amener la pureté de la jeune fille pieuse à s'abaisser humblement et tendrement, héroïquement, vers celles dont se détourne avec mépris l'orgueil de la pharisienne. L'abbé Boniface, à l'en croire, s'épuisait à démontrer que, si la chose semblait malaisée en Italie, en France elle était déjà passée dans la coutume et justifiée par l'expérience. Fallait-il donc tant de paroles dans la patrie de sainte Catherine de Sienne[1]? Mais, en réalité, la fondation était nouvelle, donc bonne à éprouver, bonne à faire patienter, comme tant d'autres... surtout dans les circonstances où elle se produisait, à un moment où un conflit menaçait d'éclater entre Louis XIV et les Etats de l'Église. Les religieuses de Caen trouvèrent qu'elles avaient dejà beaucoup patienté. La Mère Patin aurait encore fait un sacrifice, mais si on lui avait donné, cette fois, la certitude du succès. Cette exigence n'était pas très sérieuse et le Vénérable le lui dit nettement : « Est-il possible que la Mère Patin, qui est si vertueuse et si raisonnable, fasse une pareille proposition ? » Bref, on n'envoya plus d'argent à l'abbé Boniface, et, comme suivant le mot

1. Surtout pour démontrer ce qui paraît être l'évidence, à savoir que les pénitentes seraient encore plus en sûreté, moins tenues en rigueur, etc..., entre les mains de personnes n'ayant jamais failli.

Digitized by Google

du P. Eudes, on ne pouvait pas vivre à Rome sans cela, il revint, n'ayant rien obtenu.

Il n'avait rien obtenu....; et cependant personne ne perdit courage; ni les prières des sœurs, ni les démarches du P. Eudes ne cessèrent un seul instant. Il fallait être prêt à saisir toutes les occasions. La meilleure de toutes fut le rétablissement de bonnes relations politiques entre les deux Cours. A cette heure précisément, l'abbé du Val Richer, de l'ordre de Cîteaux et ami du P. Eudes, allait partir pour Rome avec l'abbé de Rancé, afin d'y soutenir la cause de la réforme de la Trappe. Ils prirent également en main la cause de Notre-Dame-de-Charité. Ils se ménagèrent sur place le concours du cardinal de Retz; et enfin toutes les barrières s'abaissèrent comme par enchantement. Autant on avait soulevé autrefois de complications, autant le Pape et les cardinaux avaient à cœur de tout simplifier. Les bulles d'érection de l'Ordre furent donc accordées le 16 janvier 1666.

L'évêque, Mgr de Nesmond, avait à les délivrer lui-même. Il fixa la date de la cérémonie au jour de l'Ascension de cette même année, et cette fois le P. Eudes fut à l'honneur. A la fin de la messe, dite par le Prélat, ce fut lui qui monta en chaire et il prêcha sur le texte de saint Marc: « Ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris ».

*
* *

L'histoire de Notre-Dame-de-Charité ne devant figurer ici que dans la mesure où notre héros y intervient, nous laisserons à regret bien des épisodes touchants[1]. N'oublions pas de dire que le Vénérable et

1. Tel que celui qui marqua la fin de l'emprunt fait à la Visitation et l'émancipation toute naturelle de la jeune commu-

Digitized by Google

la Mère Patin ne tardèrent pas à régler entre eux, par de mutuelles concessions, des comptes un peu embrouillés, qui, chez beaucoup de leurs compatriotes, eussent donné sans doute lieu à quelques procès[1]. Ils aimèrent mieux se mettre l'un et l'autre à la rédaction du Directoire et du cérémonial. En 1688, la Mère Patin, suivant de près la Mère Marie de Taillefer, mourait avant que le travail ne fût achevé. Le survivant le reprit; il devait bientôt y associer sa propre nièce, Marie Herson, puis la Mère Marie de l'Enfant-Jésus (fille de la Mère du Bois David) qui lui succéda.

Dans la rédaction des Constitutions, le Père empruntait beaucoup à l'esprit de saint François de Sales. Il introduisait cependant plus d'austérités et exigeait, en conséquence, que les novices fissent preuve d'une santé assez robuste. Il pensait sans doute que ce qu'il avait de mieux à faire pour émouvoir les « repenties » était la vue des pénitences recherchées pour la réparation de leurs désordres et pour le salut de leurs âmes. Mais, si les sœurs devaient faire comme le prêtre et prendre sur elles les péchés des autres, elles devaient donner aussi l'exemple de la mansuétude et de la générosité délicate que saint François de Sales et, après lui, tout

nauté, désormais capable de trouver en elle-même des religieuses mûres pour la gouverner.

1. Si le Vénérable, dans son caractère naturel, avait gardé beaucoup de la finesse pratique et de la prudence de sa race, il n'en avait point conservé l'esprit processif; car il écrivait un jour (29 juillet 1656) à M. Mannoury : « Il faut éviter le procès plus que la peste, en avoir plutôt moins, voir perdre tout plutôt que de plaider.... » Ce qui suit apporte cependant une petite réserve, qui est comme un retour léger et bien inoffensif... « Si ce n'est qu'on n'entrât dans le procès qu'incidemment et non pas comme partie principale et qu'en cela on fût bien assuré de réussir ».

Digitized by Google

l'ordre de la Visitation venaient de rendre si populaires. Il ne faut pas que la sévérité qu'on adopte envers soi-même et envers le péché, dont on entend se rendre en quelque sorte responsable et solidaire, soit jamais manifestée par la dureté envers autrui. Telle est bien la doctrine des saints. Telle était celle que le fondateur rappelait dans une lettre à la Mère Marie de la Nativité (vers 1674, sans doute).

« Voilà, ma très chère et très aimée Fille, deux livres que je vous envoie et dont la lecture m'a beaucoup servi. Je vous prie de les pratiquer encore mieux, spécialement en ce qui regarde la douceur; car l'humeur rude, aigre, sèche, âpre, altière et dominante n'est propre qu'à tout gâter, qu'à détruire l'affection, la tendresse et la confiance filiales qui doivent être dans le cœur des personnes que nous gouvernons, et à y mettre la crainte, la terreur, le mépris, l'aversion et la haine; en un mot, cela n'est bon qu'à perdre une communauté et à mettre une supérieure au billot. Je ne crois pas, ma très chère Fille, que vous en usiez de la sorte, et personne ne m'en a parlé; mais l'expérience que j'ai, que la supériorité perd beaucoup de supérieurs en leur donnant cet esprit haut et dominant, rude et âpre, sec et raide, me fait tout craindre. Étudiez-vous donc, je vous en conjure, à conduire vos filles avec toute la douceur, bénignité, cordialité et tendresse possibles. C'est l'esprit de Notre-Seigneur et de sa très Sainte Mère; priez-les souvent de vous les donner, ainsi qu'à moi-même, et demandez à une de vos filles de vous avertir des fautes que vous y ferez. »

Que d'échos fidèles de ces leçons trouverait-on dans les instructions plus récentes où s'est entretenu — car il n'a pas eu besoin d'être renouvelé ni réformé —

Digitized by Google

l'esprit de cette admirable congrégation! L'avoir en quelque sorte fixé dès l'origine n'est pas la moindre des gloires de notre personnage. Mais essayons d'embrasser d'un coup d'œil — nous le pouvons, grâce à lui — l'idéal qu'il propose à ses religieuses. Il est dépeint dans la plus longue de ses lettres. Je ne sais si les Dames du Bon Pasteur doivent la lire ou l'entendre lire chaque mois, comme les jésuites doivent écouter la fameuse lettre de saint Ignace sur l'obéissance. En tout cas, elle est digne d'un tel honneur. Elle était digne surtout d'être l'initiatrice de cette œuvre et la garante de ses succès.

Le Père y rappelle d'abord toutes les obligations que les sœurs ont à la Sainte Vierge, tout ce qu'elles doivent lui rendre d'honneurs, particulièrement la veille de sa fête. Puis il en vient à leur parler de leur vocation, des devoirs qu'elle entraîne, de la grandeur et de la beauté dont elle doit les revêtir devant Dieu.

« Oh! mes très chères sœurs, que votre vocation est sainte! Oh! que votre condition est avantageuse! Oh! que la bonté de Dieu est prodigieuse à votre égard de vous avoir appelées à un institut vraiment apostolique! Oh! que votre ingratitude serait grande si vous ne reconnaissiez l'obligation indicible que vous avez pour ce sujet à la divine miséricorde!

« Mais sachez que, comme cet emploi déplaît étrangement à l'esprit malin, il ne manquera pas de vous tenter sur votre vocation. Il vous représentera les peines et les difficultés qu'il y faut souffrir; mais souvenez-vous, mes très chères Filles, qu'il n'y a aucune condition en ce monde exempte de travail et de souffrances, et que, si vous ne souffrez avec Jésus, vous ne régnerez pas avec lui. C'est pourquoi il n'y a rien que nous devions tant craindre que de n'avoir point de

Digitized by Google

croix. Jetez les yeux sur un crucifix et voyez ce qu'il a souffert pour sauver les âmes. Est-il raisonnable que vous soyez associées avec lui dans la plus grande chose pour laquelle il est venu en ce monde, qui est pour sauver les pécheurs, et qu'il lui en ait tant coûté et que vous en soyez quittes pour rien? Hélas! où en seriez-vous, si la crainte qu'il a eue des supplices, laquelle a été si violente qu'elle l'a fait suer jusqu'au sang, l'avait empêché de travailler à votre salut? Considérez aussi les douleurs, les larmes et les angoisses par lesquelles il a fallu que la bienheureuse Vierge ait passé pour coopérer avec son fils à la rédemption des âmes perdues.

« ... Mettez-vous devant les yeux ces saintes filles qui quittent leur pays, passent les mers et s'en vont parmi les Canadiens, où elles sont tous les jours au milieu de mille dangers pour gagner quelques âmes à Dieu.... Je connais une personne de votre sexe, une fille faible, timide et fragile comme vous, qui a demandé à Dieu pendant plusieurs années, avec des ardeurs incroyables, de souffrir pour un temps quelques parties des peines épouvantables de l'enfer, afin d'en préserver quelques âmes méchantes pour l'éternité, et Dieu lui fit souffrir pour ce sujet des tourments si incroyables qu'il n'y a point de langue ni de plume qui les puisse exprimer, et elle a été plus de quarante ans dans ces supplices. Après cela, nos très chères sœurs, ne devrions-nous pas mourir de confusion à la vue de nos faiblesses et de nos lâchetés!... Voulez-vous qu'on fasse un Évangile pour vous, ou désirez-vous que Dieu vous envoie un autre Messie, un Messie de sucre et de roses? Voulez-vous aller en Paradis par un autre chemin que celui par lequel la Mère de Dieu et tous les saints ont passé, ou bien voulez-vous y

Digitized by Google

aller seules et laisser vos pauvres sœurs dans le chemin de l'enfer, parce que vous êtes si délicates que vous craignez la peine qu'il y a de tendre la main pour les en retirer?

« Vous direz peut-être qu'elles marchent dans un chemin plein de boue et que vous craignez de vous souiller en les en retirant. Le diable est assez rusé pour vous donner cette tentation d'autant plus dangereuse qu'elle a une belle apparence; mais je vous dis, mes très chères Filles, qu'il est impossible que Notre-Seigneur laisse tomber ceux qui, pour l'amour de lui, aident aux autres à se relever. *La pureté ne peut jamais se souiller lorsqu'elle est avec la vraie charité, non plus que les rayons du soleil ne peuvent se salir dans la boue. Rejetez-moi donc ces vaines craintes et ayez confiance en Celui qui vous a appelées à ce divin emploi; si vous vous défiez de vous-mêmes et que vous vous appuyez sur lui, il ne se retirera pas pour vous laisser tomber....*

« Enfin, mes très chères Filles, si vous désirez accroître la joie et la gloire de votre digne Princesse, soyez fidèles à son Fils dans votre vocation, fermez l'oreille aux sifflements du serpent, ne soyez pas filles d'Ève, qui l'a écouté et s'est laissé séduire, mais soyez filles de Marie, qui l'a vaincu et écrasé sous ses pieds. Je la supplie de tout mon cœur de l'écraser sous les vôtres et de vous rendre dignes d'être les véritables filles de son Sacré Cœur, tout embrasé d'amour et de zèle pour le salut des âmes pécheresses qui lui ont coûté le précieux sang de son fils Jésus. C'est en cet amour sacré du très aimable Cœur du Fils et de la Mère que je suis et serai toujours, mes très chères Filles, tout vôtre.... »

Telles étaient ses conclusions suprêmes. Tout y était :

Digitized by Google

sa doctrine sur le Cœur de Marie et sur le Cœur de Jésus, la profonde impression qu'avait produite en lui le martyre de Marie Desvallées.... Heureux sans doute était-il d'associer la tendresse et la délicatesse de la femme à la grandeur de la satisfaction donnée à Dieu par le sacerdoce, ainsi que le P. de Bérulle le lui avait enseigné dans sa jeunesse et ainsi qu'il l'avait mis si vaillamment lui-même en pratique dans les travaux de son âge mûr.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

DOCTRINE ET OEUVRES DE DÉVOTION CONTRE LES JANSÉNISTES. — LES SACRÉS COEURS

Voici encore un des titres d'honneur de notre Vénérable, l'un de ceux qu'il travailla toute sa vie à acquérir et dont l'idée ne le quitta jamais au milieu de ses innombrables travaux; nous voulons parler de la dévotion qu'il a formulée, et on peut presque dire organisée l'un des premiers envers le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. Pour en ajourner ici l'examen, il y avait une autre raison encore que l'impossibilité de tout expliquer en même temps. Le dernier de ses dignes successeurs dans le gouvernement de sa Compagnie, le P. Le Doré, nous avertit que, si la dévotion du P. Eudes aux Sacrés Cœurs n'a cessé de grandir à partir de 1641, ce n'est que plus tard, vers 1670 ou 1672, qu'elle est parvenue à son complet épanouissement.

Cet épanouissement s'est préparé et accompli sous l'action de plus d'un mobile. La dévotion intérieure de l'homme et ses réflexions personnelles sur les mystères de la personne du Christ ne suffisent pas. Ce que l'Oratoire, en sa belle aurore, lui avait donné à méditer sous la forme des enseignements de M. de Bérulle n'avait pu qu'y ajouter un ferment actif. Peut-être même — on va s'en rendre compte — ne fît-il, en ajoutant à l'œuvre de son premier maître, qu'appli-

Digitized by Google

quer cette proposition d'un théologien moderne : « Ce n'est pas dans la contemplation des mystères de Jésus-Christ, mais dans celui de sa personne divine, que l'adoration se fixe et se termine[1] ».

Il semble que cette phrase, dans sa plénitude, embrasse et le programme de M. de Bérulle (1re partie) et celui du P. Eudes (2e partie de la proposition). Mais nous savons que la plupart des dogmes de l'Église restent à l'état implicite, tant que l'hérésie n'appelle pas, avec la condamnation d'une erreur certaine et dangereuse, la manifestation plus explicite et plus complète de la vérité. Il en est de même dans les dévotions : elles sont suscitées l'une après l'autre par l'esprit même de sécheresse et d'hostilité qui les a rendues nécessaires. C'est pourquoi nous ne pouvons nous dispenser de parler de la lutte du P. Eudes contre la secte la plus ennemie de cette dévotion même, à savoir la secte janséniste.

Pas n'est besoin de disserter ici une fois de plus sur le jansénisme. Personne n'ignore aujourd'hui comment chez Calvin et chez Luther le protestantisme, qui affectait d'émanciper l'homme, professait l'esclavage de la volonté, incapable de résister soit à la grâce, quand la grâce agit, soit à la concupiscence naturelle, quand la grâce se retire. Le jansénisme, quelque effort qu'il fît pour se cacher à lui-même, n'était qu'un calvinisme voulant rester dans l'Église catholique à tout prix... au prix de la contradiction. A ses yeux, Jésus-Christ n'était pas mort pour tous les hommes : il insérait donc la doctrine la plus dure dans la religion la plus miséricordieuse ; et on sait comment, par un symbole trop éloquent, ses crucifix relevaient les bras ouverts du

1 Thomas, cité par le P. Le Doré.

Digitized by Google

Sauveur et les redressaient droits et raides dans une attitude de condamnation. Ce qui leur donna si longtemps une popularité si étonnante dans notre France si généreuse, ce fut un concours de circonstances où l'on démêle : les vertus personnelles de quelques-uns d'entre eux, l'habileté avec laquelle ils mirent en avant des textes incomplets de saint Paul et de saint Augustin, sans en donner la contre-partie, l'habitude où étaient les esprits, dans l'ordre temporel, d'exagérer les droits de l'autorité souveraine et absolue et qui les portait à voir moins malaisément dans le Maître éternel une puissance absolument arbitraire. Ajoutons que, sur le terrain de la morale, ils passaient pour n'admettre aucune transaction; or, c'est là une disposition que louent toujours très ostensiblement ceux-là mêmes qui s'en permettent le plus. Ils firent enfin illusion à beaucoup de catholiques, précisément parce qu'ils se prétendaient bons catholiques, meilleurs catholiques que les autres et que, par de subtiles distinctions entre le droit et le fait, ils prétendaient n'être pas atteints par les condamnations pontificales. Mais, encore une fois, n'allongeons pas la discussion. Pour résumer le tout, empruntons à l'un des esprits les plus distingués et les plus droits du siècle du P. Eudes un jugement qui nous remettra bien dans son milieu. Voici comment s'exprime sur ce sujet Mme de Motteville en ses agréables *Mémoires* : « Toutes les fois que les hommes parlent de Dieu et sur les mystères cachés, je suis toujours étonnée de leur hardiesse, et je suis ravie de n'être pas obligée de savoir plus que mon *Pater*, mon *Credo* et les commandements de Dieu. Sur le chapitre dont je parle, je sais qu'il suffit aussi de croire que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, que je ne puis faire aucun bien sans la grâce de Dieu et qu'il m'a

Digitized by Google

donné mon libre arbitre. Plus loin que cela, ce ne sont que des disputes. » — Et ailleurs : « On peut tourner toutes choses en bien et en mal; mais ce qui me paraissait véritable et que les ignorants et les femmes pouvaient connaître, était que les jansénistes paraissaient estimer et soutenir la doctrine de Jansénius, condamnée par les décisions de Rome, et que par conséquent les jésuites ne les accusaient pas sans sujet; que les jansénistes, qui paraissaient se soumettre, de parole seulement, à la condamnation des cinq propositions, défendaient méthodiquement et avec une passion extrême le livre qui les contenait, mais qu'en effet ils donnaient au public, par leurs ouvrages, une morale où la pratique de la parfaite vertu chrétienne était éloquemment enseignée[1] ».

Dans la division qui se fit alors au sein de la société chrétienne, il est superflu de dire à quel groupe se rattachait notre héros. L'Oratoire, dans son ensemble, ne fut jamais nettement et violemment janséniste : c'est contre toute justice qu'on a, par exemple, accusé Malebranche de l'avoir été; mais il est bien acquis que beaucoup de ses membres, presque immédiatement après les PP. de Bérulle et de Condren, développèrent dans un sens janséniste ce que ces deux grands esprits avaient dit de la corruption de notre nature, de sa faiblesse et de la puissance de la bonté divine opérant gratuitement dans nos âmes. On n'oserait ajouter, si le chef des eudistes ne le disait aujourd'hui, que, dans la forme tout au moins, le P. Eudes lui-même paraît subir quelquefois l'influence de ce milieu où l'on craignait infiniment plus de diminuer le créateur que d'anéantir la créature. Ceux qui ont instruit à Rome

1. *Mémoires*, I, 325, ch. IV, 103.

Digitized by Google

la cause du Vénérable ne s'y sont cependant pas arrêtés; car sous l'austérité du langage et sous la démonstration de nos misères ils ont retrouvé bien aisément la voix de l'amour et de la pitié; mais déjà les contemporains l'avaient bien classé là où il devait l'être.

Il était, avec saint Vincent de Paul et M. Olier, non moins sûr que l'un et que l'autre, non moins désireux de voir se terminer les querelles subtiles et les arguties théologiques, non moins désireux de leur opposer la meilleure de toutes les digues, à savoir les œuvres de miséricorde et la pratique de tout ce qui soutient l'espérance chrétienne. Quoi qu'on en ait dit, leur attitude fut, la plupart du temps, défensive et attristée, plus prête à la réconciliation que celle de leurs violents et âpres adversaires. M. Olier avait raison de dire de ces derniers[1] : « Parce qu'on prêche que Jésus-Christ est mort pour tous, ils en sont scandalisés. »

Quand la secte se développa, quand sa résistance à peine masquée jeta le trouble et la confusion dans les âmes, M. Olier sans doute[2] s'éleva d'une éloquence plus indignée contre les dures folies de leur doctrine. Le P. Eudes jusqu'alors avait plutôt fui les novateurs. Mais en face d'eux ou devant les autorités légitimes il savait tenir un ferme langage. De là, avec son exagération tant soit peu ridicule, ce passage des œuvres d'Arnauld[3], à propos de l'assemblée générale du Clergé de France de 1660 et 1661, et de l'affaire du formulaire : « L'assemblée générale s'ouvrit à Pontoise, sous la présidence de Mgr de Harlay. Les premiers mois se passèrent assez tranquillement. On n'y parla

1. Voyez *Lettres*, éd. Lecoffre, II, 143.

2. Des lettres encore inédites en donneront bientôt de nouvelles preuves.

3. Édition de Lausanne, t. XXI, p. XXVIII.

Digitized by Google

ni du formulaire ni d'aucun autre point contesté. Mais ce calme dura peu. Le P. Eudes, frère de l'historien Mézeray, commença à la troubler par ses déclarations sanguinaires contre les prétendus jansénistes. Le Saint-Sacrement à la main, ce forcené s'emporta contre eux avec la dernière fureur, en présence de la Reine, dans l'église de l'abbaye de Saint-Germain, à Paris : c'était le 2 du mois de septembre. »

En réalité, il engageait les siens au calme. Nous le voyons dans une très belle lettre du 10 février 1659 à M. Manchon, supérieur de Rouen : « Je ne sais point de plus grand secret que de marcher notre grand chemin sans nous mêler de rien, sinon de garder les commandements de Dieu et de l'Église et les règles de notre profession et exhorter tout le monde, dans nos entretiens particuliers et dans nos prédications, à faire de même, évitant, tant qu'il est possible, de parler des questions du temps, soit de celles qui regardent la foi, soit de celles qui regardent la morale, spécialement dans la prédication. Je vous conjure aussi, mon très cher frère : 1° de fuir autant que vous pourrez la communication de tous ceux qui sont dans la mauvaise doctrine, cela nous rendrait suspects et nous ferait grand tort; 2° de témoigner toujours aux RR. PP. jésuites et à tous les religieux toute la charité et amitié possibles. »

Cette réserve charitable avait-elle contribué à le faire soupçonner de tiédeur, lui et les siens? Il est certain qu'il eut à défendre le séminaire de Rouen contre les soupçons d'un certain conseiller au Parlement, qui voulait s'éloigner des eudistes. « Il est vrai, lui disait-il, qu'il vaudrait mieux qu'il n'y eût pas de séminaire que de le voir dirigé par des jansénistes; mais, grâce à Dieu, il n'y a point de venin parmi

Digitized by Google

nous. » Et il ajoutait : « Mon cher monsieur, le jansénisme est une chose très pernicieuse parce que c'est une hérésie qui détruit la foi ; mais le schisme et la division entre les serviteurs de Dieu n'est pas moins dangereuse, d'autant qu'elle anéantit la charité, qui est une vertu encore plus excellente que la foi ». Tout cela n'était point d'un fanatique ni d'un ami de la persécution.

Il n'était donc ni furieux ni forcené. Il était simplement comme les hommes de son époque qui, tous, croyaient que la loi de l'Église et la loi de l'État devaient se confondre. Il pensait que c'était au Roi de veiller à ce qu'on n'insultât pas Dieu et son Christ, comme on a cru, jusqu'au xxe siècle, que le pouvoir doit veiller à ce que l'on n'insulte pas le drapeau, symbole de l'unité et de la dignité nationales. Entre ceux qui s'attaquaient soit à la première, soit à la seconde de ces deux lois, les Français ne faisaient pas de différence : dans les uns et dans les autres ils n'étaient pas éloignés de voir ce que nous appellerions aujourd'hui des anarchistes. Il est inutile de démontrer — tant la chose est connue — qu'en cela les luthériens, les calvinistes et les jansénistes allaient encore plus loin que les catholiques : ils l'ont prouvé surabondamment à Genève, en Angleterre, en Allemagne. En face de ceux qui avaient conservé la vérité chrétienne, s'élevaient ceux qui disaient l'avoir rétablie ou réformée et qui s'arrogeaient parfaitement le droit de l'imposer. On oubliait — c'était là le premier écueil — que, suivant la grande maxime de saint Augustin, rappelée par Léon XIII, nul ne peut être contraint à croire malgré lui. On oubliait aussi, et c'était là un second écueil, qu'appelé à défendre et à faire respecter la loi religieuse, le pouvoir civil revendi-

Digitized by Google

quait, comme une conséquence, le droit de la juger. A ses yeux, la seconde de ces deux missions était un complément de la première. Sans doute il ne prétendait pas, en France du moins, la juger elle-même et dans son fond ; mais il prétendait apprécier en elle ce qui lui paraissait nuisible ou dangereux pour sa propre autorité. C'est ainsi qu'il s'opposa si longtemps à la promulgation du Concile de Trente. S'il lui plaisait de le rejeter, il le rejetait, ou, ce qui revenait pratiquement au même, il l'ignorait et contraignait les peuples à l'ignorer. De là tant de conflits, dans lesquels les jansénistes — nous en verrons bientôt un exemple — ne craignaient pas d'en appeler du Pape au roi, s'ils croyaient y trouver leur intérêt. Mais enfin, étant donnée l'opinion universelle sur l'unité nécessaire des deux pouvoirs, il était inévitable, que, ainsi que nous l'avons dit à propos de la Compagnie du Saint-Sacrement, les chefs des catholiques demandassent au Roi de remplir toute la mission dont, avec l'assentiment de tout son peuple, il se glorifiait d'être chargé. C'est ce que fit Bossuet, c'est ce que fit le P. Eudes en diverses circonstances. Ce dont les hérétiques s'indignaient n'était pas qu'on fît appel au pouvoir royal, c'était qu'on y fît appel contre eux et non pour eux[1].

1. Il ne faut pas se lasser de le répéter, ce que la Réforme reproche alors à l'Église catholique ce n'est pas de trop refuser, c'est de trop accorder à la raison, au libre arbitre, à la science, à l'art. Les universités d'Allemagne mènent campagne contre la scholastique, non pas pour avoir opprimé les intelligences, mais pour les avoir trop exaltées et pour avoir trop concédé à l'esprit profane ou païen.... Ce n'est pas seulement à Genève, c'est dans la petite république huguenote de Nîmes (à la fin du XVIe siècle) que le consistoire condamne les gens pour la coupe de leurs cheveux ou des cheveux de leurs femmes, pour chô-

Digitized by Google

Mais cet appel à l'autorité du Roi n'était dans la vie de nos saints qu'un épisode. En réalité, la vraie lutte, c'était celle que le P. de Bérulle avait si bien appelée la lutte « d'esprits à esprits ». Ils la soutenaient par leurs œuvres, par leurs prédications, par la démonstration de leurs doctrines, enfin par la ténacité avec laquelle ils s'efforçaient de propager la dévotion la plus capable, à leurs yeux, de réparer le mal causé par les hérésies.

*
* *

C'est ici qu'apparaît l'un des aspects les plus originaux de la mission du P. Eudes. Sa dévotion au Sacré Cœur, les écrits qu'il lui consacre, les actes qu'il accomplit pour la répandre sont bien, en effet, une protestation contre la dureté des idées nouvelles. S'il ne la développe, comme l'a montré le P. Le Doré, que peu à peu, c'est sans doute qu'il y fut poussé par l'essor même du jansénisme, en même temps qu'il tirait du dogme catholique et de l'interprétation ou commentaires qu'en avait faits Pierre de Bérulle leurs conclusions légitimes.

Une des prétentions des hérétiques était de supprimer les intermédiaires entre l'homme et Dieu. Plus de culte des saints, plus de culte de la Vierge. Le Christ demeure bien celui qui justifie, mais qui justifie par sa seule action et qui, dès lors, quand il le veut, justifie quand même. Mais ce Christ demeure inaccessible. Et ce n'est point au hasard que j'écris ce dernier mot. Les jansénistes, qui pourtant n'aimaient

mage le jour « des fêtes romaines », pour jeux de boule le dimanche ou jeux de quilles, cartes, billard en un jour quelconque, etc., etc (Voir J. Boulenger, *Une république protestante à Nimes au temps de l'Edit de Nantes*).

Digitized by Google

pas beaucoup les fêtes ni les « cultes », avaient proposé un culte spécial pour honorer « l'inaccessibilité » du Sauveur[1]. Jésus-Christ inaccessible et, par suite, la dévotion même inaccessible! C'est contre quoi sainte Thérèse s'était élevée, contre quoi saint François de Sales avait réagi. On a lu plus haut les paroles du P. de Bérulle. Le P. Eudes est un de ceux qui ont travaillé dans la voie des deux grands saints avec le plus d'énergie et de persévérance.

L'Incarnation du Fils de Dieu en vue de la Rédemption du genre humain étant le grand dogme du christianisme, n'en doit-il pas résulter que le Fils de Dieu doit être adoré, non seulement dans son éternité, mais dans sa venue au monde, mais dans sa sainte, dans sa divine humanité, dans le corps qu'il a revêtu pour être semblable à nous et par lequel il a voulu souffrir pour nous? N'est-il pas raisonnable, autant qu'équitable et salutaire, — comme dit l'Église — de proposer à notre adoration l'une et l'autre nature étroitement unies? Si le Christ est adorable, il l'est dans tout son être, tel qu'il lui a plu de nous le manifester. L'Église a proposé de bonne heure aux chrétiens le culte de l'Enfant Jésus. Est-ce pour le remercier de son abaissement volontaire? Est-ce pour nous rappeler qu'il a symbolisé lui-même dans l'enfance la simplicité qu'il réclame de nos âmes? Est-ce pour reconnaître que ce tendre organisme, dans le développement duquel a grandi son humanité, mérite pour lui-même une partie du culte que nous devons à son être tout entier? C'est pour tout cela en même temps, et on peut dire indistinctement. Pourquoi sainte Ca-

1. Voir le P. Le Doré. *Les Sacrés Cœurs*, 1re partie, p. 257, et ses références à ce sujet.

Digitized by Google

therine de Sienne adorait-elle, avec tant d'amour, le précieux sang de Notre-Seigneur? Pourquoi l'Église a-t-elle consacré cette dévotion et l'a-t-elle rendue catholique? N'est-ce pas pour les mêmes raisons? Et ne doit-on pas dire que celui qui méprise ces dévotions méprise l'Incarnation même?

Sans doute il est une convenance facile à comprendre qui nous ordonne de choisir. On ne se complaira pas à considérer dans l'Homme-Dieu ce que l'homme tout court ignore en lui-même, à plus forte raison ce qu'il considère comme participant le moins à la vie supérieure de l'âme. En ceci l'Église n'a point tout permis, elle a réprimé de temps en temps certaines puérilités. En était-ce une que de réclamer, que d'inaugurer le culte du Sacré-Cœur? Les jansénistes l'ont soutenu contre le P. Eudes et ils l'ont soutenu plus violemment encore contre la bienheureuse Marguerite-Marie. Ni l'autorité supérieure, ni le corps des fidèles ne l'ont cru, et la dévotion au Sacré-Cœur est devenue, comme nous le savons tous, une des formes les plus répandues, les plus populaires, les plus encouragées de la piété contemporaine.

On est aujourd'hui bien familiarisé dans l'Église avec le culte, désormais fixé, du Sacré-Cœur. On ne l'était pas autant à l'époque que nous étudions, et bien des propositions, passées depuis dans le langage courant, devaient alors être jugées très hardies. Étaient-elles nouvelles? Les érudits de la piété, qui ont recherché dans la tradition et surtout dans les vues éparses des saints les origines de cette dévotion, démontrent que là, pas plus qu'ailleurs, il n'y avait rien d'absolument nouveau. Ce qui l'était, c'était l'organisation raisonnée de l'antique croyance. Au point où nous en sommes arrivés, les grands génies de l'Église

Digitized by Google

ne craignent pas de parler du Cœur de Jésus; mais ils le font encore, dirons-nous, avec une obscurité respectueuse ou avec le sentiment que la théologie n'est pas encore prête à donner un éclaircissement définitif. « Perdez-vous mille fois le jour, écrivait M. Olier[1], dans son aimable Cœur où vous vous sentez si puissamment attirée. C'est là où vous entrerez dans la jouissance de tout ce qu'il est et même des correspondances et des communications mutuelles qui se passent entre lui et son Père. C'est la pièce d'élite que le Cœur du Fils de Dieu; c'est la pierre précieuse du cabinet de Jésus; c'est le trésor de Dieu même où il verse tous ses dons et communique toutes ses grâces... C'est en ce cœur sacré et en cet adorable intérieur que se sont premièrement opérés tous les mystères, et c'est dans les saints que Dieu y applique plus particulièrement, que se passent ses communications plus intimes et que s'expriment le plus parfaitement tous ses divins mystères. »

Bossuet, de son côté, dans ses « Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ[2] », proclame que l'agonie de l'Homme-Dieu avait été comme un dernier refoulement de sa vie dans son dernier refuge, c'est-à-dire dans son cœur. C'est là que, avant la séparation totale et définitive, toute la Passion et tous « ses fruits avaient été présents à ses yeux, aux yeux de son cœur ». C'est de là qu'étaient partis, pour aller dans les âmes fidèles, « des gouttes, des ruisseaux, des torrents, des fleuves entiers de grâce et de miséricorde ». Aussi la suprême prière du chrétien qui veut que son agonie soit asso-

1. Lettres, II, 598. Cette lettre est adressée à une dame.

2. Que le P. Ingold a heureusement rappelées dans son intéressant travail sur *Bossuet et le jansénisme*. In-8°, Paris, Picard.

Digitized by Google

ciée à celle du Christ doit-elle être : « O divine Marie, ouvrez-nous votre sein maternel, recevez-nous en votre protection toute-puissante ; mettez-nous dans le cœur adorable de Jésus-Christ votre Fils ». Voilà, certes, de nobles élans, mais qui restaient plutôt des élans qu'une doctrine et surtout, comme nous l'avons dit, qu'une dévotion organisée.

Or, dans les ouvrages du P. Eudes[1], et surtout dans celui qui est intitulé : *Le Cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu*, le principe de cette organisation est merveilleusement formulé. « Le cœur corporel de l'Homme-Dieu, y est-il écrit, est déifié ainsi que toutes les parties de son corps sacré par l'union hypostatique qu'il a avec la personne du Verbe éternel.... Le Verbe éternel est dans ce cœur royal, l'unissant avec lui de la plus intime union qui puisse s'imaginer, c'est-à-dire de l'union hypostatique qui rend ce cœur adorable de la même adoration qui est due à Dieu.... Le cœur sacré est uni hypostatiquement à la personne du Verbe, il est embrasé de son amour infini vers nous. »

Bien des controverses se sont élevées alors et se sont renouvelées bien des fois pour savoir dans quelle mesure cette invocation au cœur de Jésus était symbolique et si elle n'était que symbolique, si, en réalité, les fidèles n'étaient tenus d'adorer que le pur amour, l'amour tout divin et, par conséquent, incompréhensible, du Rédempteur. Le P. Eudes est sur ce point d'une clarté à laquelle on n'a pu rien ajouter. « Nous avons à adorer dans le Sacré-Cœur trois cœurs qui ne sont néanmoins qu'un seul cœur par l'union très étroite

1. Voir les citations dans l'ouvrage du P. Le Doré, 2e partie, p. 58.

Digitized by Google

qu'ils ont ensemble, à savoir : son cœur corporel, qui est la plus noble portion de son corps sacré, son cœur spirituel, qui est la partie supérieure de son âme, et son cœur divin, qui est le cœur de son cœur. » Il devançait donc les théologiens de notre époque qui, après deux siècles de réflexions et de discussions, ont dit, presque dans les mêmes termes que lui : l'objet par excellence de la dévotion est bien l'immense amour du Fils de Dieu ; mais, comme la faiblesse humaine a besoin d'un objet lui rappelant sa propre nature pour s'élever du visible à l'invisible, on ne peut pas trouver, pour exciter l'amour de Dieu dans les âmes, d'objet plus sensible, plus efficace et plus digne enfin que son cœur.

Est-ce trop de subtilité que de trouver dans ces explications si décisives non seulement une belle théologie, mais une métaphysique et une psychologie qui, à certains égards, durent paraître originales à l'époque où le Vénérable écrivait? Cette époque, a très justement dit Victor Cousin, a été occupée de deux choses, du cartésianisme et du jansénisme. Or, celui qui tenait tant à ne pas séparer l'amour du Christ envers nous des battements de son cœur réagissait, lui aussi, dans l'ordre d'idées où il se plaçait, contre le spiritualisme excessif, contre le spiritualisme séparé de Descartes. Celui-ci, qui plaçait l'âme et sa pure substance dans son corps comme un pilote dans son navire, supprimait entre le corps et l'âme toute union substantielle ; il les maintenait dans une séparation difficile à expliquer. Aussi, dans son analyse des passions, les mettait-il chacun à part, comme deux groupes de phénomènes se répondant bien l'un à l'autre, soit par l'intervention constante de la cause divine, comme le voulait Malebranche, soit par une harmonie préétablie,

Digitized by Google

comme l'entendait Leibniz, mais ne se pénétrant pas mutuellement.

Le cartésianisme aboutissait ainsi à considérer le corps comme un instrument tout mécanique, comme un automate passif, il en analysait les mouvements qu'il ramenait sous les lois les plus générales de la physique, et il analysait ensuite les vraies passions de l'âme en les ramenant toutes à des idées, superposant à un pur mécanisme un pur intellectualisme. Tout cela ne retenait rien de la rectification que saint Augustin avait dû apporter au spiritualisme de Platon et à la doctrine par laquelle l'âme était considérée comme l'hôte temporaire d'un corps, assez étranger à lui pour pouvoir l'échanger contre un autre ou s'en passer totalement. Les exigences de la doctrine sur la transmission du péché originel et surtout de la doctrine de la résurrection des corps avaient conduit l'Église à préférer sur ce point la théorie d'Aristote et à en favoriser le développement dans la doctrine de saint Thomas. L'enseignement du P. Eudes était donc franchement opposé à l'excès — bien combattu depuis lors — de la métaphysique cartésienne. Par là, il ne se bornait pas à développer quelque branche nouvelle sur le tronc, passablement desséché, de la scholastique, il en faisait revivre certaines racines profondes et il contribuait à en préparer le renouveau.

Quant à la psychologie proprement dite, qui est enveloppée dans les inspirations de notre auteur, il n'est pas nécessaire de l'analyser minutieusement ni de chercher si elle est à l'abri de la critique des philosophes dans tout ce qu'il paraît penser de la réaction réciproque de l'intelligence et de la sensibilité l'une sur l'autre. Sans doute il serait aisé d'établir qu'avant tout l'homme est un être d'action, que l'action sup-

Digitized by Google

pose la volonté, que la volonté enfin, dans la vie individuelle et surtout dans la vie sociale, ne vaut que par l'amour. Mais il sera plus dans notre sujet d'observer que la dévotion ainsi affermie enveloppait cette idée que l'amour est bien le grand moteur de l'âme, comme le cœur est le grand moteur (le *primum movens* et l'*ultimum moriens*) de la vie du corps. C'était, en face du calvinisme et du jansénisme, engager plus que jamais la piété catholique dans la voie de l'amour et de tout ce qui en est la conséquence, à savoir la charité, le dévouement, la confiance, la miséricorde et le pardon.

Dans ces élans, la piété envers le Christ médiateur a toujours été soutenue par la dévotion envers sa Mère. L'âme du fidèle aime à n'aller à l'infinité incompréhensible du Dieu éternel que par l'humanité du Sauveur : elle aime aussi à aller au Sauveur par l'intermédiaire de sa Mère. Ce n'est pas la divinité qui se diminue, c'est l'humanité qui se relève en montant peu à peu et par des degrés où elle s'épure et se fortifie avant d'arriver à la contemplation de son objet suprême. Le pieux adorateur aime ici à se pénétrer de la parole de saint Augustin que, même transfiguré par la gloire de la résurrection, le corps de Notre-Seigneur est bien celui qu'il a reçu de la Vierge Marie. Il aime à se rappeler qu'il fut un temps où le Christ et la Vierge ne faisaient en quelque sorte qu'un, ou tout au moins que le cœur de l'un et le cœur de l'autre étaient en communication intime, incessante. Il lui plaît singulièrement de se dire que la grâce spéciale dont la Sainte Vierge a été favorisée a assuré la continuité spirituelle de cette union.

C'est ici que se présente à nous la prédication du P. Eudes dans ce qu'elle a eu de plus original et de

Digitized by Google

plus personnel. Le P. Le Doré, en effet, nous fait très bien suivre le développement historique de la célèbre dévotion dans la pensée et dans les écrits de son vénérable maître. Personnellement, c'est de la dévotion au Cœur de Marie que celui-ci s'élève à la dévotion au Cœur de Jésus. C'est, semble-t-il, en 1641, qu'il a composé son office propre en 9 leçons en l'honneur du Sacré Cœur de Marie. Deux ans plus tard, en 1643, sept mois après la première fondation de la Congrégation de Jésus et Marie, il écrivait au P. Mannoury pour lui recommander de renouveler chaque matin les deux salutations et de célébrer chaque année les deux fêtes en l'honneur des deux Sacrés Cœurs, « qui n'en font qu'un moralement ». — « Pendant les dix dernières années de sa vie, le P. Eudes se montra l'infatigable et zèlé propagateur du culte du Sacré Cœur de Jésus. Nous n'oserions dire cependant que, même à partir de cette époque, le Cœur de Marie ait cessé de tenir la première place dans sa dévotion. L'ordre qu'il a institué sous le nom de Notre-Dame-de-Charité reste plus spécialement consacré au cœur de la bienheureuse Vierge. Si la fête du Cœur de Jésus est inscrite comme patronale dans son coutumier, celle du Cœur de Marie garde les prérogatives de la fête titulaire. Le V. P. Eudes prêche avec toute son ardeur d'apôtre la double dévotion; mais soit que les jansénistes l'en aient empêché, soit que les circonstances ne l'aient pas aussi bien servi, il n'a pas réussi à faire adopter dans un si grand nombre de diocèses la fête du Sacré Cœur de Jésus. Ce qu'il a fait suffit amplement pour lui mériter le titre d'apôtre du cœur du Fils de Dieu; toutefois il est hors de doute qu'il est à beaucoup plus de titres encore l'apôtre du cœur de la bienheureuse Vierge. Il partage la première gloire avec la bienheureuse Marguerite-Marie et, à quelques égards

Digitized by Google

même, il lui cède le premier rang. Mais personne ne lui conteste, personne ne partage avec lui le culte du Cœur de la Bienheureuse Vierge. C'est à cette dévotion qu'il a dépensé le plus d'efforts : il en est l'apôtre par excellence[1]. »

Ni l'autorité ni la clarté de ce résumé ne nous dispensent d'avoir recours au texte même; je dirais plutôt qu'elles nous y invitent, et on est récompensé par la découverte de passages vraiment beaux. A qui craindrait de rencontrer ici des subtilités ou des fantaisies dévotieuses, il nous suffira de soumettre ces lignes, écrites en 1650 : « Surtout nous entendons et désirons révérer et honorer premièrement et principalement cette faculté et capacité d'aimer, tant naturelle que surnaturelle, qui est en cette Mère d'amour et qu'elle a toute employée à aimer Dieu et le prochain, ou, pour mieux dire, tout l'amour et toute la charité de la Mère du Sauveur au regard de nous ».

A ceux enfin qui se demanderaient si le culte de la Vierge ne prend pas là la place d'un culte supérieur, il suffira d'apporter cette autre page écrite en 1648 où il nous montre qu'honorer Marie c'est honorer celui qui est le principe de sa vie.

« Le cœur n'est-il pas le principe de la vie? Or, qu'est-ce que le Fils de Dieu est dans sa divine Mère, où il a toujours été et où il sera éternellement, sinon l'esprit de son esprit, l'âme de son âme, le cœur de son cœur et le seul principe de tous les mouvements, usages et fonctions de sa très sainte vie? N'entendez-vous pas saint Paul qui nous assure que ce n'est pas lui qui vit, mais Jésus-Christ qui vit en lui?... Or, qui

1. Le Doré, *Les Sacrés Cœurs et le Vénérable Jean Eudes*, in-8, 1re partie, p. 88 et 89.

Digitized by Google

peut douter que Jésus est vivant dans sa précieuse Mère, qu'il est la vie de sa vie et le cœur de son cœur, d'une manière incomparablement plus excellente? Vous voyez donc que le Fils de Dieu est le cœur et la vie de sa divine Mère, de la manière la plus parfaite qui se puisse penser. Car si, selon le langage de l'Esprit-Saint, cet admirable Sauveur doit tellement vivre dans tous ses serviteurs que sa vie se voie, manifestement même dans leurs corps, qui pourrait penser de quelle façon et avec quelle abondance et quelle perfection il communique sa vie divine à celle dont il a reçu lui-même une vie humainement divine et divinement humaine? Il est vivant en son âme et en son corps et en toutes les facultés de son âme et de son corps. C'est ainsi qu'il est principe de vie en sa très sainte Mère. C'est ainsi que nous pouvons dire qu'elle a un cœur tout divin[1]. »

La suite des actes, des œuvres, des démarches du Vénérable, comme celle de ses succès et de ses épreuves, achèvent du reste de bien montrer le développement de ces idées.

C'est dans cette même année 1648 (le 8 février) qu'il célébra la première messe solennelle du Sacré Cœur de Marie, quelques mois après la naissance de Marguerite-Marie et au lieu de sa naissance, puisque cette messe il la disait dans la cathédrale d'Autun. C'est lui-même qui l'avait écrite, c'est lui qui en avait composé les proses et les hymnes (en marchant dans la rue, nous dit-on; car pour suffire à toutes les occupations qu'il assumait il lui fallait être ménager de son temps). Dans la même année, il fondait à Beaune la première confrérie du Sacré Cœur de Marie, et il établissait son tiers ordre. Ce tiers-ordre est moins connu

1. Du livre : *Le Cœur admirable*, livre I, ch. IV.

Digitized by Google

que celui de saint Dominique ou que celui de saint François; il a fait surtout des adeptes en Normandie et en Bretagne[1]; mais il a traversé la Révolution, il subsiste encore de nos jours, et le moment paraît bien venu où, en l'absence de tant de congrégations dissoutes ou exilées, il doit rendre au pays des services nouveaux[2].

En 1652, la dévotion a fait de nouveaux progrès : le Vénérable dédie au Sacré Cœur de Marie l'Église de son séminaire de Coutances. L'année suivante, la célèbre Catherine du Bar, en religion sœur Mechtilde du Saint-Sacrement, fait célébrer la fête en son monastère de la rue du Bac; elle ne tarda pas à être imitée dans toutes les maisons des Bénédictines du Saint-Sacrement.

Ces premiers succès exaspérèrent les jansénistes qui firent dès lors pleuvoir les libelles diffamatoires et grossiers, allant jusqu'à crier que ce n'était même pas la Vierge, mais Marie Desvallées que son admirateur proposait au culte des fidèles, et tout cela se mettait en vers dignes de figurer dans une littérature de cabaret. Cependant, les autorisations arrivaient les unes après les autres : en 1659, celle de Mgr Servien, évêque de Bayeux; en 1660, celle de sept professeurs de la Faculté de Paris; et en 1661, celle de Mgr de Harlay, archevêque de Rouen. En 1666, le pape Alexandre VII approuve la *Confrérie du Cœur de Jésus et de sa Mère* (les termes sont à remarquer, car ils semblent bien consacrer cette union des deux dévotions à laquelle tenait tant le Vénérable). On aurait voulu avoir plus; car chacune de ces approbations ne valait que dans le diocèse où elle avait été concédée. A Rome, où tout

1. Il y a quarante ans, on en a estimé le nombre à 20 000 dans ces deux provinces.

2. Lire à ce sujet le P. Le Doré, *ouvrage cité*, 1re partie, p. 101 et suivantes.

Digitized by Google

marche avec une prudente lenteur, les temps n'étaient pas encore venus. En 1669, la Congrégation des rites refusait l'approbation solennelle non à la dévotion, mais à l'établissement d'un office et d'une messe qui en eussent fait une dévotion universelle ou « catholique ». Cette approbation ne devait être donnée que de nos jours, en 1861, mais les approbations particulières des évêques ne s'arrêtaient pas. On relève, en 1670, celles de plusieurs évêques et entre autres de celui de Rennes. (Celle-ci était comme la consécration de la mission que le Vénérable était venu donner en 1669 dans la capitale de la Bretagne et qui avait été suivie de l'établissement d'un séminaire.) Enhardi par ces témoignages, le P. Eudes faisait un pas de plus du côté des idées qui devaient se confondre avec celles de l'Église. Le 29 juillet 1672, il prescrivait aux six maisons de sa Compagnie de célébrer le 20 octobre, à titre de fête patronale, la solennité du Sacré-Cœur de Jésus. La lettre qu'il leur écrivait alors est d'un très haut intérêt pour l'histoire de ses idées et il n'est pas excessif de dire aussi pour l'histoire de l'Église. Après avoir cédé peu à peu à ses sentiments intimes, le Vénérable réfléchit sur ce mouvement qui l'a poussé à travers bien des obstacles; il en aperçoit le but plus clairement que jamais et il bénit la Providence de l'avoir accepté comme instrument de ses desseins.

« Mes très chers frères, leur disait-il, quoique jusqu'ici nous n'ayons pas célébré une fête propre et particulière du cœur adorable de Jésus, nous n'avons pourtant jamais eu intention de séparer deux choses que Dieu a unies si étroitement ensemble, comme sont le cœur très auguste du Fils de Dieu et celui de sa bénite Mère. Au contraire, notre dessein a toujours été, dès le commencement de notre congrégation, de regarder

Digitized by Google

et honorer ces deux cœurs comme un même cœur, en unité d'esprit, de sentiment, de volonté et d'affection....

« Mais la divine Providence, qui conduit toutes choses avec une merveilleuse sagesse, a voulu faire marcher la fête du Cœur de la Mère avant la fête du Cœur du Fils de Dieu, pour préparer les voies dans les cœurs des fidèles à la vénération du cœur adorable et pour les disposer à obtenir du Ciel la grâce de cette seconde fête par la grande dévotion avec laquelle ils ont célébré la première. Car, encore que celle-ci ait été combattue, d'abord par l'esprit du monde, qui ne manque jamais de s'opposer à tout ce qui procède de l'esprit de Dieu, aussitôt néanmoins qu'elle commença à paraître aux yeux de ceux qui font profession d'honorer particulièrement la très sainte Mère de Dieu, ils la regardèrent avec joie, l'embrassèrent avec ardeur ; et, aujourd'hui, elle est solennisée par toute la France et en plusieurs ordres et congrégations religieuses, avec tant de bénédictions, qu'il y a sujet d'espérer qu'elle se célébrera un jour très solennellement par tout l'univers.

« C'est cette ardente dévotion des vrais enfants du cœur de la Mère d'amour, qui l'a obligée d'obtenir de son Fils bien-aimé cette faveur très signalée qu'il fait à son Eglise, de lui donner la fête de son cœur royal, qui sera une nouvelle source d'une infinité de bénédictions pour ceux qui se disposeront à la célébrer saintement. Mais qui est-ce qui ne le ferait pas ? Quelle solennité plus digne, plus sainte, plus excellente que celle-ci, qui est le principe de tout ce qu'il y a de plus grand, de saint et de vénérable dans toutes les solennités ? Quel cœur plus adorable, plus admirable et plus aimable que le cœur de cet Homme-Dieu qui s'appelle Jésus ? Quel honneur mérite ce cœur divin qui a toujours rendu et rendra éternellement à Dieu plus de gloire et

Digitized by Google

d'amour, en chaque moment, que tous les cœurs des hommes et des anges ne lui pourront rendre en toute l'éternité! Quel zèle devons-nous avoir pour honorer ce cœur auguste, qui est la source de notre salut... qui s'est rompu et brisé de douleur pour nous sur la croix, ainsi que le Fils de Dieu et sa très sainte Mère l'ont déclaré à sainte Brigitte!

« Si on objecte la nouveauté de cette dévotion, je répondrai que la nouveauté dans les choses de la foi est très pernicieuse, mais qu'elle est très bonne dans les choses de la piété. Autrement il faudrait réprouver toutes les fêtes qui se font dans l'Église et qui ont été nouvelles quand on a commencé à les célébrer.... »

Un tel appel, si plein, si lumineux, si prophétique, peut-on dire, ne pouvait manquer d'avoir de l'écho, même en dehors de la congrégation; et en effet la nouvelle propagande reprend, avec le même succès, par les mêmes voies où elle avait déjà entraîné tant d'âmes dans le culte du Cœur de la Sainte Vierge. Parmi les communautés se distingue en première ligne la Visitation, préludant aux glorieuses destinées qu'allait si promptement lui ouvrir la bienheureuse Marguerite-Marie; car c'est en 1674 et en 1675, quelques années seulement avant la mort du P. Eudes que celle-ci allait avoir ses grandes révélations. Les abbesses de Montmartre suivirent, et on s'en est souvenu de nos jours, quand on a réservé au Vénérable une des chapelles de la Basilique. De Rome enfin viennent, en attendant mieux, des indulgences accordées à différentes manifestations de la dévotion nouvelle. Si le Saint-Siège donnait de tels encouragements, ce n'était cependant pas faute d'avoir entendu les plaintes et les accusations des jansénistes dénonçant cette « dévotion inutile et superstitieuse, ces petits livres pleins de rêveries, de révéla-

Digitized by Google

tions fausses et non approuvées, de propositions contraires à la théologie, à l'usage et à la foi de l'Eglise ».

Il est vrai que les mêmes scrupuleux, qui affectaient ainsi de prendre à Rome les intérêts de l'Église, n'affectaient pas moins de prendre à Paris, à leur manière, les intérêts du pouvoir civil, et d'opposer ces deux intérêts l'un à l'autre. On lit en effet dans un libelle conservé à la Bibliothèque nationale : « On souhaiterait aussi que le P. Eudes n'eût point tant témoigné de zèle pour les intérêts de Rome.... Il ne devrait pas faire sa cour à Rome pour obtenir les bulles d'établissement de sa Compagnie, au préjudice des intérêts de son roi, de sa patrie et de l'église gallicane, mais tous ces gens-là ont un penchant extrême à persuader à ceux qui les écoutent la doctrine qui flatte le plus la cour de Rome, quoiqu'elle soit pernicieuse aux intérêts du royaume. »

Le P. Eudes ne faisait « la cour » à personne, sinon à Dieu et à la Sainte Vierge. Ceux de ses écrits qui datent à peu près de la même époque, comme le *Mémorial de la vie ecclésiastique*, nous le montrent voué par-dessus tout, comme à ses débuts, à la restauration de la vie sacerdotale. A ses débuts cependant, il avait à insister sur la profanation des lieux saints, sur l'indignité de trop nombreux prêtres. En avançant vers le terme de sa carrière, il est heureusement plus préoccupé d'affermir les vocations saintes, de confirmer les réformes obtenues, de maintenir fermes dans la voie droite les pas de ceux qui ont répondu à des appels tels que les siens. Il leur donne des prescriptions bien minutieuses, car il tient à ne laisser en dehors de l'esprit de sainteté qu'il leur désire aucun acte de leur vie, aucun moment de leur journée; mais il a tout d'abord

Digitized by Google

retracé magnifiquement l'idéal en vue duquel il réclame tant de précautions de la faiblesse humaine ; car de nouveau il a exalté la dignité du prêtre et la nécessité du sacrifice que tout prêtre doit offrir en sa personne. Il l'a fait avec une sublimité égale à celle qu'il avait pu admirer dans M. de Bérulle et dans M. Olier[1]. Le souci qu'il a pour la dévotion nouvelle dont il s'est fait l'apôtre obstiné a un autre but. Du moins est-il évident qu'il va là plus directement à l'âme de tout fidèle, pour y provoquer non plus seulement la soumission, mais l'élan, non plus seulement la foi, mais l'amour. C'était là l'occupation de ses derniers jours. Il travaillait à l'achèvement du livre intitulé : *Le cœur admirable de la très sainte Mère de Dieu.* Il y étudiait les fondements de la dévotion dont il s'était fait le propagateur ; il les cherchait dans une sorte de métaphysique analogue à celle des *Grandeurs de Jésus*, puis dans les Écritures, dans la théologie, dans saint Thomas, dans les Pères de l'Église ; il renouait, anneau par anneau, la chaîne de la tradition. Il invoquait toutes les autorités qu'il avait le droit de faire parler. Puis il analysait les perfections et les bienfaits de Celle qu'il proposait, sous son point de vue préféré, à la dévotion des chrétiens. De nouveau enfin, dans le douzième et dernier livre, il montre le passage qui conduit de la Mère au Fils. Ce n'est cependant là que la conclusion finale, ou

1. « Vous êtes du sang royal et divin, dit-il en s'adressant aux prêtres, vous êtes entrés dans sa généalogie, vous êtes ses frères et ses membres... et votre sacerdoce n'est qu'un avec le sien. » Mais cette communauté du sacerdoce doit être suivie jusqu'au bout. « En qualité de prêtres, nous sommes obligés, à l'imitation du souverain Prêtre, de prendre sur nous tous les péchés des autres, de les regarder comme nôtres et d'en porter l'humiliation et la pénitence comme si c'étaient nos propres péchés. »

Digitized by Google

plutôt que la perspective ouverte à la piété préparée pour des progrès nouveaux. Par l'ensemble de l'ouvrage, c'est bien à la dévotion au Cœur de la Sainte Vierge que le P. Eudes a élevé un monument portant sa marque et digne, à lui seul, de perpétuer son souvenir.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

RAPPORTS AVEC LES GRANDS. — LOUIS XIV APRÈS ANNE D'AUTRICHE
LES DERNIÈRES LUTTES. — LA MORT

Les divers incidents de la lutte entreprise par le Vénérable nous ont montré l'effort qui fut fait un certain jour pour montrer en lui un ennemi des intérêts... on disait du royaume, pour ne pas dire du roi. C'est le moment de raconter comment il faillit, dans les dernières années de sa vie, être brouillé gravement avec Louis XIV. Mais il serait malaisé de sentir ici, comme il faut pouvoir le faire en histoire, la différence des temps et des hommes, si, avant d'esquisser cet incident, nous ne remontions pas un peu en arrière. Ce sera pour nous une occasion précieuse de noter les transformations qui ont conduit notre personnage d'une période à l'autre, comme elles y ont conduit ses contemporains. De Richelieu et de Louis XIII à Anne d'Autriche, soit seule, soit avec Mazarin, et d'Anne d'Autriche à son fils encore jeune, mais ayant déjà en lui les sentiments du « Grand Roi », nous trouvons, comme d'intéressants jalons, plus d'une intervention, mais aussi plus d'une épreuve de notre héros.

Nous ne rappellerons pas une fois de plus que, après avoir travaillé de concert avec Richelieu et Louis XIII, les grands rénovateurs de l'Église de France, saint Vin-

Digitized by Google

cent de Paul et M. Olier, pour ne citer que ceux-là, furent loin d'entretenir avec Mazarin d'aussi bonnes relations. Parlons net : ils furent à son égard des opposants ; pourquoi ? Un peu parce qu'ils partageaient les griefs que faisaient valoir contre lui les divers promoteurs de la Fronde, beaucoup plus parce qu'ils voyaient en lui un politique, très habile, sans doute, mais sacrifiant beaucoup trop, dans ses combinaisons, ce qui leur tenait le plus au cœur, la réforme du clergé séculier par les évêques. M. Olier ne craignit pas de conseiller à Anne d'Autriche de se séparer de son ministre. Le P. Eudes ne fut pas si explicite ; mais le 2 septembre 1648, à l'occasion des troubles de Paris, — et des craintes qu'on pouvait avoir d'assister à une révolution analogue à celle qu'on venait de suivre en Angleterre, — il écrivait qu'à ses yeux les ravages de l'impiété étaient l'unique cause des misères du royaume.

« Nous nous tuons dans nos missions, disait-il à la Reine, à force de crier contre quantité de désordres qui sont dans la France... Mais, si Votre Majesté voulait employer le pouvoir que Dieu lui a donné, Elle pourrait plus faire, Elle seule, pour l'établissement du règne de Jésus-Christ que tous les missionnaires et prédicateurs ensemble.... »

On peut trouver ici que le grand missionnaire est bien humble, ou conjecturer qu'il va sans doute avoir recours au bras séculier pour se faciliter à lui-même son travail. Mais il va indiquer les moyens dont la Reine peut se servir et voici celui qu'il met en avant :

« Je parlerai seulement du plus puissant de tous, qui est de donner de bons évêques à la France ; et par ce moyen l'Église de France changerait de face et

Digitized by Google

reprendrait sa première splendeur. C'est ici la plus grande obligation de Votre Majesté, Madame, c'est le plus grand service qu'Elle puisse rendre à Dieu et à son Église ; et il est d'une telle importance qu'il mérite bien que Votre Majesté en prenne soin par Elle-même [1] puisqu'Elle sera la première à qui le souverain juge demandera compte et un compte d'autant plus terrible qu'il y va du salut d'une infinité d'âmes qu'il a commises à ses soins. Car j'entends le Saint-Esprit, lequel, par la bouche de saint Paul, crie hautement que quiconque n'a pas soin du salut de ceux qui dépendent de lui est pire qu'un infidèle, tellement qu'à l'heure de la mort il sera condamné de Dieu comme un apostat et sera châtié plus sévèrement que les païens et les infidèles.

« Si Votre Majesté rend ce service à Jésus-Christ et à son Église, il La comblera de bénédictions spirituelles et temporelles. Mais si Elle néglige ces choses, je Lui déclare, au nom et de la part du grand Dieu vivant, que tous les péchés qui seront commis en France, faute de prendre soin de pourvoir par Elle-même l'Église de bons pasteurs, Lui seront attribués comme si Elle-même les avait commis, et qu'Elle en portera la condamnation et le châtiment, et que toutes les âmes qui se perdront en suite de cela et que toutes les gouttes de sang que Jésus-Christ a répandues pour leur salut crieront vengeance devant Dieu contre Elle, à l'heure de la mort. Au reste, Madame, je puis bien protester à Votre Majesté, en toute vérité, qu'en tout ceci je suis sans intérêt et sans autre prétention que celle de la gloire de mon Maître et du salut des âmes. Celui qui connaît le fond des cœurs sait que je

1. Et non en s'en rapportant à son ministre.

Digitized by Google

dis vrai. C'est en lui et en sa très sainte Mère que je serai toujours, avec tout le respect possible, Madame, de Votre Majesté, le très humble, très obéissant et très fidèle sujet et serviteur. »

Empiétement de l'Église et de l'un de ses ministres contre les droits de l'État, dira-t-on? Non, mais avertissement donné par une autorité catholique à une personne se disant catholique et qu'il y avait par conséquent lieu de rappeler à l'observation de ses devoirs d'état. Le désordre cependant augmentait, et le royaume ne tardait pas à être en proie, non seulement aux agitations politiques de la Fronde, mais à cette lamentable misère qui eut au moins pour effet de provoquer les merveilles de la charité de saint Vincent de Paul. Le P. Eudes adresse alors à la Régente un mémoire que les Archives de la Congrégation des Eudistes ont conservé. Sans y entrer dans des considérations politiques, il signale des abus qu'il appartient au Prince de faire cesser. Il les signale, il en demande la répression, dans la langue du temps, suivant les coutumes et les lois de l'ancienne monarchie. Il lui demande de ne pas permettre que les fêtes de l'Église soient profanées par les foires et les fêtes licencieuses qui les accompagnent, que celles-ci au moins soient changées de jour. Il demande que les lieux saints soient respectés par les collecteurs d'impôts, huissiers et sergents qui viennent y arrêter les pauvres gens. Il demande que, pour mieux venir à bout de la littérature déshonnête ainsi que des excès du luxe et de la vanité, la Régente donne la première l'exemple de renoncer aux comédies et aux bals. Il lui conseille enfin de faire la paix avec les ennemis du dehors, afin de pouvoir consacrer toute son autorité à l'extirpation des hérésies. Ah! sans doute, il était peu tendre pour

Digitized by Google

les fauteurs de ces hérésies. Il avait cependant bien de la pitié dans le cœur; mais c'est à d'autres qu'il la réservait. Il ne se contente pas de l'observation qu'on vient de lire contre les saisies et arrestations faites dans les églises. « Nous voyons souvent, écrit-il, de pauvres gens dans les prisons pour avoir vendu un peu de sel afin de gagner leur vie, lesquels sont condamnés à de grosses amendes; et parce que, ne pouvant les payer, ils y pourrissent, ils sont contraints de demander comme une faveur qu'au lieu de cette amende ils soient fouettés de la main du bourreau, ce que je puis attester, comme m'étant employé quelquefois à obtenir cette grâce pour quelques-uns. Tout cela parce qu'il y va de l'intérêt du Roi. Mais combien la gloire du souverain monarque est-elle davantage intéressée en tous les désordres susdits! »

La nomination de bons évêques, voilà cependant le souci par excellence! Aussi, en 1653, à l'occasion de la vacance du siège de Bayeux, le missionnaire, témoin de trop de scandales, ne craint-il pas d'écrire cette lettre hardie :

« ... Je m'estimerais extrêmement coupable si je ne suivais le conseil que plusieurs grands serviteurs de Dieu m'ont donné de représenter à Votre Majesté que de temps immémorial il ne s'est fait aucune visite par l'évêque dans le diocèse de Bayeux; que cette négligence y a causé des désordres et des profanations plus grandes par leur durée que n'auraient fait plusieurs passages d'armées ennemies du nom chrétien et que cette démission volontaire d'un bénéfice si considérable semble avertir Votre Majesté que Dieu, qui prend soin du moindre de nos cheveux, ne suscite une chose si extraordinaire en ces misérables jours de corruption (où l'on ne se fait pas scrupule de renon-

Digitized by Google

cer au bénéfice de l'éternité pour en acquérir ou en conserver un bien moindre que l'évêché de Bayeux) que pour fournir une occasion à Votre Majesté de rendre justice au sang de son fils.... Ces considérations, Madame, demandent à Votre Majesté un saint pour évêque de ce diocèse. Vous êtes obligée par le saint Concile de Trente, sous peine de péché mortel, de ne nommer à tous les bénéfices qui ont charge d'âmes, non seulement que ceux que Votre Majesté en estimera dignes, c'est-à-dire des saints, mais encore les plus dignes, c'est-à-dire les plus grands saints. A plus forte raison, Madame, y êtes-vous obligée pour un diocèse aussi désolé que celui dont je parle.... »

Anne d'Autriche était certainement une personne pieuse et de bonne volonté; car, loin d'être blessée par de telles remontrances, nous savons de la façon la plus authentique qu'elle donnait l'exemple de l'assiduité et de l'attention aux sermons du P. Eudes, toutes les fois que celui-ci parlait dans Paris ou auprès des châteaux royaux. Elle trouve, elle dit, que c'est ainsi qu'il faut prêcher et que cela vaut mieux que « les fleurettes » des autres orateurs. En 1666, il donnait la célèbre mission de Saint-Germain-des-Prés. Elle ne manqua pas d'aller l'entendre, et lui ne manqua pas de lui adresser à nouveau, du haut de la chaire, ses recommandations habituelles : travailler à la terminaison des hérésies, détruire l'athéisme, réprimer le luxe, arrêter le dérèglement des mœurs, adoucir le sort du pauvre peuple. Car, ajoute l'auteur des *Annales*, « il n'oublia pas les sangsues, comme il les appelait, les mangeurs de peuples, avec leurs superbes maisons et leurs dorures. Il fit ensuite une vive peinture des misères du peuple, dans laquelle il

Digitized by Google

représenta la dureté des archers de la gabelle cassant les cruches des pauvres femmes, voisines des côtes de la mer, qui y allaient puiser de l'eau. » Ces exhortations n'empêchèrent pas la Reine Mère de prendre dévotement part à tous les exercices qui suivirent, aux acclamations du peuple auquel le missionnaire rappelait qu'il ne fallait pas seulement crier vive le Roi! mais vive Jésus ! On sait comment le marquis d'Urfé était venu demander à la Reine s'il était vrai qu'elle eût ordonné de faire arrêter le P. Eudes et qu'elle lui répondit : « Je vous prie d'aller présentement trouver le P. Eudes de ma part et de lui dire que je n'ai jamais eu cette mauvaise pensée et que je conserve toujours, au contraire, beaucoup d'estime pour sa vertu ».

L'année suivante (1661), il prêchait chez les religieuses du Saint-Sacrement. Le 8 février, Anne d'Autriche venait elle-même y entendre le salut et le sermon. C'était quelques jours après un incendie qui avait détruit toute une galerie du Louvre. Le missionnaire lui-même a raconté, dans une lettre aux prêtres du séminaire de Caen, comment il avait vu entrer la Reine vers la fin d'un de ses sermons et comment il s'était alors interrompu pour lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur à propos du travail du dimanche, du luxe déployé en face de sujets accablés de misères, « qu'il était permis aux princes et aux rois de prendre quelques honnêtes divertissements, mais que d'y employer tous les jours, toutes les semaines, tous les mois, toutes les années et toute la vie n'était point le chemin du Paradis... ».

L'étonnement et l'indignation affectée des courtisans ne perdirent pas de temps; mais le P. Eudes nous apprend qu'elle leur ferma aussitôt la bouche « de la bonne manière » et qu'elle dit : « Le P. Eudes a rai-

Digitized by Google

son, il dit de grandes vérités, c'est à nous d'en profiter ».

Une série d'années s'écoule et, en 1671, alors que se prépare la guerre de Hollande et que Bossuet donne son *Exposition de la doctrine catholique*, nous trouvons le Père à Versailles même sur la proposition de Mgr de Harlay devenu archevêque de Paris. Louis XIV l'appelait à prêcher un jubilé pendant la quinzaine de Pâques. Le Roi l'avait accueilli avec bienveillance, lui disant : « Je suis bien aise que M. l'Archevêque vous ait choisi pour cette mission, vous y ferez beaucoup de bien, vous convertirez plusieurs personnes ; vous ne convertirez peut-être pas tout le monde, mais vous ferez ce que vous pourrez ». La Reine, dit-on, veillait sur lui et sur ses missionnaires, comme une châtelaine sur ses invités, allant même quelquefois à la cuisine pour se rendre compte de ce qu'on préparait pour eux. Le couple royal suivait d'ailleurs les instructions avec une piété que les gens de la Cour n'imitaient pas tous, car leur attitude n'était pas toujours très édifiante. Aussi est-ce sur eux que se dirigea cette fois la sévérité du prédicateur. Après avoir complimenté le Roi sur l'exemple qu'il donnait : « mais ce qui m'étonne, ajouta-t-il, c'est que pendant que Votre Majesté s'acquitte si parfaitement de ses devoirs de religion et qu'Elle rend à Dieu avec humilité ses plus profonds hommages, je vois une multitude de ses sujets qui font le contraire ».

A la suite de cette mission, le Roi donna au missionnaire deux mille livres pour ses œuvres. Ce fut là comme l'apogée de sa faveur.

C'est à cette époque, en effet, qu'il fut question de le nommer coadjuteur de l'évêque d'Évreux. On a les lettres qu'il écrivit alors pour se défendre d'un

Digitized by Google

tel honneur, disant que le seul bénéfice qu'il eût jamais ambitionné était le bénéfice de la Croix. D'autre part, il craignait sincèrement d'être mis dans l'alternative d'accepter ou de désobéir. Après un premier trouble il se rassura et donna finement la raison de sa tranquillité dans une lettre à M. Mannoury.

« Cette nouvelle, lui dit-il, ne m'a pas causé la moindre altération, et parce que je suis persuadé que, quoi qu'on en dise, il ne sera rien du tout de ce qu'on projette, et parce que, si cela arrivait, ce serait assurément Dieu qui le voudrait ainsi. Dites-le bien à Mgr d'Evreux, je ne veux point d'autre bénéfice que celui que mon Sauveur Jésus-Christ a choisi pour lui-même : c'est sa croix. J'en ai eu jusqu'ici de toutes espèces, et je n'ai point plié sous le fardeau ; mais, pour cette nouvelle croix dont on me menace, je ne la crains point du tout. Je connais les hommes, et je suis sûr que c'est celle qu'ils m'épargneront le plus volontiers. »

Il ne se trompait pas ; on travaillait en effet à lui épargner ce genre de croix, mais pour lui en procurer une autre.

A force de chercher et de fureter de tous les côtés dans sa vie, dans ses paroles, dans ses actes, les plus rusés de ses ennemis finirent par découvrir une pièce de nature à le compromettre aux yeux du Roi. On se rappelle les négociations très coûteuses de l'abbé Boniface à Rome en vue d'obtenir l'approbation de Notre-Dame-de-Charité. Très désireux de gagner ses subsides, tenant à honneur de réussir, M. Boniface, à court d'arguments, avait eu l'idée, dans une de ses suppliques, de déclarer que la Compagnie de Jésus et Marie demandait la permission de s'engager, par un vœu, à défendre toutes les opinions, même douteuses,

Digitized by Google

de nature à soutenir l'autorité du Saint-Père. Jamais le P. Eudes n'eût signé pareil engagement; jamais il ne fut mis au courant de cette supplique que le Pape avait refusé de recevoir. Quelque agent finit par la découvrir dans le secrétariat de la Congrégation des évêques et s'empressa de la livrer au public; car on savait bien quel effet elle devait produire sur Louis XIV. Pour rendre cet effet plus sûr et plus décisif, on ne manqua pas de crier partout que le P. Eudes, tout comblé d'honneurs et de bienfaits, avait trahi la couronne et les droits de l'Église gallicane, sa mère. Le résultat ne tarda pas à se faire sentir.

En quoi consista la disgrâce? En ceci d'abord que, le Roi ayant manifesté son mécontentement, on affecta de le croire beaucoup plus grave encore et qu'on en profita pour faire courir impunément des bruits encore plus faux que ceux du passé. A part quelques évêques, qui prirent sa défense[1], beaucoup de ses amis, de ses protecteurs même, se détournèrent de lui, comme d'un condamné.

Le serviteur de Dieu ne fut point ému outre mesure du danger qu'il pouvait courir personnellement.

1. Il convient de les nommer. Ce furent : Harlay de Champvallon, archevêque de Paris; de Matignon, évêque de Lisieux; de Maupas, évêque d'Évreux; Auvry, ancien évêque de Coutances, et de la Vieuville, évêque de Rennes, tous prélats qui, en somme, le connaissaient à fond. Mais tout le monde ne lui était pas aussi fidèle. Il écrivait en octobre 1674 : « Je vous puis dire, mon très cher frère, que, depuis que je suis au monde, je n'ai point souffert de persécution si sanglante que celle-ci. Ce qui m'a le plus affligé, c'est qu'un de mes propres enfants qui était ici, qui n'a jamais reçu de moi que tous les témoignages possibles d'amitié, a été mon plus cruel persécuteur. *Reddidit mihi mala pro bonis....* Jugez, mon très cher frère, quelle douleur et quelle angoisse pour moi! C'est en suite de cela que je suis tombé malade. »

Digitized by Google

Il tint cependant pour l'honneur de la vérité, et aussi pour le salut de ses œuvres, à se justifier aux yeux du Roi. Il signa d'abord[1], en présence de témoins, un désavœu authentique, que reçut et transmit le lieutenant-général de Caen. Il obtint de la loyauté de M. Boniface une déclaration le mettant hors de cause. Enfin il adressa lui-même au Roi des explications très nettes. Elles étaient d'abord empreintes de cette familiarité robuste dont il était coutumier, parlant de « cette vieille paperasse » au contenu de laquelle on savait bien qu'il était opposé. Et il terminait par ces paroles qui, avec une certaine fierté, demandaient toute autre chose que la grâce ou le pardon : « J'espère que Dieu qui vous a donné un cœur si juste et droit vous rendra le protecteur de l'innocence ».

Bien que recevant cette lettre des mains mêmes de la Reine qui avait tenu à s'en charger, le Roi ne désarma pas tout de suite. Il répondit « avec un respect mêlé d'une certaine sévérité »[2] : « J'ai les meilleures intentions du monde pour le P. Eudes. Je crois qu'il est homme de bien; mais voilà une supplique[3] qui est contre mon État. Il faut qu'il se justifie, et après cela on travaillera à ses affaires. » Tout en manifestant un esprit bien pointilleux et bien facile à effaroucher en matière d'Église, ces paroles de Louis XIV n'étaient sans doute pas terribles ; elles montraient des sentiments fort éloignés de ceux que le zèle ordinaire des courtisans se plaisait à lui prêter. Le Roi n'en fit pas moins donner l'ordre au Vénérable de quitter immé-

1. Le 27 novembre 1673.
2. Expressions du P. Martine.
3. La supplique Boniface, évidemment.

Digitized by Google

diatement Paris où il se trouvait alors [1]. C'est à cette occasion que le disgracié écrivit à Colbert la lettre que voici [2] :

« Monseigneur, je reçus hier soir une lettre de cachet qui me fut apportée de votre part, m'ordonnant de me retirer au Séminaire de Caen. Je me suis mis aussitôt en état d'obéir, et je sors présentement de Paris pour aller attendre sur le chemin une chaise roulante qu'on me doit envoyer d'Évreux, n'ayant pu trouver de place dans les coches et mon âge ne me permettant pas d'aller à cheval ni à pied. J'ai cru, Monseigneur, être obligé de vous rendre compte de ma ponctuelle obéissance et de vous protester que je suis avec un profond respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur, Jean Eudes, prêtre. Ce dimanche matin 15 d'avril 1674. »

Il y avait sans aucun doute quelque ironie dans ces protestations de si ponctuelle obéissance, quelque chose d'analogue à l'esprit dans lequel Pascal et Malebranche recommandaient de ne point discuter, — c'était inutile ! — avec ceux qu'ils appelaient « les grands de chair ». Quoi qu'il en soit, la réconciliation se fit tardivement. Ce fut seulement en juin 1679 qu'après une supplique nouvelle, mais présentée cette fois avec des protestations de douleur et d'humilité où l'on voit bien que le missionnaire avait senti la différence des temps [3], il fut reçu par le roi. Celui-ci l'accueillit avec bonté,

1. Et cependant on peut voir par le rapprochement des dates que les justifications présentées étaient aussi complètes que possible; et, de fait, il n'y fut rien ajouté.

2. Elle était jusqu'à ce jour tout à fait inédite. J'en dois la communication à la bienveillance des chefs de la Compagnie.

3. Il était d'ailleurs très affaibli par l'âge et une très pénible infirmité.

Digitized by Google

et voici les paroles que, d'après son propre témoignage en une de ses lettres, le Vénérable entendit de lui : « Je suis bien aise de vous voir; on m'a parlé de vous. Je suis bien persuadé que vous faites beaucoup de bien dans mes États; continuez à travailler comme vous faites. Je serai bien aise de vous voir encore, et je vous servirai et protégerai dans toutes les occasions qui s'en présenteront. »

*
* *

Mais le serviteur de Dieu ne devait pas profiter longtemps de ces bonnes dispositions. Déjà ses forces diminuaient, déjà son âme se préparait à la mort. Il avait même voulu qu'on procédât à l'élection de son successeur; et, le 27 juin 1680, l'assemblée avait élu supérieur général le P. Blouet de Camilly, auquel il avait pensé lui-même. Le 25 juillet, il rendit visite et adressa la parole aux Dames du refuge de Notre-Dame-de-Charité de Caen, il rentra ensuite dans son séminaire et s'y vit obligé de prendre le lit. Il ne devait plus se relever. Il était âgé de soixante-dix-neuf ans. C'est dire que ses premiers compagnons, ses premiers amis, ses protecteurs, avaient disparu presque tous. Mme de Camilly, nièce du P. Blouet, voulut le revoir encore une fois. « Qu'on la laisse monter, dit le P. Eudes, c'est ma fille aînée », et, après lui avoir donné sa bénédiction il lui dit : « Oh! si le bon Dieu me fait miséricorde et si j'ai quelque pouvoir auprès de lui, je ne vous laisserai pas longtemps après moi ». Il expira le 19 août; et trois mois plus tard, en effet, la pieuse dame mourait subitement, en sortant de la chapelle du séminaire.

Le peuple n'avait pas eu besoin de voir là l'accomplissement d'une prédiction inspirée par une révélation

Digitized by Google

particulière, pour considérer comme un saint celui qu'il venait de perdre. Depuis longtemps déjà, tous ceux qui le connaissaient lui rendaient cet hommage du fond du cœur. Des guérisons miraculeuses ne tardèrent pas à être obtenues sur son intercession. Les saints méritent une épitaphe simple. Il semble qu'à celui-ci les auteurs de l'*Histoire des ordres religieux* (Hellyot et Bullot) aient bien donné celle qui lui convenait.

« Le Vénérable P. Eudes mourut à Caen où il fut regretté généralement de tout le monde. Dès qu'on eut appris la nouvelle en ville, le concours du peuple à venir voir ce fidèle serviteur de Dieu fut si grand, qu'on eut beaucoup de peine d'avoir la liberté de l'enterrer. L'empressement de tout le monde à lui rendre les derniers devoirs, les louanges qu'on lui donnait et qui retentissaient de toutes parts firent assez voir que Dieu honore dans le ciel celui à qui tant de monde rendait par avance tant d'honneur sur la terre. »

La béatification du Vénérable est présentement demandée en cour de Rome, et la cause est considérée comme bien avancée. Il ne reste qu'à attendre avec respect et avec confiance la sentence du Souverain Pontife.

Digitized by Google

CONCLUSION

Jusqu'ici le P. Eudes n'a été connu que d'un petit nombre d'érudits. Si nous avons réussi à le peindre tel qu'il était, on aura compris à quel point il mérite mieux de la France et de l'Église.

Malgré les dissentiments survenus entre lui et l'Oratoire après vingt-deux ans d'union, nous pouvons redire sans paradoxe que c'est bien lui qui a été l'héritier des Bérulle et des Condren, que c'est lui qui, entre eux et Malebranche, a été le plus glorieux fils de la Compagnie, le plus utile représentant de sa tradition première. La résolution qu'il prit et qu'il exécuta de se séparer d'elle, lui, l'homme de l'humilité, de l'obéissance et du sacrifice, n'en révèle pas moins tout ce qu'il y avait de lumineux dans ses décisions, d'énergique dans son caractère, de constant dans sa volonté. La série de ses créations a d'ailleurs fait tomber depuis longtemps les quelques apparences qui, au premier jour, avaient pu faire mal apprécier cette séparation par des juges trop humainement prévenus contre lui. Tout l'ensemble de sa vie se dresse maintenant devant la postérité. Ce qu'on y voit est bien facile à juger : c'est une ardeur passionnée pour le service de Dieu et pour le salut des âmes. Mais la liturgie catholique a bien raison

Digitized by Google

de répéter à propos de tant de saints : « il n'y en eut pas de semblable à lui ». Si les saints se valent, ils ne se ressemblent pas. La grâce les prend avec leur tempérament, dans leur milieu; et toute peinture qui s'applique à les restituer, en quelque sorte, à leur naturel, à leur temps, à leur groupe social, à leur patrie terrestre, ne fait qu'achever leur physionomie. Celle-ci ne doit pas rester uniquement enveloppée de leur auréole de rayons célestes; ni la vérité, ni l'utilité pratique de l'étude que nous devons faire de leur vie et de leur mission au milieu de nous, n'auraient rien à y gagner.

Or, le P. Eudes garda bien la marque de la race solide, prudente, avisée, un peu rustique, qu'était de son temps la race normande. Il mit toutes ces qualités au service de l'idée catholique, et tout ce qu'il leur retrancha de satisfactions humaines, il en retrouva l'équivalent, agrandi et fortifié, dans la ferveur audacieuse et cependant mesurée, calculée, patiente, organisatrice de son zèle apostolique. De bonne heure, il y ajouta cet esprit d'amour magnanime et tendre qu'il devait au culte de la Vierge, au souci de lui conserver « sa meilleure part » dans sa doctrine et dans ses œuvres.

Il ne manqua pas plus de littérature et de « talent » que son frère Mézeray. Il fut d'abord un excellent élève de ces jésuites avec lesquels il tint et réussit à demeurer toute sa vie dans les meilleurs termes, bien que, de propos délibéré, il n'entrât dans aucune des controverses de son temps. Puis, de ses mérites d'écrivain, il nous reste plus d'un témoignage qui n'est pas à dédaigner. Ne parlons pas de quelques lettres qu'il écrivit en s'y appliquant — si on nous permet cette expression familière — comme certaine Consolation où le fonds chrétien se recouvre quelque peu du style des consolations classiques de l'antiquité. Tous les offices

Digitized by Google

qu'il composa, toutes les proses et hymnes en vers latins dont il les enrichit nous le montrent rompu avec les exigences du rythme et avec les ressources d'une latinité qu'il faisait à peine fléchir, en d'ingénieux néologismes, aux besoins de son sujet. Par-dessus tout, il faut rappeler ses grands ouvrages où, avant de descendre aux nombreuses subdivisions des préceptes, aux règles des exercices disciplinés de toutes les heures, il s'abandonne à ses élans vers les grands mystères ou vers les devoirs les plus sublimes de la vocation sacerdotale. Pour établir et pour propager, comme il l'a fait, des dévotions nouvelles, sans donner prise à la malveillance de ceux qui auraient bien voulu surprendre en lui des hérésies ou tout au moins des témérités, il fallait assurément l'inspiration d'en haut; mais ne fallait-il pas y répondre aussi par la lucidité des idées et par la précision de l'expression? Ces dons, il les avait. Ils n'ont pas nui, tant s'en faut, à ce que l'éloquence de sa parole et de son style avaient d'entraînant; les succès de sa prédication l'ont bien prouvé.

De cette prédication, qui remplit les trois quarts de sa carrière, nous n'avons que des monuments, pour ainsi dire, à côté ; mais on en retrouve l'accent dans certaines pages où ses fils d'aujourd'hui ont très bien su nous montrer comme des fragments détachés ou de sermons déjà faits ou de sermons destinés à être prononcés un jour ou l'autre. Si indirecte qu'elle soit, cette preuve a de quoi nous suffire. Son siècle ne le met pas au rang des grands sermonnaires dont s'enorgueillit sa littérature. Pourquoi? Parce qu'en tout temps on a cette fausse idée que la littérature est ce qui s'écrit expressément pour se faire admirer des amateurs de beau style et des hommes de métier. C'est longtemps après qu'on revient de cette illusion et qu'on retrouve,

Digitized by Google

par exemple, les plus grands orateurs chez ceux qui, selon le mot de Pascal, se sont moqués de l'éloquence ou tout au moins de la rhétorique. Les sermons de Bossuet n'ont été appréciés à leur vrai prix que près de deux siècles après lui. On a prétendu qu'ayant un jour entendu le P. Eudes il s'était écrié : « Voilà comment nous devrions prêcher tous ». S'il ne l'a pas dit en réalité, il semble bien qu'il eût pu le dire; car, en reconstituant tout ce que nous apprennent les contemporains, nous voyons qu'il a dû trouver dans ce précurseur le meilleur de l'éloquence religieuse : la simplicité des moyens, la clarté des exposés, l'art d'aller droit aux cœurs pour sonder leurs misères et leur communiquer d'impatients et héroïques désirs de retourner à la vraie source du salut. Tout cela peut se résumer dans ce fragment de M. de Renty : « Il parle nûement, saintement, fortement ».

Les fondations qu'il a laissées ont perpétué ses inspirations. Persécutée et spoliée, la Congrégation de Jésus et Marie résiste avec la ténacité de la Bretagne et la finesse de la Normandie; chassée de France, elle propagera dans d'autres continents l'esprit qui l'a vivifiée, car un tel esprit ne meurt pas. Son tiers ordre viendra, sous une forme ou sous une autre, remplacer silencieusement plus d'une communauté dispersée. Reste cette belle création du Bon Pasteur. C'est peut-être la plus calomniée, parce qu'elle s'adresse à des natures trop souvent ingrates, dans tous les sens malheureux du mot; mais, sans parler des âmes qu'elle sauve quand même, elle rend à nos générations cet immense service de leur montrer la pureté catholique gardant son intégrité au contact et au service des pires misères.

Le Père qui leur a donné naissance voudra sans doute justifier jusqu'au bout ce qu'il disait si bien à la

Digitized by Google

mort de son cher M. de Renty : « Prions Dieu qu'il nous unisse à son âme dans la gloire, car le propre des âmes saintes est de procurer devant Dieu l'avancement spirituel de leurs amis ».

Est-ce seulement « l'avancement » spirituel qu'il doit à tous ceux qu'il a aimés? Hélas non! Il a évangélisé cette belle terre de Normandie où il était né. Il a pu y suivre longtemps les traces brillantes de son apostolat, puisque, sur les 216 martyrs des Carmes dont on instruit actuellement la cause, on en compte 5 du diocèse de Rouen, 8 du diocèse de Séez, 8 du diocèse de Bayeux et 14 du diocèse de Coutances! Que de sujets de tristesse n'y trouve-t-il pas aujourd'hui, dans ces ravages de l'alcoolisme, de l'intempérance et de l'égoïsme qui, par l'affaiblissement inouï des naissances et par la dégénérescence d'un si grand nombre de ceux qui restent, détruisent année par année cette population autrefois si vigoureuse! Prions-le d'envoyer chez elle un nouvel apôtre. Il avait, lui, ramené dans la bonne voie des natures démunies et surexcitées à la fois par l'ignorance et par la superstition, mais énergiques encore. Celui qui viendra de sa part aura — tâche plus difficile — à réveiller l'amour de l'idéal, le courage et la maîtrise de soi-même. Que notre dernier mot soit pour demander au grand missionnaire de susciter, en vue d'un travail si nécessaire, un héros digne de lui.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. 1
CHAPITRE I. — Les premières années jusqu'à l'entrée à l'Oratoire. 1
CHAPITRE II. — A l'Oratoire. — Le commencement des missions. 23
CHAPITRE III. — Les sources doctrinales. — Le Père de Bérulle. — Le Père de Condren. — Le livre du Père Eudes sur le royaume de Jésus 44
CHAPITRE IV. — Missions, travaux et projets jusqu'à la séparation d'avec l'Oratoire. 59
CHAPITRE V. — Hors de l'Oratoire. — Le milieu nouveau. — Les luttes et les secours. — La compagnie du Saint-Sacrement. — Marie Desvallées 86
CHAPITRE VI. — L'établissement des séminaires et de la congrégation de Jésus et Marie. — La suite des missions. 105
CHAPITRE VII. — La fondation de Notre-Dame-de-Charité ou de la congrégation dite du Bon-Pasteur 140
CHAPITRE VIII. — Doctrines et œuvres de dévotion contre les Jansénistes. — Les Sacrés Cœurs. 162
CHAPITRE IX. — Rapports avec les grands. — Louis XIV après Anne d'Autriche. — Les dernières luttes. — La mort. 188
CONCLUSION. 202

58 156. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÊME LIBRAIRIE

Saint Vincent de Paul, par le prince E. de Broglie. *Dixième édition.* 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

Le Bienheureux Curé d'Ars, patron des curés français (1786-1859), par M. Joseph Vianey. *Seizième édition.* 1 vol. in-12. . 2 fr.

Le Ministère pastoral de Jean-Jacques Olier, curé de Saint-Sulpice (1642-1652). *Nouvelle édition*, par G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice. 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

La Mission de Jean-Jacques Olier et la fondation des Grands Séminaires en France, par G. Letourneau, curé de Saint-Sulpice. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr.

La Bienheureuse Marie de l'Incarnation, Madame Acarie (1566-1618), par le prince Emmanuel de Broglie. *Deuxième édition.* 1 vol. in-12 . . . . . 2 fr.

Histoire de la Bienheureuse Marguerite-Marie et des origines de la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus, par le R. P. Ch. Daniel, de la Compagnie de Jésus. *Quatrième édition.* 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Histoire de saint François d'Assise, par M. l'abbé Le Monnier, curé de Saint-Ferdinand des Ternes. *Quatrième édition.* 2 vol. in-8 . . . . . 12 fr.

— Le même ouvrage. *Sixième édition.* 2 vol. in-12. . . . . 7 fr.

Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par M. l'abbé E. Vacandard, docteur en théologie, aumônier du lycée de Rouen. 2 vol. in-8°, ornés d'un portrait et de deux cartes. . . . . 15 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française

— Le même ouvrage. *Troisième édition.* 2 vol. in-12 . . . 7 fr.

Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, d'après les manuscrits et auteurs contemporains, par M. le Curé de Saint-Sulpice. *Huitième édition, revue, corrigée, enrichie d'une carte de l'ancien diocèse de Genève et d'une table analytique.* 2 vol. in-8°, avec un portrait gravé sur acier . . . . . 12 fr.

L'Ancien clergé de France, par M. l'abbé Sicard. 3 vol. in-8. . . . . 18 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

ON VEND SÉPARÉMENT :

— Tome I. **Les Évêques avant la Révolution** *Quatrième édition.* 1 vol. in-8 . . . . . 6 fr.

— Tome II. **Les Évêques pendant la Révolution, de 1789 à l'exil.** *Troisième édition.* 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

— Tome III. **Les Évêques pendant la Révolution, de l'exil au Concordat.** *Troisième édition.* 1 vol. in-8. . . . . 6 fr.

58156. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google